LE YARD NUMÉRO : 26

Magazine policier mensuel. PRIX : 60 FRS

Dans ce Numéro :

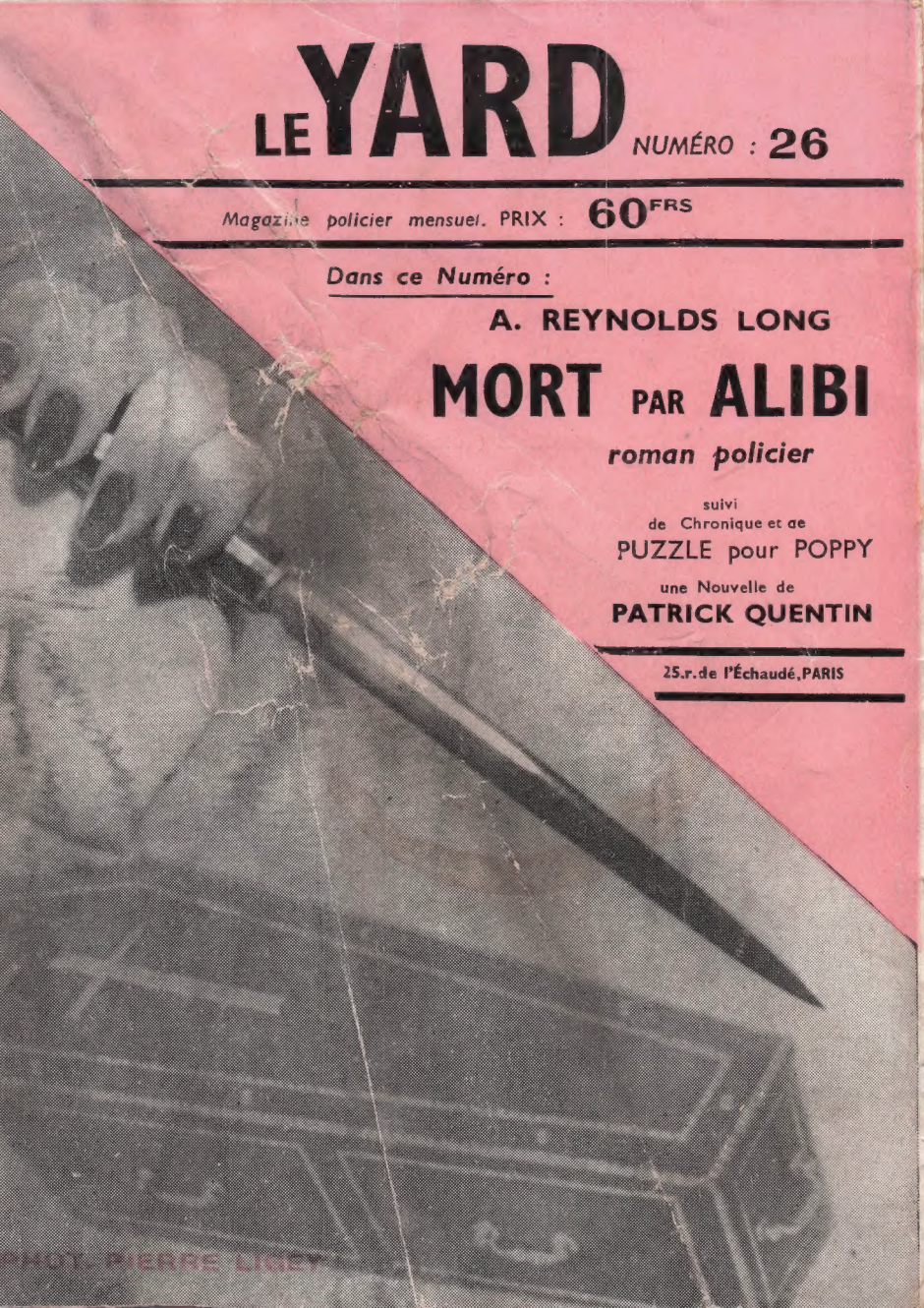
A. REYNOLDS LONG

MORT PAR ALIBI

roman policier

suivi
de Chronique et de
PUZZLE pour POPPY
une Nouvelle de
PATRICK QUENTIN

25.r.de l'Échaudé.PARIS



** Peut être lu par tous. ** Pour adultes,*
**** Pour lecteurs avertis*

** MYSTERE MAGAZINE (numéro de novembre 1950).

Je n'ai fermé le numéro de novembre qu'après avoir lu la dernière ligne de la dernière nouvelle (j'avais commencé par la partie chronique, non sans m'arrêter sur l'analyse si complète de la production policière qu'est *Le crime passe en jugement* d'Igor Maslowski), et voyant sur la couverture que c'est le 34e numéro de cette publication, je réfléchis que les difficultés d'une telle entreprise sont plus grandes certainement qu'il n'y paraît au premier abord; car elle demande non seulement une qualité élevée, mais aussi constante et sans faille : une seule nouvelle mal venue, ou simplement médiocre, rien n'attache plus le lecteur à cette suite de petits écrits sans aucun lien entre eux, sinon précisément cette qualité.

Comme, de plus, je sais combien sont rares les nouvelles réussies, parce qu'elles sont d'un art fort difficile, je ne vois pas comment je pourrais marchander mes éloges à *Mystère Magazine* en général, et à ce numéro en particulier, où nous avons été spécialement séduits par l'intense qualité littéraire du *Dernier matin*, du célèbre auteur de *La maison du docteur Edwards* dont on se souvient que le Yard a publié : *Le Dîner d'anniversaire* et par l'agencement diabolique de *Bertrand et Raton* (de Stanley Ellin).

Pourtant, nous avons préféré avant tout dans le recueil *Le Verdict* de Frank Arthur Swinnerton, si intelligent, si humain, si délicatement subtil, et *Ste Nitouche* de Cornell Woolriche, plein d'une vie intense et qui en dix pages vous donne presque autant de péripéties qu'un roman, sans aucune confusion et autour de personnages vivants et attachants. Bien sûr que le charme de la courageuse héroïne n'est pas pour rien dans notre sympathie pour cette nouvelle, mais n'est-ce pas, c'est un coup permis.

SAMMY.

*** N'AVOUEZ JAMAIS, par Jean Leslie (Morgan — série rouge : 150 francs.)

La collection dirigée par M. Malartic a pris une nouvelle orientation. Moins strictement policière, plus psychologique, plus sombre, peut-être plus littéraire, elle nous propose des romans qui se rapprochent plus de ce qu'on a convenu d'appeler « roman noir ».

Ici le mystère semble tout d'abord faire défaut, puisque les cinq premières lignes de l'ouvrage permettent au narrateur de nous apprendre que « ce bruit (du revolver) m'épouvanta plus que la mort de Sonnie et le crime que je venais de commettre ».

Mais très vite, les points d'interrogation viennent en foule se poser au lecteur, d'abord parce que le narrateur, Curly, ne nous dit pas tout, et sans invraisemblance, car dans ce rêve éveillé où se poursuit le monologue intérieur, les choses viennent un peu au hasard, et bien des événements importants,

LE YARD

Magazine policier mensuel

SOMMAIRE

CRITIQUE

Les livres policiers..... pages 2 et 3
Couverture

ROMAN

Mort par Alibi; par Amelia Reynolds Long..... page 3

NOUVELLE

Puzzle pour Poppy, par Patrick Quentin..... page 113

N° 26 — Magazine
policier mensuel présenté par les
ÉDITIONS DES LOISIRS, 25, rue de l'Échaudé, PARIS

ABONNEMENTS : *six mois* : **325 fr.**
un an : **650 fr.**

LE N° **60 frs**

Liste des personnages de « MORT PAR ALIBI »

Mr. Stephen CARTER, avoué.

Mr. et Mrs. Basil CRAVEN.

HASSAN-BEY, Oriental, invité des Craven.

Miss. Valerie LEONARD, nièce de Mrs. Craven.

Mr. Laurie PRESTON, neveu de Mrs. Craven.

Mrs. Frances PRESTON, femme de Laurie.

Mr. Jefferson CARTER, District Attorney, frère de Stephen Carter.

Mr. Mark GILBERT, fiancé de Valerie Léonard.

Sergent FORBES, de la police locale.

MORT PAR ALIBI

par AMELIA REYNOLDS LONG

(Murder by Magic)

Traduit de l'anglais par F. Darmont

I

Stephen Carter hocha la tête, tout en réfléchissant avec une intime satisfaction qu'un peu moins d'un an auparavant, quand il était venu s'installer dans le Nord, il n'aurait pas osé renvoyer un client.

— Je suis navré, Mr. Craven, dit-il à l'homme à moitié chauve, assis en face de lui derrière son bureau, et dont l'aspect évoquait bizarrement celui d'un poisson, mais je crois bien que je ne pourrai pas me charger de votre affaire. Voyez-vous, je ne m'occupe pas de divorce.

Basil Craven fit une moue en retrait, comme s'il voulait s'assurer de ses mots avant de les prononcer, pour être sûr qu'ils seraient ce qu'ils devaient être. Après quoi, il parla en ramenant ses lèvres au niveau du reste de sa figure. La ressemblance avec le poisson, qui aspire l'eau pour la rejeter ensuite, s'accentua.

— Je le sais, Mr. Carter, reconnut-il. Mais, comme ce cas est assez différent des affaires ordinaires de divorce, j'ai pensé qu'il pourrait vous intéresser assez pour que vous fassiez une exception. La personne dont il s'agit n'est pas un homme, mais un esprit.

« Je suis navré », allait répéter Stephen, lorsqu'il réalisa soudain le sens de cette dernière phrase.

— Comment? Que voulez-vous dire au juste? demanda-t-il.

Aucun muscle ne bougea sur le visage impassible de Basil Craven, mais Stephen eut comme l'impression d'un sourire intérieur amusé et sardonique.

— J'ai dit, reprit-il, que la partie adverse, en l'espèce, est un esprit. En d'autres termes, c'est un fantôme qui a détourné de moi l'affection de ma femme. Puis-je m'expliquer?

Stephen fit signe que oui. Il ne put pas prendre sur lui d'ouvrir la bouche.

De nouveau, Mr. Craven aspira avant de parler.

— Ma femme et moi, dit-il, sommes mariés depuis bientôt six ans. Presque au début de notre union, sa santé a laissé à désirer; et, pour s'amuser et se distraire de son mieux, elle s'est successivement adonnée à diverses fantaisies, malheureusement plus extravagantes les unes que les autres.

— Aux dépens de votre bourse? hasarda Stephen.

Mais l'autre fit, tout de suite, un geste de dénégation.

— Je n'ai pas employé le mot d'extravagance en ce sens, dit-il, quoique ç'aurait été également exact. Mais ma femme a sa fortune personnelle et j'ai toujours admis que c'était son affaire de la dépenser à son gré. Ce que je veux dire est que ses manies sont devenues de plus en plus fantaisistes; extravagances de régime, extravagances de costumes. Mr. Carter, j'ai dû pendant six mois manger au restaurant, sous peine de n'avoir à me mettre sous la dent à la maison que du fromage et des crudités. Six autres mois, j'ai dû ne porter que du vert : cravates vertes, souliers verts, chemises vertes, sous prétexte que le vert était la couleur de mon âme, Dieu sait pourquoi! Cependant, je patientais, car ces excentricités ne duraient pas. Mais, maintenant que ma maison est mise sens dessus dessous par... par un fantôme...

Il s'arrêta, incapable de continuer, et essuya avec son mouchoir son front moite. Le front et le reste du visage, Stephen en fit la remarque à part lui, avaient exactement la couleur complémentaire de celle de son âme. Il semblait être sur le point d'avoir une attaque d'apoplexie.

— Je crois comprendre, dit Stephen pour renouer le fil de la conversation, que la dernière fantaisie de votre femme a été de s'adonner au spiritisme. Est-ce cela?

Craven remit son mouchoir dans sa poche. Sa respiration était encore haletante, mais la menace d'apoplexie paraissait écartée.

— C'est bien quelque chose de ce genre, répondit-il. Oh! il ne s'agit pas des expériences ordinaires de tables tournantes ou d'esprits frappeurs. Si ce n'était que cela, je pense que je pourrais le supporter; cela passerait probablement avec le temps. Mais elle prétend qu'il s'agit de philosophie supra-scientifique et a la prétention de découvrir, par ce moyen, son véritable époux. Elle affirme, avec insistance, qu'il vient la voir pour lui communiquer sa force, ses conseils, et Dieu sait quoi encore.

— Diantre! murmura Stephen avec intérêt. Est-ce qu'il opère par lui-même ou par un intermédiaire?

— Eh? fit Craven qui n'avait pas compris d'abord. Puis quelque

chose passa sur son visage. Oh! je vois ce que vous voulez dire. Eh bien! ce qu'il y a de curieux, c'est que je ne puis vous répondre exactement. Depuis six ou huit mois, pratiquement depuis que la voix se fait entendre, ma femme a invité à la maison un Oriental du nom d'Hassan Bey. C'est lui qui lui a fourré le premier dans la tête cette soi-disant philosophie, quoiqu'il insiste sur le fait qu'il ne possède pas de pouvoirs surnaturels, mais seulement ce qu'il appelle des perceptions supra-sensibles, développées par une méthode et un entraînement particuliers. Il prétend avoir puisé ses connaissances dans un temple copte, en Egypte, je crois.

— Entend-il aussi des voix?

— Il ne s'agit que d'une seule voix, rectifia Craven : celle de Cléon, ancien prêtre d'Apollon. C'est ma femme qui l'entend. Hassan Bey dit ne rien savoir à cet égard.

— C'est ce qu'il doit dire de toutes façons, commenta Stephen, particulièrement si maître Cléon a suggéré à votre femme de se montrer généreuse envers maître Hassan. Savez-vous si elle lui avance de l'argent?

Craven secoua la tête.

— Non, je ne puis pas répondre. Comme je viens de vous le dire, ma femme a sa fortune personnelle et je me suis fait un principe de ne jamais m'immiscer dans l'emploi qu'elle en fait.

Stephen réfléchit un moment, puis il dit :

— Il me semble, Mr. Craven, que vous n'avez pas besoin de recourir au divorce : ce qu'il vous faut, c'est vous débarrasser d'Hassan Bey. Pourquoi ne pas vous adresser à l'attorney du district, Jefferson, qui est mon frère? Il est plus indiqué que moi dans une affaire de ce genre.

Le vieil homme eut un sourire cynique :

— L'attorney du district est un homme très pris; il s'occupe, seulement, des cas intéressant la sécurité publique. Mes petites affaires personnelles ne l'intéresseront pas et il n'aura pas de temps à y consacrer. Oh! j'admets bien que je serais heureux de voir Hassan décamper : il y a assez de gens vivant actuellement aux crochets de ma femme : sa nièce qui demeure avec nous et son raté de neveu avec sa femme, campés juste dans la maison à côté; mais, pour être absolument franc, je ne suis pas sûr que cela résoudrait le problème. C'est que, voyez-vous, j'incline à croire Hassan quand il affirme ne rien savoir de la voix.

Stephen alluma une cigarette pour se donner le temps de la réflexion; puis, il demanda :

— Et cette nièce et ce neveu que vous venez de mentionner? L'un d'eux ne pourrait-il nous fournir quelque explication?

Mais, de nouveau, Craven fit un geste de dénégation.

— Val, c'est sa nièce — Valérie Léonard — est au-dessus de tout soupçon, déclara-t-il avec conviction. Cette jeune fille adore sa tante; et, de plus, elle a introduit à la maison un ami, son ancien professeur, le jeune Mark Gilbert, qui s'occupe de psychologie, pour observer Hassan et ses prétendus pouvoirs. Il s'efforce aussi d'éclaircir le mystère de la voix, mais, jusqu'à présent, sans grand succès, parce que seule ma femme a, semble-t-il, le privilège de l'entendre. Et, pour Laurie Preston, le neveu — il fit une pause et, une fois de plus, parut chercher ses mots — eh bien! franchement, je ne lui crois pas assez d'esprit pour ce genre de choses. C'est un artiste — ou du moins il se croit tel —et il ne s'intéresse à rien en dehors de ses tableaux extravagants. J'aurais plus volontiers cru que sa femme, Frances, fût mêlée à cette affaire, mais elle est violemment opposée à tout cela. Au surplus, qu'aurait-elle à gagner à cette supercherie? Et qui, en somme, peut y avoir intérêt? ajouta-t-il finalement. Oui, qui?

— C'est, en effet, une question difficile, admit Stephen. Et, à moins que vous ne mettiez Hassan Bey en cause, je me demande si vous ne serez pas obligé de prendre le parti de croire vous-même à la voix.

Craven eut l'air d'étudier attentivement les dessins du tapis, comme s'ils lui avaient soudain inspiré un grand intérêt.

— Oui, murmura-t-il à mi-voix, ou cela ou bien... — Il releva brusquement la tête. — Mais tout ceci est en dehors de la question. Je ne m'intéresse pas à rechercher si ces... hum! phénomènes sont authentiques ou non, car je suis convaincu que ma femme serait moins malheureuse de me perdre que de perdre ses illusions. C'est pourquoi je voudrais mettre fin à une situation impossible en obtenant un divorce. Voulez-vous vous en charger, Mr. Carter?

Mais Stephen resta inébranlable.

— Je regrette, Mr. Craven, dit-il fermement, mais je ne m'occupe pas de divorce. D'ailleurs, je ne suis pas sûr qu'un fait de ce genre serait admis par les tribunaux. Mon avis est toujours que vous soumettiez l'affaire à l'attorney. Si votre femme est victime de quelque fraude, l'auteur du délit tombe sous sa juridiction.

— Mais il faudrait d'abord que je la prouve, cette fraude, objecta Craven, et cette preuve, je ne l'ai pas. Je me demande, ajouta-t-il insidieusement, si je ne pourrais pas vous décider à venir passer quelques jours chez moi et m'aider à la trouver.

Stephen hésita et se sentit quelque peu perdre pied; c'est alors qu'il se rappela certaine remarque de son frère Jefferson sur sa tendance à se jeter là où les anges hésiteraient à s'aventurer.

— Non, je ne crois pas pouvoir accepter, dit-il brièvement.

Craven se leva et prit son chapeau.

— Je devrais considérer cela comme un refus définitif, dit-il, mais, non, j'espère encore que vous réfléchirez et, si vous changez d'avis, téléphonez-moi pour m'en informer.

Il salua et s'en alla.

Stephen contempla pensivement la porte qui s'était refermée sur son visiteur :

— Hum! murmura-t-il, il peut ressembler à un poisson, mais quelque chose me dit que c'est moi qui ai mordu à l'hameçon.

*
* *

— Oui, je connais Basil Craven, dit Jefferson Carter en réponse à la question de Stephen.

Tous deux étaient assis, ce soir-là, sur le seuil de leur demeure, essayant d'ignorer la chaleur accablante que même le coucher du soleil n'avait pas diminuée de façon appréciable.

— Dans le temps, il s'intéressait à beaucoup d'affaires. Mais, depuis quelques années, il a rentré un peu ses griffes, quelques revers financiers, je suppose. Il ne s'occupe plus que de son journal, le « Daily Telegram » que vous connaissez. C'est cocasse, ajouta-t-il, qu'il se soit mis dans cette branche, lui qui, pratiquement, se fait un point d'honneur de ne jamais lire ce journal ni aucun autre. Il prétend que rien n'est plus propre à altérer la santé.

— Est-ce qu'il croit aux fantômes? s'enquit Stephen.

Jefferson replaça, sur la table, le verre de boisson glacée qu'il tenait à la main et regarda son frère à travers l'obscurité commençante :

— S'il croit à quoi? demanda-t-il.

Stephen lui raconta la visite de Craven.

— Et ce qu'il y a de plus singulier, conclut-il, c'est que j'ai eu l'impression qu'il croyait un peu à l'existence de ce fantôme amoureux de sa femme. Ou bien il a voulu me faire croire qu'il y croyait.

Jefferson se redressa sur sa chaise, oubliant pour le moment la température.

— Steve, dit-il, je voudrais que vous vous chargiez de l'affaire.

Ce fut au tour de Stephen de marquer sa surprise.

— Mais Jeff, protesta-t-il, je ne m'occupe jamais d'affaires de divorces. Je ne vois pas.

— Et pourtant, interrompit Jefferson, je voudrais vous voir faire une exception en faveur de Craven. Ou, tout au moins, montrer assez d'intérêt pour l'histoire qu'il vous a débitée et accepter une invitation de quelques jours dans sa maison de Belleview.

— Je n'ai pas besoin de faire semblant de m'y intéresser, remarqua Stephen. Mais la raison?

— Comme vous le savez, expliqua Jefferson, depuis quelques mois, mes services mènent une campagne contre la vague de diseurs de bonne aventure et d'escrocs, soi-disant mystiques, qui a déferlé dans cette région. Nous avons facilement dépisté quelques comparses, mais nous n'avons pas pu démasquer l'homme que nous suspectons d'être le plus dangereux et qui opère sur la plus large échelle parce qu'il est assez subtil pour se donner l'allure d'un chef religieux et déguiser ses activités derrière un prétendu culte oriental. Mais si nous pouvions montrer qu'il bat monnaie de ses fameux talents, alors, nous le tiendrions. A propos, son nom est...

— Inutile de me le dire, interrompit Stephen. C'est l'Hassan Bey de Mr. Craven.

Jefferson fit signe que oui.

— Steve, si vous pouviez consacrer quelques jours à étudier l'affaire, vous pourriez m'apporter la preuve que je recherche, déclara-t-il. Je sais que je vous ai souvent tarabusté pour votre tendance à intervenir dans les affaires de ma compétence; mais, cette fois-ci, j'ai besoin de vous. Quand il s'agit de débrouiller une énigme, vous avez des qualités de détective qui surpassent celles de tout mon personnel et, si vous pouviez découvrir dans l'affaire Craven la piste que...

Mais Stephen n'écoutait pas les compliments intéressés de son frère, les estimant à leur juste valeur.

— Dites-moi une chose, Jeff, interrompit-il. Craven sait-il que vous êtes lancé sur la piste d'Hassan Bey?

— Peut-être pas en ce qui concerne Hassan Bey lui-même, répondit Jefferson, mais il connaît, certainement, la campagne que nous menons contre ce genre d'escroquerie. En tout cas, la nièce de sa femme est au courant, car elle est venue, ce matin même, dans mon bureau, pour m'en parler.

— Miss Leonard? demanda Stephen.

— Non, c'est sa nièce par alliance que je voulais dire, Mrs. Preston. Elle s'est plainte de l'influence détestable de cet individu sur sa tante et m'a demandé de faire quelque chose immédiatement. Mais elle n'a rien pu me dire de précis, de sorte que j'ai dû lui répondre qu'il m'était impossible d'agir. D'ailleurs, je dois l'avouer, elle me portait sur les nerfs : c'est le type de la personne de petite ville, « collet monté », qui paraît mépriser tout ce qui n'est pas à son niveau social. Mais cette histoire de voix, dont Craven vous a parlé, change un peu les choses. Si nous pouvions prendre l'affaire par cet angle...

Stephen garda le silence quelques minutes, puis il se leva...

— Je crois, dit-il en se retournant vers la maison, que je vais appeler Mr. Basil Craven au téléphone et lui dire que j'ai reconsidéré la chose, comme il m'y invitait.

Dans l'obscurité qui s'épaississait maintenant, Jefferson, satisfait, sourit avec complaisance. Sa diplomatie, décidait-il, l'avait emporté. Ce qu'il ignorait, c'est que ce n'était ni ses compliments, ni le problème de Mr. Craven et de son esprit désincarné qui avaient fait changer d'avis Stephen. Non, c'était le vif désir qui s'était emparé de lui de trouver une réponse à une question entièrement différente : pourquoi Basil Craven, sachant nécessairement que l'insidieux Hassan Bey et sa clique étaient déjà sous la surveillance des agents de l'Attorney, avait-il insisté pour affirmer que celui-ci ne portait aucun intérêt à sa petite affaire personnelle et n'avait pas le temps de s'en occuper?

II

La maison de Mr. Craven n'était pas ancienne, bien qu'elle offrît au regard le mélange de solidité et d'élégance qui est généralement considéré comme l'attribut des vieilles demeures. Elle avait été construite, par Basil Craven, à l'époque où ses affaires avaient atteint leur maximum de prospérité et lorsque l'encombrement des appartements dans l'ancien quartier de River Prent, jadis l'apanage exclusif de l'aristocratie, avait poussé beaucoup de vieilles familles de la ville à créer, à leur usage, le quartier connu sous le nom de River Front, lequel, avec ses allées, ses pelouses et ses jardins, était un îlot de verdure dans le centre de la ville.

Stephen, sa valise à la main, traversa rapidement l'allée tournante, et gravit les marches du perron massif de style colonial qui entourait la maison sur trois faces. Comme il mettait la main sur la sonnette de la porte d'entrée, celle-ci s'ouvrit brusquement et une jeune fille sortit, si précipitamment qu'elle faillit le bousculer. Elle paraissait vingt-et-un ou vingt-deux ans à peine, avec des cheveux bouclés de couleur fauve et de grands yeux bruns au regard légèrement voilé. En ce moment, ses yeux brillaient d'indignation.

— Oh! s'écria-t-elle, tandis que Stephen l'aidait à recouvrer son équilibre. Puis, elle sourit. C'était un sourire charmant, amical, mais qui ne réussissait pas à dissiper toute trace d'agitation. Par-

don, s'excusa-t-elle. Sa voix chaude et un peu sourde s'harmonisait bien avec ses cheveux et ses yeux. Etes-vous Mr. Carter?

Et, sur la réponse affirmative de Stephen :

— L'oncle Basil nous a annoncé, ce matin, votre visite. Il est, en ce moment, en train de vous attendre dans la bibliothèque.

Stephen déposa sa valise dans le grand hall de réception, et la suivit vers une porte qu'elle ouvrit sans frapper.

Basil Craven était installé devant un large bureau, au centre de la pièce. Il se leva et vint au devant de son visiteur, en lui tendant la main.

— Hello, Carter! s'écria-t-il, je ne vous avais pas entendu arriver. Mais Val s'est trouvée là à propos pour vous recevoir, je vois. Ma nièce — ou plutôt la nièce de ma femme, — Valérie Léonard; Mr. Stephen Carter.

Valérie Léonard murmura quelques mots de courtoisie et se retira, laissant les deux hommes seuls. Dès qu'elle fut partie, Craven se dirigea vers la radio qui jouait, en sourdine, dans un coin de la pièce; mais, au lieu de l'arrêter, il amplifia un peu le son.

— La musique, observa-t-il, constitue un bon paravent quand on a à parler sérieusement et qu'on préfère n'être entendu de personne.

Il reprit son siège devant son bureau et en indiqua un autre à Stephen.

— Vous ne pouvez vous imaginer combien je me sens heureux que vous ayez changé d'avis, dit-il en lui tendant une boîte de cigarettes par-dessus le bureau. J'ai le plus grand besoin d'un esprit net et sans idée préconçue pour clarifier la situation et déterminer au juste ce qui se passe ici.

Stephen accepta une cigarette et, tout en l'allumant, étudia la figure de son hôte.

— Dois-je comprendre, demanda-t-il en frottant son allumette, que vous avez changé d'avis au sujet de cet Hassan Bey dont vous m'avez parlé?

Comme le jour précédent, Craven donna l'impression de chercher ses mots avant de parler, puis:

— En somme, oui et non, dit-il doucement. Non, en ce sens que je n'ai pas plus de raison de soupçonner Hassan que je n'en avais hier; oui, en ce sens qu'il semble le suspect naturellement désigné ainsi que vous l'avez suggéré. Mais ce que je voudrais vous voir découvrir le plus tôt possible, Mr. Carter, c'est si, oui ou non, ma femme est actuellement l'objet d'une mystification concertée.

— Vous n'allez pas me dire, s'exclama Stephen avec un sourire, que vous commencez vous-même à croire à ce fantôme.

— Mais non, certainement non, dit Craven d'un ton impatient.

Ce qui me préoccupe, c'est que personne, excepté ma femme, n'a entendu cette voix. Pour vous dire toute la vérité, depuis que j'ai réfléchi à notre conversation, je commence à craindre qu'il n'y ait pas de machination du tout et, pour dire la chose crûment, je soupçonne ma femme d'être victime d'une sorte d'hallucination mentale et, si c'était le cas, je voudrais savoir s'il est possible d'agir avant qu'il ne soit trop tard. J'avais espéré que le jeune Gilbert, l'ami de Val, serait capable de tirer cela au clair, continua-t-il après une pause, mais j'ai peur qu'il ne s'intéresse davantage à Val qu'à cette question. Et puis, il s'occupe spécialement de psychologie et, de ce fait, il n'a pas toute la liberté d'esprit qu'il faudrait.

— Vous m'avez parlé de ce Gilbert dans notre dernière conversation, observa Stephen. Qu'est-il au juste?

— Il est professeur de psychologie au collège où Val a obtenu ses grades universitaires, le printemps dernier, expliqua Craven. Il dit être spécialisé dans l'étude des perceptions ultra-sensibles. Autant que j'ai pu m'en rendre compte, il cherche à donner une base scientifique à l'explication des phénomènes vulgairement qualifiés de supra-humains. Val l'avait invité peu de temps avant que sa tante commençât à parler de la voix de Cléon.

— Est-il arrivé à quelques conclusions? demanda Stephen.

Craven haussa les épaules:

— Tout ce qu'il a conclu, dit-il sèchement, c'est que ma femme doit entendre quelque chose. En dehors de cela, il n'affirme rien.

— Il semble que ce soit un homme intéressant, commenta Stephen. Je serais heureux de faire sa connaissance.

— Vous la ferez bientôt, promit son hôte. On va servir des cocktails, ici, sur le perron (il indiqua d'un geste la porte vitrée sur un des côtés de la pièce), dans une heure. En attendant, je vais vous montrer votre chambre, au cas où vous voudriez faire un brin de toilette. Et, à propos, nous ne prenons pas la peine de nous habiller pour le dîner: vous n'avez pas besoin de vous changer.

*
* *

Moins d'une heure après, Stephen était de retour dans la bibliothèque. Il poussa le double panneau vitré et se trouva sur le perron. Il se flattait de l'espoir que la jeune Valérie Léonard serait arrivée un peu avant les autres; mais, à sa place, il trouva seulement une silhouette masculine.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, l'homme se retourna. C'était un individu long et maigre, d'une trentaine d'années, affligé d'un physique si disgracieux qu'il en était paradoxalement fasci-

nant. Sa chevelure noire en désordre avait été évidemment mouillée dans le but de la discipliner. Mais elle avait séché et une boucle commençait à se dresser comme la plume d'un Indien, au sommet de sa tête.

— Hello! dit-il cordialement à Stephen, vous êtes Carter, je suppose. Craven m'a parlé de vous. Je suis Mark Gilbert.

— Le professeur? dit Stephen en lui serrant la main. Je désirais beaucoup faire votre connaissance.

Les yeux de Gilbert, profondément enfoncés dans leurs orbites, lui jetèrent un vif regard inquisiteur et il posa cette question inattendue :

— Pourquoi?

Sur le moment, Stephen se sentit déconcerté par cette question directe; puis, il se dit que, puisque la surprise était à l'ordre du jour, il pourrait bien l'employer aussi.

— Parce que, répondit-il, j'étais curieux de savoir au juste si vous croyez à l'apparition de Mrs. Craven. Y croyez-vous?

Les coins de la bouche de son interlocuteur s'écartèrent en une moue expressive.

— Je pensais bien que vous étiez ici pour cela, dit-il, quoique je n'ai pas pu le faire avouer à Craven de façon explicite. Très bien, je vais vous répondre et il se peut que nous puissions travailler ensemble. Je suis convaincu que Mrs. Craven est absolument sincère au sujet de la voix qu'elle croit entendre. Mais je n'ai pu déterminer son origine.

— J'ai peur de ne pas bien vous suivre.

Gilbert sortit une pipe et une blague à tabac de sa poche et commença à remplir l'une avec le contenu de l'autre.

— Le fait d'entendre des voix, commença-t-il en allumant sa pipe, ne constitue pas un phénomène inconnu. L'histoire est remplie de faits de ce genre. Et on en trouve de nombreux exemples, de nos jours, chez des individus fort ordinaires. Généralement, les savants essaient de les expliquer par l'auto-suggestion. C'est-à-dire que l'origine de ces voix serait dans le sujet lui-même sans qu'il s'en doute, mais sa perception offre un tel caractère de clarté et d'évidence qu'il est convaincu que ce qu'il croit entendre vient réellement d'une source extérieure.

« Mais il y a d'autres cas où cette explication ne paraît pas applicable; des cas où le message reçu comporte des éléments qu'il était impossible au sujet de connaître, consciemment ou non. Je crois que de tels cas peuvent s'expliquer par des perceptions extra-sensibles et je recherche des observations pour étayer ma théorie.

— Ne pensez-vous pas, suggéra Stephen, que la voix entendue

par Mrs. Craven peut avoir une origine externe qui n'aurait pas besoin d'être expliquée par des perceptions extra-sensibles?

Mark Gilbert ôta sa pipe de sa bouche et parut concentrer son attention sur la mince colonne de fumée qui s'échappait paresseusement du fourneau.

— J'y ai certainement pensé, reconnut-il; mais, jusqu'à présent, je n'ai rien trouvé qui vienne confirmer cette hypothèse. Je sais bien que, en disant cela, vous pensez à Hassan Bey et j'admets qu'il est naturel de le soupçonner. Mais, quoique le gaillard soit, sans aucun doute, un charlatan et un parasite social, je ne le crois pas assez fou pour compromettre sa confortable situation — il est installé ici, à demeure, avec tous les avantages que cela comporte — par des effets aussi spectaculaires que celui-là. Il aurait de trop grands risques d'être découvert et il n'ignore pas que, s'il était pincé, ce serait la rupture. Il n'y a pire furie qu'une femme crédule, quand elle découvre qu'on s'est joué d'elle.

— Je voudrais bien me rendre compte, par moi-même, de ce qu'est cet Hassan Bey, dit Stephen. Va-t-il venir?

— Seulement au dîner, répondit le psychologue. Comme sa religion lui interdit de toucher aux boissons alcooliques, il passe l'heure du cocktail à ce qu'il appelle sa haute méditation. S'il entend lui-même des voix durant ce temps, c'est ce que je ne puis dire...

Un bref silence suivit. Puis, Stephen lança un coup de sonde à l'aventure.

— Et miss Valérie, demanda-t-il, croit-elle à la voix?

Stephen replaça sa pipe dans sa bouche et continua à parler derrière le fourneau de celle-ci.

— J'en ai un peu peur, répondit-il, encore qu'elle s'en défende vivement, trop vivement, il me semble; elle agit comme si elle voulait se convaincre elle-même que la voix ne peut pas exister, simplement en se refusant à l'admettre. A vrai dire, j'ai eu la maladresse de l'entreprendre, un peu trop vivement tout à l'heure, à ce sujet, et cela a amené une petite querelle.

« Tiens, se dit Stephen, voilà l'explication des regards de colère et de la sortie en trombe de Valérie Léonard, lorsque je l'ai rencontrée à la porte. »

Tout haut, il demanda :

— Mais, si personne ne se trouve jamais à portée quand Mrs. Craven est supposée entendre la voix, comment pourrez-vous trouver une preuve dans un sens ou dans l'autre?

— Ç'a été un problème jusqu'à présent, reconnut Gilbert, mais je crois maintenant avoir trouvé quelque chose qui pourrait nous conduire à une solution. Il y a quelques jours, j'ai appris, par une

allusion que Craven a faite par hasard, que Mrs. Craven a l'habitude de descendre dans la bibliothèque, au milieu de la nuit, apparemment pour prendre contact avec son fantôme. Bon; là-dessus, la nuit dernière, je l'ai épiée.

— Et qu'est-il arrivé? demanda Stephen, très intéressé.

— Rien, admit le psychologue avec une grimace de désappointement. Elle s'est tout simplement assise au bureau de son mari, pendant que je l'épiais, tapi de l'autre côté de la porte, l'œil au trou de la serrure. Après une demi-heure environ, elle est sortie pour retourner dans sa chambre, l'air désappointé. Apparemment, le volage Cléon avait laissé tomber son rendez-vous. Mais, ajouta-t-il avec optimisme, il y aura d'autres nuits et j'espère être plus heureux une autre fois.

— Oh! je voudrais bien être là, s'écria Stephen. Pourriez-vous me prévenir la prochaine fois?

Gilbert put seulement faire signe que oui, car, juste à ce moment, un homme et une femme sortaient de la petite maison, située à côté de l'habitation principale, et s'engageaient dans l'allée qui traversait la pelouse.

L'homme, excessivement blond, marchait avec les épaules légèrement inclinées et sa figure pâle et ascétique évoquait l'idée d'un professeur. La femme, qui paraissait un peu plus âgée que lui, avait le teint brun et l'ensemble de sa personne était plutôt mélancolique, encore qu'elle fît effort pour donner une impression contraire. A la vue de Gilbert, elle leva la main en un mouvement qui voulait évidemment être un salut aimable, mais qui évoqua fâcheusement, aux yeux de Gilbert, le geste d'une personne arrêtant un autobus.

— Bonjour, Mark, dit-elle. (Elle parlait avec un léger accent qui lui donnait un certain air affecté.) Est-ce que Laurie et moi sommes en avance? Où est Val?

— Elle est allée faire un tour et n'est pas encore rentrée, répondit Gilbert, sans répondre à la première question. Il attendit que la femme et son compagnon aient gravi les marches du perron, puis il présenta Stephen.

— Mr. et Mrs. Preston, Mr. Carter.

Au nom de Stephen, Mrs. Preston parut manifester un vif intérêt.

— Mr. Carter, répéta-t-elle. Mais, alors, vous devez être — elle se reprit en hésitant un instant et termina — l'invitée dont Val nous avait parlé.

Mais il était évident que ce n'était pas ce qu'elle avait voulu dire d'abord. Elle revint précipitamment à Gilbert.

— Où est tante Helena? demanda-t-elle. Et, sans lui donner le temps de répondre : J'espère qu'elle n'est pas dans un de ses

mauvais jours. Je disais ce matin, à Laurie, qu'il devrait — oh! la voici!

Elle s'interrompit à la vue d'une femme qui sortait de la bibliothèque et venait la rejoindre.

— Comment allez-vous aujourd'hui, tante Helena?

Helena Craven eut un faible sourire. C'était une femme frêle, au teint décoloré qui avait perdu tous les charmes de la jeunesse sans que sa personnalité eût acquis, en compensation, le développement qui accompagne ordinairement la maturité. Elle avait cette expression concentrée sur elle-même qui est celle des grandes malades, accoutumées à être le centre des préoccupations de leur entourage.

— Je vais aussi bien qu'on peut l'espérer, Frances, répondit-elle, d'un ton qui donnait l'impression que c'était la faute d'autrui si elle ne se trouvait pas mieux. Elle se tourna vers Stephen :

— Vous êtes Mr. Carter, certainement, dit-elle en lui tendant une main nonchalante. Mr. Craven m'a dit, ce matin, que vous veniez passer quelques jours chez nous. J'espère que vous trouverez votre séjour ici agréable.

Stephen la remercia et l'assura poliment qu'il était très heureux de se trouver là. Il se demandait si le fait d'appeler son mari « Mr. Craven » était intentionnel ou non. Il lui semblait que cette formule était un peu plus solennelle que ne le demandait la circonstance.

— L'oncle Basil ne nous rejoint pas, tante Helena? demanda Laurie Preston, d'une voix neutre, comme s'il avait conscience qu'on attendait de lui cette question.

— Il va être là dès qu'il aura fini de préparer les cocktails, répondit Mrs. Craven se laissant aller languissamment dans un transatlantique, comme si le double effort de parler et se mouvoir l'avait exténuée. (Frances Preston lui arrangea un coussin derrière le dos.) Il insiste toujours pour procéder, lui-même, à cette opération, quoique je n'aie jamais rien pu comprendre à cette barbare coutume de s'intoxiquer avec des liqueurs, chaque jour, rituellement, à cinq heures. Pour ma part, — elle se tourna vers Stephen — ma religion m'interdit de prendre d'autres breuvages que du lait et de l'eau. Avez-vous foi dans les doctrines orientales, Mr. Carter?

— Je n'en connais pas grand chose, mais elles m'intéressent, répondit sincèrement Stephen, et il fut dispensé de s'étendre plus longuement sur ce sujet par l'arrivée de Basil Craven apportant une petite table surmontée d'un service à cocktail.

Pendant quelques minutes, la conversation devint générale, tandis que Craven remplissait les verres et les passait à la ronde. Alors Mrs. Craven, que la conversation semblait tant fatiguer, se mit,

tout à coup, à parler d'abondance, développant une longue dissertation sur l'intempérance dans les diverses nations avec cette conclusion que plus un pays était barbare, plus fortes et violentes étaient ses boissons alcooliques.

Stephen se sentait disposé à lui donner raison; il considérait, en effet, tous les cocktails comme une abomination et une offense pour le palais. Il saisit la première occasion pour s'écarter, sans affectation, du groupe et chercher un endroit où s'en débarrasser. Il venait précisément d'en jeter la plus grande partie dans les rhododendrons plantés en bordure du porche, quand il entendit marcher à côté de lui. En se retournant, il se trouva en face de Frances Preston qui le contemplait avec un sourire curieux.

— Comment! Mr. Carter, s'écria-t-elle, affectant une grande surprise, un homme du Sud qui ne boit pas! Mais c'est simplement incroyable! Vous êtes bien originaire du Sud, n'est-ce pas?

— Oui, Madame, de la Caroline du Sud, reconnut Stephen, tout en se demandant pourquoi tant de gens du Nord considéraient les méridionaux comme des éponges humaines, dès qu'il s'agissait de breuvages alcooliques. Je crois que je n'ai pas foi dans les « spirit », ajouta-t-il, guettant l'effet que produirait son jeu de mots.

L'effet attendu se produisit. Mrs. Preston jeta par-dessus l'épaule un rapide coup d'œil sur le reste de la société occupé à accueillir Valérie, qui revenait à l'instant de sa promenade, puis elle reporta toute son attention sur Stephen.

— J'ai compris que vous êtes venu pour cela dès que Mark Gilbert a mentionné votre nom! s'écria-t-elle, en prenant soin cependant de modérer sa voix. Lorsque j'ai parlé hier à votre frère, l'Attorney du district, j'ai eu l'impression qu'il ne me prenait pas au sérieux. Je ne me figurais pas qu'il agirait si vite et qu'il vous enverrait, vous. (Elle accentua un peu le dernier mot comme une subtile flatterie.) Je ne puis concevoir comment vous avez réussi à persuader l'oncle Basil de vous inviter, sans éveiller ses soupçons sur vos vrais desseins. (Elle s'exprimait comme si c'était elle et non son mari qui fût parent d'Helena Craven.) Mais je crois que vous devez savoir une chose avant de vous former une opinion. Depuis ma conversation d'hier avec votre frère, j'ai acquis la conviction que Basil Craven lui-même est d'accord, en sous-main, avec ce fakir oriental, Hassan Bey.

Craven? Stephen crut avoir mal entendu.

— Vous voulez dire que...

— Qu'il subventionne Hassan Bey pour encourager ma tante dans ses idées d'occultisme, précisa-t-elle. Ce à quoi il veut arriver, c'est à obtenir la preuve qu'elle a l'esprit dérangé.

— Mais..., commença Stephen, puis, il s'arrêta.

— Ma tante, dit Frances Preston, est fort riche, tandis que Basil Craven a pratiquement perdu toute sa fortune. S'il pouvait la faire enfermer dans une maison de santé, il pourrait, certainement, obtenir une décision de justice lui donnant plein pouvoir sur les biens de sa femme. Je crois que c'est ce qu'il veut essayer de faire.

La théorie était plausible. Stephen dut l'admettre. Et l'évidente répugnance que montrait Craven à attirer l'attention de l'Attorney sur Hassan Bey, lui donnait quelque consistance. Mais une théorie, même vraisemblable, n'est pas une preuve.

— Excusez-moi si je vous parais un peu sceptique, Mrs. Preston, commença-t-il, mais il faut quelque chose de beaucoup plus grave qu'une croyance au spiritisme pour prouver qu'une personne est déséquilibrée. Au surplus, vous avez admis que c'était simplement votre opinion. Avez-vous quelque raison particulière à l'appui?

— Aucune qui puisse être considérée comme une preuve par un homme de loi, reconnut-elle avec un faible sourire. Mais il y a quelques indices qui indiquent dans quelle direction souffle le vent. Par exemple, l'oncle Basil s'est entretenu, plusieurs fois, avec mon mari et moi, de l'état de santé de tante Helena et a admis la possibilité qu'elle ait l'esprit dérangé. Et puis, non seulement il tolère la présence d'Hassan Bey dans la maison, mais il sort littéralement de ses gonds pour affirmer qu'Hassan n'est pour rien dans l'étrange comportement de sa femme. Et, en ce qui concerne Hassan lui-même, il se trouve que je suis en état de connaître une certaine phase de sa vie passée qui, pour moi, est au moins une indication que...

Elle s'interrompit brusquement et tendit l'oreille comme pour écouter un léger bruit.

Stephen avait entendu lui aussi. D'un pas silencieux et rapide, il traversa le perron et ouvrit la porte près de laquelle ils se trouvaient.

Il se trouva dans une pièce qui était évidemment un cabinet de toilette à l'usage des hôtes féminins de la maison. Il était vide, mais un petit rocking-chair qui s'y trouvait était encore en mouvement, indiquant que quelqu'un venait de se lever ou l'avait frôlé en passant.

III

Le soir, au dîner, Stephen rencontra le fameux Hassan Bey et fut un peu surpris de ne pas éprouver d'impression défavorable. Cet homme possédait une personnalité d'un charme indéniable qui semblait émaner de lui sans effort. Il n'avait pas commis la faute de s'accoutrer à l'orientale et portait un costume d'été ordinaire, sans même un turban. Seuls, ses yeux noirs au regard profond et sa barbe soigneusement peignée suggéraient son origine étrangère.

La conversation tourna insensiblement en une discussion au sujet des phénomènes supranaturels, non sans que Mark Gilbert y ait subtilement aidé. Hassan Bey avait peut-être compris la manœuvre du professeur, mais il ne chercha pas à éluder la question.

— Pour nous, Orientaux, dit-il en réponse à une question de Gilbert, ce que vous appelez télépathie n'est pas une nouveauté. C'est chose familière aux prêtres de mon ordre depuis des générations. Et, tout en admettant qu'une aptitude naturelle à l'exercice de cette faculté peut être plus accentuée chez certains individus, nous savons que, contrairement à l'opinion courante, ce pouvoir n'est pas un don spécial mais est pratiquement universel et que presque tout le monde peut le développer par des études et un entraînement appropriés. Mais cependant — son regard se posa l'espace d'un éclair sur Helena Craven pour se détourner aussitôt — il est souvent dangereux, pour un novice, d'aller trop de l'avant sans la conduite d'un guide sûr. Oui, il peut y avoir du danger.

Mark Gilbert se montra sceptique. Il y avait comme un défi dans le regard qu'il dirigea vers l'Oriental.

— Pourquoi? demanda-t-il avec son absence de ménagements accoutumée.

Hassan Bey esquissa un léger mouvement d'épaules.

— L'esprit, répliqua-t-il, dans son anglais presque trop correct, est un instrument délicat tout comme un violon précieux. Il peut capter des influences extérieures capables de l'endommager de façon définitive, tout à fait comme un violon qu'on laisse exposé à l'humidité.

— Mais, pour ceux qui ont une disposition naturelle à recevoir des messages, dit Mrs. Craven, évitant ostensiblement le regard de son mari, il n'y a pas de danger, n'est-ce pas, maître?

— Pour ceux-là, répliqua-t-il gravement, le danger est particulièrement grave. Ils doivent être extrêmement prudents.

Sur le visage d'Helena Craven, il était facile de voir qu'elle acceptait avec une certaine délectation les souffrances qu'entraîne la condition humaine. Il était évident que, sur ce point au moins, elle entendait ne pas suivre les avis de son guide spirituel.

— Peut-être, soupira-t-elle. Mais les compensations que l'on reçoit peuvent faire passer outre au danger.

Frances Preston serrait les lèvres et fixait attentivement son assiette pour cacher sa désapprobation. Il y avait aussi de la désapprobation dans le regard de Valérie Léonard, mais c'était à Mark Gilbert qu'elle en voulait; elle ne lui pardonnait pas d'avoir mis le sujet sur le tapis.

« Voyez donc ce que vous avez fait! semblait-elle dire. Après cela, tante Helena va délibérément s'engager sur cette voie dangereuse, simplement parce qu'elle sait qu'elle est dangereuse. Si quelque chose lui arrive, ce sera votre faute. »

— Je suppose, Monsieur, que vous possédez vous-même ce pouvoir, dit Stephen en s'adressant à Hassan Bey. Mais, dans votre cas, vous êtes sans doute capable de le contrôler.

Le mystique lui décocha un regard qui n'était pas exempt de moquerie.

— C'est tout à fait vrai, Mr. Carter, répondit-il, je suis parfaitement capable de lire les pensées de chacun de vous à cette table. Voulez-vous que j'en fasse l'expérience?

— Oui. (C'était Basil Craven qui intervenait brusquement avant que Stephen ait eu le temps de répondre.) Si vous en êtes capable, dites-nous ce que chacun de nous pense en ce moment.

Hassan Bey inclina la tête.

— J'accepte votre défi, dit-il, sans chercher à dissimuler une note d'amusement dans sa voix. Ses yeux rencontrèrent, un instant, ceux de son hôte, puis il se tourna pour lui parler face à face :

— Mr. Preston pense que tout cela est ennuyeux et indigne de l'attention d'un artiste tel que lui. Miss Valérie a peur de ce qu'elle ne peut pas comprendre et essaie de chasser sa crainte en la tournant en colère contre le professeur Gilbert, ce qui a toujours été l'inexplicable tendance des femmes depuis l'origine des temps. Mr. Carter se demande si j'ai deviné la véritable raison de sa présence ici, et je puis lui assurer que oui. Mrs. Craven pense au message qu'elle est convaincue de recevoir et le professeur Gilbert regrette, trop tard, d'avoir mis ce sujet sur le tapis. Mrs. Preston pense que mes pouvoirs psychiques ne sont que supercherie, et vous, Monsieur, — il planta son regard sur la face de Craven, — vous pensez que je suis un charlatan, qui est ici uniquement dans

le but peu louable de soutirer de l'argent à votre femme. Et, maintenant, dites-moi, je vous prie, ai-je lu correctement vos pensées?

Mais la mine de toutes les personnes présentes, et surtout celle de Basil Craven, lui avait déjà répondu affirmativement.

Mark Gilbert, cependant, ne se tint pas pour battu.

— Tout cela est très bien, Hassan, argua-t-il, mais vous pouvez être arrivé à un résultat par simple induction et vous n'avez donc rien démontré en ce qui concerne la télépathie. Si vous pouviez nous dire un fait connu seulement ici d'une seule personne, un fait que cette personne elle-même pourrait avoir oublié, ce serait plus convaincant.

L'Oriental sourit légèrement dans sa barbe. Pendant un court instant, il eut le regard d'un homme qui se voit offrir à l'improviste l'occasion qu'il espérait.

— Je puis le faire, professeur, répliqua-t-il, bien que pénétrer dans le subconscient soit plus difficile et exige une plus grande concentration. Pourtant, si vous le désirez...

Il posa son coude sur le bord de la table et se couvrit les yeux de sa main. Il y eut une pause durant laquelle tous les regards étaient fixés sur lui; les uns, dans l'attente, les autres, simplement curieux et quelques-uns, ouvertement sceptiques et hostiles. A la fin, il parla :

— J'ai entendu un nom, commença-t-il d'une voix étrange et lointaine qui faisait l'effet de sortir de sa bouche en dehors de sa volonté. C'est un nom qui n'a de signification que pour une seule des personnes présentes, quoique d'autres puissent l'avoir entendu. Ce nom est « Dickson ».

— Dickson! — le mot échappa à Frances Preston avant qu'elle ait pu se retenir. Elle s'adressa à son mari, de l'autre côté de la table : Laurie, vous avez bien connu quelqu'un de ce nom, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

Laurie Preston eut un regard ennuyé, comme s'il était choqué que l'attention puisse se porter sur lui à propos des pouvoirs psychiques de l'Oriental.

— Non, répondit-il brièvement. Je n'ai jamais connu personne de ce nom.

— Mais si, rappelez-vous, persista-t-elle.

Il l'interrompit :

— Vous vous trompez, Frances, déclara-t-il. Je puis avoir entendu ce nom, bien qu'il ne soit pas très commun. Mais il n'a aucune signification pour moi, au sens qu'Hassan donne à ce mot.

Basil Craven regarda alternativement son neveu et Hassan.

— Avez-vous puisé ce nom dans le subconscient de Mr. Preston? demanda-t-il.

Cette fois, le sourire aimable d'Hassan Bey devint tout à fait énigmatique.

— Excusez-moi, pria-t-il, mais j'ai le sentiment qu'il serait indiscret de révéler de qui je le tiens. Et, maintenant, il serait peut-être préférable de changer de sujet, car je crois que cela impressionne certaines de ces dames. Nous pourrons continuer nos expériences — il s'inclina dans la direction de Mark Gilbert — dans un moment plus favorable.

Quelques heures après, Laurie et Frances Preston étaient rentrés dans leur maison et tout le monde était allé se coucher. Stephen s'agitait sur son lit, tenu éveillé par la chaleur et par ses efforts pour ajuster, dans son esprit, les pièces du puzzle devant lequel il se trouvait. L'enquête entreprise simplement pour démasquer une escroquerie organisée sous le couvert de spiritisme, se développait maintenant dans une direction bien différente.

Ses réflexions furent interrompues par un léger coup frappé à sa porte, bien qu'il n'eût entendu personne marcher. Il ouvrit et se trouva en face de Mark Gilbert. Celui-ci était entièrement habillé, ayant seulement remplacé ses souliers par des pantoufles feutrées.

— Mrs. Craven vient tout juste de descendre, annonça-t-il à voix basse. Elle va probablement à la bibliothèque pour un nouveau rendez-vous avec Cléon. Vous m'avez dit que vous aimeriez m'accompagner pour voir si quelque chose se produisait.

— Et comment! s'écria Stephen, oubliant presque, dans son excitation, de modérer le son de sa voix. Une seconde.

Il enfila rapidement ses pantoufles, puis, songeant que c'était une dame qu'il allait observer, il mit sa robe de chambre. Quand il rejoignit Gilbert dans le hall, il trouva le professeur en haut de l'escalier.

— Y a-t-il longtemps qu'elle est descendue? demanda-t-il dans un murmure.

— Cinq minutes environ, répondit Gilbert; j'ai laissé passer un moment pour qu'elle ne m'entendît pas frapper à votre porte. Attention, maintenant! En pleine nuit, le moindre bruit s'entend.

Arrivés au bas de l'escalier, Gilbert prit le bras de Stephen et le guida silencieusement vers la bibliothèque dont la porte était restée légèrement entr'ouverte. La pièce était plongée dans une totale obscurité traversée seulement par un rayon de lune venant de la porte ouverte sur le perron et qui traçait comme un chemin de lumière argentée à travers les ténèbres environnantes.

Au premier abord, la pièce sembla vide à Stephen; puis, il discerna une silhouette immobile, vêtue de blanc, assise au bureau juste en deçà de la bande de lumière. L'immobilité de cette forme était

telle et son apparence si irréelle, qu'on aurait pu la prendre pour un fantôme. L'instant d'après, elle parla :

— Me voici, Cléon.

C'était bien la voix de Mrs. Craven, mais elle vibrait d'un éclat que Stephen ne lui avait jamais connu. Le ton dolent et accablé qui lui était habituel avait fait place à une expression ferme et confiante d'ardente espérance, comme si toute la vitalité de cette femme avait été tenue en réserve pour ces brefs moments.

— Me voici, Cléon, répéta-t-elle après un moment, toujours avec la même fièvre ardente dans la voix. Ne viendrez-vous pas? Il y a trois nuits, maintenant.

Pendant quelques secondes, rien ne se produisit, puis Stephen eut conscience qu'un léger changement s'était produit autour de lui. Il ne put d'abord dire ce que c'était, car il n'y avait aucun bruit et rien n'était visible que la forme immobile de la femme assise derrière le bureau; mais, au bout d'un moment, il eut l'explication. Le changement ne venait pas d'un son, mais de la cessation de tout bruit. Le chœur des cigales dans le bosquet, au dehors, s'était soudain et mystérieusement arrêté, comme interrompu par une présence invisible.

Mrs. Craven s'en était-elle aussi aperçue? Toujours immobile, sa figure exprima une émotion intense.

— Cléon! invoqua-t-elle encore. Vous êtes là, je sens votre présence. Parlez-moi; Cléon!

Il y eut ensuite une pause angoissante. Alors, quelque part dans l'obscurité, on entendit un profond soupir qui se traîna longuement et devint, par graduations insensibles, un nom :

— Helena, soupira la Voix, et encore : Helena.

Stephen sentit un frisson lui parcourir l'échine; en même temps, il se sentait gêné d'épier cette femme, écoutant ce qu'elle croyait être la voix de son ami d'outre-tombe. A côté de lui, il entendit la respiration haletante de Mark Gilbert et il sentit sa main serrer involontairement son bras.

Mrs. Craven parlait de nouveau :

— Je vous entends, Cléon — ses mots se précipitaient. — Mais, dites-moi, pourquoi m'avez-vous fait attendre si longtemps? Voilà trois nuits, trois nuits que je viens et vous ne m'avez pas parlé.

Cette fois, la voix fit une réponse immédiate.

— J'ai été empêché, soupira-t-elle. Il y a des forces autour de vous, Helena, qui s'opposent à l'union prédestinée de nos âmes, des forces qui veulent nous séparer.

Elle se pencha légèrement sur la chaise, les yeux fixés sur la masse épaisse d'ombre, de l'autre côté du rayon de lune.

— Quelles sont ces forces? Donnez-moi leurs noms, supplia-t-elle. Est-ce... mon mari? Sa voix fléchit sur ce dernier mot, comme si elle eût craint qu'il renfermât une offense.

— Lui, et d'autres, soupira la Voix. Mais ne craignez rien, car je vous protégerai d'eux. Celui qui voudra se mêler de ce qui est au-dessus de sa compréhension, sera anéanti.

— Anéanti! protesta Helena Craven. Oh! non, Cléon. Je ne souhaite pas...

— Je dois partir maintenant, interrompit la Voix. Mais, la nuit prochaine, je reviendrai encore vous dire ce que vous devez faire. Dans l'intervalle, restez ferme dans votre foi et fermez l'oreille aux paroles des incroyants.

Une sorte de chant suivit qui paraissait être en grec classique; puis, la Voix s'éteignit graduellement sur le même soupir prolongé avec lequel elle avait commencé.

Mark Gilbert entraîna Stephen, loin de la porte, dans la partie la plus reculée du hall.

— Elle va probablement sortir dans une minute, murmura-t-il précipitamment. Attendons qu'elle soit partie.

Ils s'étaient collés dans l'ombre du mur quand Mrs. Craven surgit sur le seuil de la bibliothèque. Elle ne regarda ni à droite ni à gauche, mais s'avança, avec la démarche incertaine d'une somnambule, dans le hall, jusqu'au pied des escaliers, et commença à les gravir.

Gilbert attendit jusqu'au moment où le bruit presque imperceptible d'une porte qui se refermait l'eût averti qu'elle avait regagné sa chambre. Alors il s'avança.

— Maintenant, dit-il d'un ton décidé, il nous faut découvrir l'imposteur, que ce soit Hassan ou un autre.

Suivi de Stephen, il ouvrit la porte et tourna le commutateur. Ils furent aveuglés, au premier moment, par l'éclat de la lumière succédant à l'obscurité; puis, leurs yeux s'y étant accoutumés, ils purent examiner l'intérieur de la pièce.

Il y avait, devant eux, le grand bureau devant lequel Mrs. Craven s'était assise; un certain nombre de chaises, des rayonnages remplis de livres qui garnissaient trois des murs et un grand appareil de radio, muni d'un tourne-disque dans un coin; c'était tout.

— Par exemple! s'écria Stephen stupéfait. Il est parti.

Mark Gilbert traversa la pièce et alla directement à la double porte vitrée donnant sur le perron, mais il se retourna aussitôt.

— Fermée à l'intérieur, annonça-t-il. Il n'a pas pu sortir par là.

Les deux hommes se regardèrent un moment, décontenancés, puis Stephen suggéra :

— Peut-être n'était-il pas à l'intérieur, dit-il. Peut-être se tenait-il sur le perron et parlait-il de là.

Mais Gilbert hocha la tête.

— Non, répondit-il. Cette voix venait de l'intérieur, j'engagerais ma vie là-dessus.

C'est un fait que Stephen avait eu la même impression. Il tourna autour de la pièce, cherchant quelque tube acoustique par lequel une personne cachée dans une autre partie de la maison aurait pu se faire entendre. Il n'y avait rien de semblable.

Mark Gilbert s'accouda à un coin du bureau. Son visage mince et tourmenté reflétait une intense perplexité.

— Personne n'était caché ici et personne n'a pu sortir, murmura-t-il. Il faut l'admettre. Mais je ne suis pas prêt à accepter l'explication surnaturelle.

Sa main, dans un geste d'exaspération, heurta l'écouteur du téléphone qu'il fit tomber de son support. Il le saisit pour le remettre en place, puis il hésita, et, au contraire, le porta à son oreille.

— Qu'y a-t-il? demanda Stephen. Vous avez trouvé quelque chose?

Gilbert reposa l'instrument.

— J'ai été frappé de voir que ce téléphone avait trop rapidement perdu l'équilibre, comme si l'une de ses extrémités avait été soulevée. Et, quand je l'ai pris pour écouter, je jurerais que j'ai entendu un léger déclic comme si l'on coupait la communication. Je me demande...

Stephen examina, une minute, les conséquences possibles de cette remarque, mais, finalement, il secoua la tête.

— Non, dit-il, si la Voix était venue du téléphone, Mrs. Craven s'en serait aperçue car elle était juste à côté. Mais je l'observais bien, et elle se tenait, tout le temps, tournée du côté opposé, comme si la Voix venait de là.

Gilbert alla vers le mur en face du bureau et commença à enlever quelques livres de leurs rayons, mais après une minute ou deux, il abandonna.

— J'avais pensé qu'il pouvait peut-être y avoir un dictaphone caché par là, dit-il en manière d'explication. Mais je crois que non. Les livres sont trop appuyés contre le mur pour laisser la place à un dispositif quelconque.

Il remit les livres en place, puis se tourna vers la porte.

— Il semble que nous sommes battus ou tout au moins tenus en échec, cette nuit, observa-t-il avec un haussement d'épaules. Et, maintenant, je crois que nous ferions mieux de remonter avant que quelqu'un s'aventure par ici et nous demande une explication de notre présence à cette heure.

Ce n'est qu'après son retour dans sa chambre que Stephen se remémora le petit détail concernant les cigales. Bien que leur petit orchestre eût cessé de se faire entendre, juste avant que la Voix commençât, la voix elle-même venait de l'intérieur; de cela, lui et Gilbert étaient sûrs. Par conséquent, ce n'était pas elle ou son auteur qui était cause du silence des cigales.

Il n'y avait qu'une autre explication possible : une tierce personne avait épié l'étrange scène qui se passait dans la bibliothèque, une personne cachée sur le perron ou dans les buissons d'alentour.

IV

Jefferson Carter leva les yeux de son bureau comme Stephen entrait dans son bureau, le lendemain matin.

— Eh bien? demanda-t-il avec curiosité. Avez-vous eu de la chance?

— Impossible de surprendre votre ami Hassan Bey en défaut, répondit Stephen avec humeur.

Il s'assit dans la chaise réservée aux visiteurs, en face de l'Attorney, passa sans façon une jambe entre ses deux mains et commença le récit de sa conversation avec Frances Preston, que l'Oriental s'était arrangé pour entendre.

— Mais ce n'est pas tout, continua-t-il avant que son frère ait pu faire une remarque et il continua par le compte-rendu de son espionnage nocturne en compagnie de Mark Gilbert.

Jefferson s'allongea sur son siège et croisa les mains derrière sa tête.

— Eh bien, ceci prouve une chose, au moins, commença-t-il. La Voix est quelque chose de plus qu'un simple effet de l'imagination de Mrs. Craven, autrement ni Mr. Gilbert, ni vous, n'auriez pu l'entendre. Mais il y a une chose, Steve, d'après ce que vous me rapportez des dires de la Voix, il me semble qu'elle pousse Mrs. Craven à abandonner son mari et qu'elle doit même lui donner, cette nuit, ses dernières instructions à cet égard. Voilà qui contredit plutôt la théorie de Mrs. Preston qui veut voir la main de Craven derrière tout cela.

— J'y ai pensé, reconnut Stephen. Mais, d'un autre côté, Jeff, si Craven s'efforce de prouver la folie de sa femme, la meilleure preuve qu'il en pourrait fournir serait une tentative de meurtre

contre lui, et s'il lui donne ses instructions lui-même, il est bien placé pour la faire surprendre au moment voulu.

— C'est possible, reconnut Jefferson. Et il y a une autre solution que nous n'avons pas osé envisager, c'est que, après tout, ni Hassan Bey ni Craven ne sont peut-être pour rien dans tout cela, mais que quelqu'un d'autre, qui a ses raisons pour se débarrasser de Craven, est l'auteur de cette diabolique machination. Avez-vous l'impression que Mrs. Craven est sous l'influence de la Voix au point d'exécuter tout ce qu'elle lui demandera?

— Non pas au point de commettre délibérément un meurtre, répondit Stephen. Mais on pourrait l'amener à administrer un poison à Craven sans qu'elle s'en rende compte.

Il prit une cigarette sur le bureau de Jefferson et l'alluma; il fit ensuite cette remarque :

— Je me demande ce que Mrs. Preston était sur le point de me dire au sujet d'Hassan Bey. Quand elle s'est rendue compte qu'on pouvait l'entendre, elle est devenue d'une pâleur de glace.

— Oh! dit Jefferson, cela est sans intérêt. Elle était probablement sur le point de révéler qu'il jouait des vaudevilles, il y a dix ou quinze ans. (Il sourit de l'air étonné de Stephen.) Cela vous surprend? je le sais depuis quelque temps. Le sergent Forbes l'a découvert quand nous avons commencé à enquêter sur Hassan. Mais on ne peut arrêter un homme pour si peu, quoique, probablement, il ne serait pas satisfait qu'on attirât, en ce moment, l'attention du public sur cette phase de son existence. Les vrais prêtres orientaux ne sont pas gens à s'exhiber sur un théâtre, cela nuirait à leur dignité.

Stephen fit entendre un ricanement approbatif.

— Certainement, dit-il. Et quelle figure ferait Mrs. Craven si elle venait à le savoir?

Puis, passant au ton sérieux :

— Mais ce qui m'intrigue le plus, maintenant, c'est cette allusion à Dickson faite, hier soir à dîner, par Hassan, et pourquoi Laurie Preston a si formellement nié avoir connu personne de ce nom alors que sa femme paraissait sûre du contraire. J'ai pensé à l'interroger là-dessus à la première occasion. L'ennui, c'est que je ne vois pas comment amener la chose adroitement.

— N'en faites rien, lui conseilla son frère. Cette femme peut s'être simplement trompée, comme l'a dit Preston. Et, d'autre part, dans le cas contraire, si Preston a réellement une bonne raison pour garder le secret, il l'aura déjà prévenue de se taire là-dessus. Et puis, tout cela n'a peut-être rien à faire avec l'objet de nos recherches.

Stephen envoya une série d'anneaux de fumée vers le plafond et les regarda s'élargir et se dissiper par-dessus sa tête.

— Mais que cherchons-nous au juste, Jeff? demanda-t-il.

Jefferson fronça le sourcil.

— Je voudrais en être sûr, dit-il. Je commence, comme vous, à me demander si nous ne sommes pas embarqués dans une affaire beaucoup plus grave qu'elle ne le paraissait à première vue. Je vous demande de retourner à votre poste, Steve, et de tenir Craven à l'œil de très près et Hassan Bey également, sans compter Laurie Preston, lui aussi, au cas...

— Halte-là! interrompit Stephen en riant. Je ne suis pas Argus. Mais je ferai de mon mieux.

Il jeta sa cigarette et se leva.

— Oh! à propos, demanda-t-il au moment de franchir la porte, ne m'avez-vous pas dit, Jeff, que Craven ne lit jamais les journaux et ne s'occupe pas de l'administration du sien?

— Oui, c'est exact, affirma Jefferson. Pourquoi?

— Eh bien, il est allé ce matin aux bureaux du « Telegram », répliqua Stephen. Ou, du moins, il m'a dit qu'il y allait.

— Peut-être, ricana Jefferson, est-il allé prendre ses quartiers à la morgue. Avec ce qui se passe chez lui, il a dû imaginer que ce serait bientôt sa place.

A son retour chez Craven, Stephen trouva Valérie Léonard et Frances Preston sur le perron, là où l'on avait servi les cocktails, l'après-midi précédent. La jeune fille était assise sur une des chaises basses, faisant et défaisant nerveusement les petits plis de sa robe de gabardine pendant que sa compagne plus âgée se penchait au-dessus d'elle avec l'air d'une mère poule surveillant un seul poussin. A l'arrivée de Stephen, elles levèrent les yeux.

— Ah! grâce au ciel, vous voilà, Mr. Carter, s'écria Frances avec un soulagement évident. Ils avaient décidé d'attendre jusqu'à ce que vous arriviez; vous pourrez peut-être les détourner de ce terrible projet.

— De quel terrible projet, Mrs. Preston? demanda Stephen. Il se disait que, décidément, les événements se précipitaient dans cette maison à une allure trop accélérée, même pour lui.

— C'est Hassan Bey et Mark Gilbert, répliqua-t-elle, vibrant d'indignation. Ils ont comploté une sorte d'expérience qui terrifie la pauvre Valérie.

— Mais non, mais non, ce n'est pas cela! protesta Valérie avec feu. Seulement je crains que tante Helena soit bouleversée et — et je n'aime pas cela.

Elle se tourna vers Stephen :

— Il y a quelque temps, expliqua-t-elle, Hassan Bey s'est vanté,

devant tout le monde, de pouvoir suspendre sa vie à volonté et il a promis d'en faire l'expérience quelque jour. Mark a insisté pour qu'il y procède ce matin et ils sont tous, maintenant, devant la piscine, n'attendant que vous pour commencer.

— Ah! par exemple, s'écria Stephen, stupéfait. Alors, il vaut mieux que je ne les fasse pas attendre. — Il descendit les marches, se dirigeant vers le jardin.

— Vous les empêcherez, n'est-ce pas, Mr. Carter? vous les empêcherez, lui cria Frances, mais il fit la sourde oreille.

A moitié chemin, il fut rejoint par Mark Gilbert.

— Je vous ai vu arriver, dit rapidement le professeur en baissant la voix. Je suppose que Val et Mrs. Preston vous ont mis au courant?

Et, sur un signe affirmatif de Stephen :

— Alors, je vous demande de me laisser faire sans me poser de questions. Je vous expliquerai plus tard.

Il emboîta le pas à Stephen et tous deux achevèrent de traverser l'allée conduisant au bosquet qui encadrait la petite pièce d'eau servant de piscine. Hassan Bey les attendait, souriant avec condescendance.

— Bonjour, Mr. Carter, s'exclama-t-il, en s'avançant à l'intérieur du petit enclos. Vous arrivez juste à temps pour me voir enterrer vivant.

— Pour voir quoi? demanda Stephen, du ton de quelqu'un qui a mal entendu.

L'Oriental expliqua complaisamment :

— Comme je l'ai déjà assuré à ces excellentes gens, il n'y a là rien de surnaturel; il s'agit simplement de contrôler sa respiration. Mais c'est un excellent moyen de démontrer à quel point il est possible d'agir sur notre corps par l'esprit, autrement dit par la volonté. Le professeur Gilbert n'a jamais assisté à une expérience de ce genre et il a souhaité que je lui en fasse une démonstration. Nous pensons que cela vous intéressera aussi.

— Certainement, déclara Stephen avec conviction.

Helena Craven se tenait sur un des côtés de la pièce d'eau. Elle était vêtue de blanc, comme à l'ordinaire; elle portait, à ce qu'il parut à Gilbert, une sorte de robe d'intérieur, mais qui ressemblait plutôt à un vêtement de cérémonie. Toute sa personne respirait un ravissement exalté, celui d'un néophyte participant, pour la première fois, à un rite solennel.

Laurie Preston se tenait à quelque distance, la main posée légèrement sur la roue commandant le mécanisme servant à remplir et à vider le bassin. Sa mince figure exprimait un vif intérêt, mais d'ordre purement scientifique.

Détournant son regard de la tante et du neveu, Stephen le porta sur le bassin et ne l'en détourna plus. Il avait été vidé de l'eau qu'il contenait la veille et, au centre du fond carrelé, reposait un magnifique cercueil, ouvert!

L'Oriental accentua son sourire en voyant l'expression d'étonnement de Stephen.

— Je vais entrer dans ce cercueil et le professeur Gilbert fermera le couvercle, dit-il. Alors, Mr. Preston fera revenir l'eau dans le bassin et je resterai submergé jusqu'à demain matin, suspendant par ma volonté mes fonctions vitales. Tout ce que je vous demande, c'est qu'à ce moment, vous n'oubliiez pas de venir me délivrer.

Il enleva son manteau et le déposa sur le dos d'une chaise. Il sauta ensuite à l'intérieur du bassin vide et entra dans le cercueil où il s'étendit sur le dos, les bras allongés à ses côtés.

— Maintenant, dit-il, toujours avec le sourire, le couvercle, s'il vous plaît.

Gilbert se dirigea vers l'endroit où le couvercle avait été déposé par terre.

— Si cela ne vous fait rien, Carter, vous pourriez me donner un coup de main, suggéra-t-il.

Stephen saisit obligeamment le lourd couvercle par une extrémité et tous deux le transportèrent, non sans effort, au milieu du bassin. Au moment où ils allaient le mettre en place, Hassan ouvrit les yeux un instant et les regarda.

— Pendant que je serai là, dit-il doucement, veuillez prendre soigneusement note de ce qui se passera ailleurs.

Pendant une fraction de seconde, la figure de Mark Gilbert reflèta l'expression indignée d'un homme qui a tendu un piège bien concerté, pour arriver à constater seulement qu'il a été dépisté par celui auquel il le destinait. Mais ce ne fut qu'un éclair, et il acheva de mettre le couvercle en place.

Après qu'il eût été soigneusement assujetti par les nombreux verrous dont il était muni, Stephen et Gilbert grimpèrent hors du bassin par l'échelle à l'usage des nageurs. Gilbert se tourna alors vers Laurie Preston :

— Tout va bien, Laurie, dit-il brièvement. Vous pouvez y aller.

Preston donna un demi-tour à la roue devant laquelle il se tenait et l'eau commença à jaillir d'environ une demi-douzaine d'ouvertures disposées à intervalles réguliers dans la bordure du bassin. Stephen contemplait la montée rapide de l'eau avec un sentiment de malaise croissant.

— Etes-vous sûr que le cercueil ne risque pas de céder? demanda-t-il à Gilbert sous le couvert du bruit.

Celui-ci haussa les épaules.

— Moi, non, dit-il, mais Hassan en est sûr. Sinon, il n'aurait jamais consenti à exécuter ce tour. Mais ce n'est pas un cercueil ordinaire : il est spécialement construit pour cette expérience.

L'eau était maintenant arrivée au haut du cercueil et commençait à le recouvrir. Laurie Preston attendit qu'elle l'eût recouvert d'un pied; alors, il ramena la roue à sa position première, arrêtant ainsi le remplissage.

— Et en voilà jusqu'à demain matin, observa-t-il. Venez, tante Helena, nous allons rentrer.

Helena Craven sursauta légèrement à l'appel de son neveu; puis elle le rejoignit et descendit l'allée avec lui.

— Je suis curieux de savoir, dit Stephen à Gilbert, tandis qu'ils les suivaient à quelque distance, si la Voix pourra parler à Mrs. Craven cette nuit, comme elle l'a promis.

V

L'après-midi se traîna lourdement sous le poids de la chaleur oppressante et d'une indéfinissable atmosphère répandue dans la maison, comme pour présager des événements dont la nature exacte restait obscure.

Tout de suite après le lunch, au cours duquel elle n'avait pratiquement rien mangé, Mrs. Craven s'était retirée dans sa chambre pour se livrer à « sa méditation ». Valérie et Mark Gilbert s'étaient aussi éclipsés, séparément ou ensemble, c'est ce que Stephen ne savait pas au juste. Laissé à lui-même, il alla à la bibliothèque avec le faible espoir qu'il pourrait découvrir quelque chose qui leur aurait échappé la nuit précédente.

Son premier acte fut d'examiner les rayons de livres comme il avait commencé à le faire, mais, après un examen méthodique de tous ceux qui garnissaient le mur en face du bureau, il abandonna. Il n'y avait rien, on n'avait rien pu cacher derrière les livres.

Il revint à l'appareil de radio qui se trouvait appliqué contre le mur dans un intervalle ménagé entre les rayonnages. Mais il n'y avait rien d'autre que les fils aériens et terrestres et celui qui le rattachait à la prise de courant. Il était en train d'examiner l'intérieur du tourne-disque quand une voix l'interpella à l'improviste.

— Vous cherchez le fantôme, Mr. Carter? lui demandait-on d'un ton aimable.

Stephen se retourna d'un mouvement qui, à son grand ennui, ressemblait à celui d'un écolier pris en faute. Laurie Preston se tenait debout dans l'embrasure de la porte donnant sur le perron. Un faible sourire, éclairant son visage plutôt maladif, achevait d'accuser sa ressemblance avec sa tante.

— Je regrette de vous avoir effrayé, s'excusa-t-il en avançant à l'intérieur. Mais, voyez-vous, nous n'avons pas besoin de feindre l'un vis-à-vis de l'autre. Frances m'a dit pourquoi vous étiez ici.

— Elle a?... demanda Stephen navré, se demandant à combien de personnes la communicative Frances pouvait bien avoir parlé.

Laurie s'avança vers le bureau et prit place sur le siège qu'occupait Mrs. Craven la nuit précédente. Il avait l'air d'un homme sur qui pèse une préoccupation.

— Ecoutez, Carter, lança-t-il brusquement. Je sais que vous et votre frère, l'Attorney du district, êtes convaincus que Hassan Bey se trouve derrière ce qui est supposé se passer ici. Je sais aussi que Frances croit que mon oncle est derrière Hassan Bey. Mais supposez que ni l'un ni l'autre n'aient rien à y voir. Supposez...

— Supposez quoi? demanda Stephen tandis que l'autre laissait sa phrase en suspens.

Pendant une minute, Laurie Preston joua avec un couteau à manche en os pourvu d'une lame exceptionnellement longue.

— Oh! maudit soit tout cela! s'écria-t-il à la fin en frappant violemment le bureau de son couteau à palette. Je répugne à le dire parce que j'ai l'air de venir au secours de l'oncle Basil, dans le cas où Frances aurait raison. Mais je ne puis m'empêcher de me demander si cette Voix que tante Helena prétend entendre n'est pas, après tout, simplement une hallucination.

— Et dans ce cas? insista de nouveau Stephen, sentant que tout n'avait pas été dit.

Preston marqua encore une hésitation, puis il dit doucement :

— Vous êtes un homme de loi, Carter. Puis-je vous demander votre opinion professionnelle à propos d'une chose?

Stephen répndit affirmativement, avec l'espoir qu'il ne s'engageait pas à une chose qu'il aurait lieu de regretter.

— Si c'était l'effet de l'imagination de tante Helena, dit Laurie, laissant sortir ses mots avec difficulté, si... enfin, s'il était prouvé que son esprit est dérangé, cela... cela aurait-il pour effet de rendre nul un testament qu'elle aurait fait antérieurement?

Stephen réprima un sourire :

— Non, Mr. Preston, répondit-il. Vous pouvez être tranquille sur l'héritage de votre tante.

Les joues blêmes de Laurie Preston se couvrirent de rougeur :

— Je sais que vous devez me trouver d'un cynisme inqualifiable pour soulever des questions pareilles, gémit-il. Mais, si vous aviez passé par où j'ai passé...

« Voyez-vous, continua-t-il précipitamment, tante Helena nous a pris avec elle, ma cousine Val et moi, depuis que nos parents ont été tués dans un accident d'automobile alors que j'avais douze ans et que Val n'était qu'un bébé. N'ayant pas d'enfants, elle a reporté toute son affection sur nous, sur moi particulièrement, parce que j'étais doué pour les beaux arts et qu'on s'attendait, généralement, à ce que je me fasse un nom comme peintre. Mais il s'est trouvé que je n'avais pas autant de talent qu'on le supposait et, comme je n'avais jamais appris d'autre métier, j'ai vécu, plus ou moins, de sa générosité. Il n'est pas agréable d'en faire l'aveu, mais, si j'étais privé un jour ou l'autre de cet appui, je serais dans une situation désespérée.

— Avez-vous quelque raison de croire que votre oncle essaye de se débarrasser de vous? demanda Stephen.

— Rien de précis, à vrai dire, reconnut Laurie, mais toujours, depuis son mariage avec tante Helena, il nous a battu froid à Val et à moi — à moi en particulier. Et son aversion s'est accentuée depuis mon propre mariage, il y a deux ans. Frances l'a remarqué, elle aussi. C'est pour cela qu'elle s'applique à ménager tante Helena, d'une part, et que, d'un autre côté, elle m'encourage tant qu'elle peut à peindre. Elle a l'air de croire que, si je pouvais remporter quelques succès, elle arriverait à empêcher l'oncle Basil de tourner tante Helena contre moi.

Stephen garda un moment le silence. Il lui était venu tout à coup à l'esprit que, si Helena pouvait se tourner contre l'oncle Basil sous l'influence du mystérieux Cléon, le même résultat serait atteint indirectement. Il se demandait jusqu'à quel point l'homme à la figure débile qu'il avait en face de lui pouvait être capable d'ourdir une pareille trame.

— Avez-vous eu connaissance, demanda-t-il en observant attentivement Laurie Preston, pour voir l'effet de sa demande, que la Voix ait jamais parlé contre vous?

Mais ce fut un échec complet. Laurie secoua seulement la tête.

— Je ne sais pas ce qu'elle peut bien lui dire, répondit-il d'un ton tout à fait indifférent. A part les deux premières fois, tante Helena n'a presque rien dit à ce sujet.

Stephen décida de tenter une expérience.

— Mr. Preston, commença-t-il, vous ne risquez rien quant à l'héritage de votre tante, mais il y a un autre danger auquel vous

n'avez peut-être pas pensé. S'il venait à être établi que votre tante ne jouit pas de sa raison et que votre oncle obtienne la gestion de sa fortune, il pourrait vous supprimer toute subvention, vous laissant sans ressources jusqu'à la mort de votre tante.

Une expression d'angoisse se peignit sur le visage de Preston.

— Oh! mon Dieu! s'exclama-t-il involontairement, je n'y avais jamais pensé.

— Cependant, continua Stephen, sans relever l'interruption, je ne crois pas qu'elle soit atteinte d'hallucination et je cherche, en ce moment, à le démontrer. Mais je ne pourrai y arriver que quand j'aurai pu m'arranger pour que d'autres personnes entendent aussi la Voix. J'ai appris, depuis que je suis ici, que Mrs. Craven descend, au milieu de la nuit, dans la bibliothèque, et j'ai idée que c'est là que la Voix communique avec elle. Si elle y va cette nuit, j'ai l'intention de la suivre. Même si je ne puis pas découvrir qui se cache derrière la Voix, je serai en état d'établir, avec preuves à l'appui, que son esprit n'est pas dérangé.

Laurie Preston parut rayonnant.

— Je me moque, après tout, de savoir quel est l'auteur de cette supercherie, dit-il, prouvez, prouvez, Mr. Carter, que la Voix existe, et... (Il s'interrompit brusquement, sentant qu'il se laissait emporter trop loin.) Je vais rentrer, maintenant, dit-il en se levant. Vous me tiendrez au courant de ce que vous aurez fait cette nuit, n'est-ce pas?

Stephen le promit.

— Je ne sais pas, murmura-t-il en se parlant à lui-même tandis qu'il regardait l'autre traverser la pelouse, si la Voix parlera cette nuit et ce que cela pourra donner, mais, si elle ne parle pas, ce sera la preuve que Mr. Laurie n'y est pour rien.

La réunion habituelle pour le cocktail de l'après-midi n'eut pas lieu parce que Basil Craven n'était pas rentré des bureaux de son journal. Lorsqu'il fit, enfin, son apparition, il était bien six heures passées. Il se rendit immédiatement à la bibliothèque et s'y enferma seul jusqu'au moment où le dîner fut annoncé.

Il s'assit à sa place, en haut de la table, d'un air triomphant; son allure respirait une satisfaction qu'il ne cherchait pas à cacher, bien qu'il ne fournît aucune explication à ce sujet.

Au cours du repas, Stephen se rendit compte que chacune des personnes présentes se trouvait pratiquement sous l'empire de quelque préoccupation particulière.

Mrs. Craven paraissait, depuis le matin, noyée dans une sorte de rêve qui, joint probablement à l'espérance de son rendez-vous nocturne avec la voix du fantôme Cléon, la rendait à peu près étran-

***

gère à son entourage. Laurie Preston, quoique peu communicatif, comme à son ordinaire, paraissait terriblement nerveux, comme si, de même que sa tante, il attendait impatiemment l'arrivée de la nuit.

Pour Valérie Léonard et Mark Gilbert, ils semblaient trouver leur principal intérêt l'un dans l'autre, et il était évident que leur petite querelle de la veille n'avait pas laissé de traces.

Seule, Frances Preston paraissait dans son état normal, mais, pour une fois que la conversation n'était pas accaparée par la tante de son mari, elle s'en donnait à cœur joie de la mener à sa guise, sans avoir l'air de remarquer que presque personne, en dehors de Stephen, ne lui prêtait attention.

Vers la fin du dîner seulement, Basil Craven parut s'apercevoir de l'absence d'Hassan Bey, car il promena tout d'un coup son regard autour de la table et demanda :

— Où est notre ami Hassan, ce soir, Helena? Les esprits célestes l'ont-ils emporté?

Mrs. Craven était trop absorbée dans ses pensées pour avoir entendu. Et ce fut Frances qui donna l'explication.

Sur le visage de poisson de Craven, passa un ricanement de scepticisme.

— Je n'en crois rien, déclara-t-il carrément. Enterré vivant pendant vingt-quatre heures! La chose est impossible. Qu'en dites-vous, Gilbert?

— Je regrette de ne pas me trouver d'accord avec vous, répondit l'interpellé. La chose n'est pas impossible puisqu'elle a déjà été faite. Comme Hassan Bey lui-même l'a expliqué...

Un ricanement méprisant de Craven l'interrompit.

— Vous êtes aussi bête que les autres, s'écria-t-il, et prêt à croire tout ce que ce fakir vous raconte! Mais d'ici quelques heures, je vais vous le montrer tel qu'il est : un misérable simulateur comme l'auteur de cette ridicule Voix de l'Au-delà qu'Helena prétend entendre.

C'était la première fois, depuis l'arrivée de Stephen, qu'il était fait mention de la Voix en présence de Mrs. Craven. Il jeta vivement un regard de son côté pour voir sa réaction.

Pendant quelques secondes, elle resta parfaitement immobile, tandis que ses joues se coloraient d'une vive rougeur. Puis elle se leva lentement et regarda son mari en face.

— J'ai enduré assez longtemps vos blasphèmes, Basil, déclara-t-elle. Mais celui-ci est le dernier. Votre incrédulité sera votre perte. Cette nuit...

Elle n'acheva pas, mais se retourna et sortit dans une attitude pleine de dignité.

Il y eut un moment de silence gêné que Basil Craven ponctua d'un de ses petits ricanements joyeux.

— Il faut pardonner ces petits accès à ma femme, dit-il en s'adressant à Stephen. Elle n'a pas beaucoup de santé. Mais vous voyez, maintenant, ce que je voulais dire quand je vous ai parlé l'autre jour.

Il se tourna vers Frances Preston.

— Frances, ma chère, commença-t-il, sur un ton de contrition moqueuse, je vous dois des excuses sur mon scepticisme au sujet de ce que nous avons discuté, il y a quelques jours. Si vous voulez venir dans la bibliothèque après dîner, je pourrai vous les présenter en termes appropriés.

Le dîner terminé, Stephen se dirigea vers le bassin; sans qu'il pût expliquer pourquoi, il avait, soudain, éprouvé le vif désir de s'assurer que l'eau couvrait encore le cercueil scellé. Mais, comme il pénétrait sous le couvert des arbres qui entouraient la pièce d'eau, l'arôme pénétrant s'exhalant d'une pipe allumée lui apprit que quelqu'un l'avait précédé.

— Qui est là? demanda-t-il. Il fut immédiatement rassuré en reconnaissant la voix de Gilbert.

— J'avais promis à Val de venir ici jeter un coup d'œil, dit le psychologue. Elle a compris, maintenant, pourquoi j'ai insisté pour cette exhibition, mais la conversation de ce soir, à table, l'a rendue nerveuse et elle a peur que les choses ne s'arrangent pas conformément au plan.

— Je commence à être un peu comme elle, reconnut Stephen en contemplant pensivement la nappe d'eau tranquille au fond de laquelle on distinguait, à la clarté des étoiles, la tache noire formée par le cercueil.

— Carter, demanda brusquement Gilbert, savez-vous ce qui a pris à Craven? En avez-vous quelque idée?

— Je soupçonne, répondit Stephen, qu'il a découvert quelque chose de propre à discréditer votre ami qui est là-dessous. (Il désignait la pièce d'eau.)

— Ce doit être quelque chose d'autre, dit Gilbert en secouant la tête. Il a insisté, depuis le début, sur le fait qu'Hassan est un simulateur, encore que, pour quelque raison que je ne puis deviner, il refuse de l'associer à la voix de Mrs. Craven. Et, si ma théorie est juste, il a tout à fait raison sur ce point.

Il vida tout à coup le contenu de sa pipe, encore enflammé, dans l'eau du bassin où il s'éteignit avec un grésillement caractéristique.

— Savez-vous, demanda Stephen, que Mrs. Preston croit que Craven en personne serait responsable de la Voix et que cela ferait

partie d'une machination montée pour faire déclarer folle Mrs. Craven et s'emparer de la gestion de sa fortune.

— Non, je n'en savais rien, répondit Gilbert avec intérêt.

Il réfléchit un instant à cette idée, puis secoua la tête.

— Je crains de ne pas pouvoir vous suivre, dit-il. Certes, Craven est bien le type d'homme à faire tourner pareille situation à son avantage si elle existait. Mais je doute fort qu'il ait assez d'imagination pour penser à une chose aussi fantastique que la Voix. Le malheur est que, si nous mettons Hassan Bey à part, je ne vois personne d'autre dans la maison.

— Et s'il s'agissait de quelqu'un en dehors de la maison? suggéra Stephen.

Gilbert s'arracha vivement à la contemplation de l'eau.

— Voulez-vous dire Frances Preston? demanda-t-il.

— C'est à Laurie Preston que je pensais plutôt, répondit Stephen et il lui raconta ce qui venait de se passer entre Laurie et lui cet après-midi.

Mark Gilbert accueillit ses conclusions avec un sourire :

— Il se peut que vous tombiez juste, admit-il. C'est un peintre, vous le savez; et, à apprécier ses œuvres en psychologue et non en critique d'art, je dirais que ses toiles suggèrent précisément le genre d'imagination maladive propre à engendrer quelque machination de ce genre. Le motif que vous lui attribuez est à considérer aussi. Enfin, nous verrons ce qui se passera cette nuit.

Il se retourna et se dirigea vers la maison. Stephen, après une seconde d'hésitation, le suivit.

Pensant que Craven se trouvait encore dans la bibliothèque avec Frances, ils ne rentrèrent pas dans la maison par ce côté, mais passèrent par la porte d'entrée du fond. Comme ils montaient les degrés du perron, la porte s'ouvrit et donna passage à Frances. Elle tressaillit à leur vue; puis, se remettant immédiatement, elle dit, s'adressant à Carter :

— L'oncle Basil m'a chargée de vous dire, si je vous rencontrais, Mr. Carter, qu'il voudrait que vous alliez lui parler dans la bibliothèque, d'ici dix minutes. — Puis s'adressant à Gilbert : Et je crois que Val vous attend, Mark. Elle est dans le salon de musique.

Gilbert la remercia et rentra dans la maison. Stephen se demanda un moment s'il ne retiendrait pas Frances pour lui demander si Craven ne lui avait pas laissé entendre à quel sujet il voulait le voir. Mais, avant qu'il ait eu le temps de se décider, elle s'était éloignée dans la direction de sa propre maison.

Il tira sa montre, et vit, à la lueur d'une des fenêtres du hall, qu'il était exactement neuf heures moins cinq. Il s'étendit sur un des fauteuils de jardin, sur le perron et alluma une cigarette.

Il aurait juste le temps de la fumer avant d'aller rejoindre Craven.

La lueur d'un éclair suivie d'un lointain grondement de tonnerre interrompit sa rêverie. Il leva les yeux vers le ciel et vit que les étoiles, visibles peu de temps avant, avaient presque complètement disparu. Evidemment, la chaleur anormale de ces derniers jours avait amené une tempête d'été.

Il se leva et alla jusqu'à l'extrémité du perron pour jeter le bout de sa cigarette. A travers une fenêtre éclairée de la maison voisine, il aperçut Frances Preston qui se tenait devant sa radio, sans que l'appareil marchât assez fort pour qu'il pût entendre le programme. Tout en se demandant machinalement où se trouvait Laurie Preston, car Frances était seule dans la pièce, il se retourna et entra dans la maison au moment où un second coup de tonnerre remplissait l'espace. Un coup d'œil sur sa montre et il vit qu'il était neuf heures six.

Le grand hall de réception était vide, mais le rire clair de Val, venant du salon de musique à gauche, indiquait qu'elle se trouvait là, probablement avec Mark Gilbert. Stephen se dirigea vers la bibliothèque. Il était sur le point de frapper à la porte quand il perçut un faible murmure de voix à l'intérieur.

Hésitant à l'interrompre, il revint sur ses pas et s'appuya contre la rampe de l'escalier pour attendre que Craven soit libre. Mais les minutes passaient et le murmure inintelligible des voix continuait. Finalement, il vint à penser que Craven désirait peut-être avoir une tierce personne présente à leur entretien et l'attendait en compagnie de cette personne. Voulant s'en rendre compte, il alla à la porte de la bibliothèque et frappa.

Mais le murmure des voix continua sans interruption.

Il était sur le point d'appeler Mr. Craven par son nom quand il entendit derrière lui la voix de Mark Gilbert.

— Qu'est-ce qui ne va pas? demanda celui-ci. Craven n'est-il pas là?

— Oh! il y est certainement, répondit Stephen. Je l'entends parler. Mais je ne puis arriver à...

Il fut interrompu par le bruit étouffé d'une détonation à l'intérieur de la pièce.

— Allons, bon! s'écria Gilbert, tandis que Val qui était venue avec lui du salon de musique, étouffait un léger cri d'angoisse avec le revers de sa main.

Stephen se précipita et essaya de tourner le bouton de la porte, mais il résista à ses efforts : la porte était fermée en dedans.

— Mr. Craven! cria Gilbert. Etes-vous là? Ouvrez donc!

Mais il ne reçut pas plus de réponse que Stephen. De plus, le

murmure de voix, perceptible moins d'une minute avant, avait soudainement cessé.

Il se tourna vers Valérie qui chancelait derrière lui, le visage pâli par une soudaine appréhension.

— Attendez ici, Val, commanda-t-il brièvement. Venez, Carter. Nous allons passer par la porte donnant sur le perron.

Il traversa le petit cabinet de toilette, près de la bibliothèque, que Stephen avait eu l'occasion de voir le jour précédent, après sa conversation avec Frances Preston. Quelques pas seulement sur le perron, et ils se trouvèrent devant la double porte donnant sur la bibliothèque.

Comme à l'ordinaire, les portes extérieures étaient ouvertes à cause de la chaleur, les portes vitrées intérieures seules étaient fermées. Gilbert saisit le loquet et, soudain, s'immobilisa, frappé de stupeur.

— Bon Dieu! murmura-t-il involontairement.

Ce qui l'avait cloué sur place et lui avait arraché cette exclamation, c'est que, dans la pièce, brillamment éclairée, on pouvait voir Basil Craven, assis à son bureau, sa tête reposant sur ses mains, et qui aurait pu paraître endormi sans une seule chose. C'était le manche du couteau à palette de Laurie Preston qui sortait, au bas de son cou, juste au-dessus du col.

VI

Le sergent détective Forbes, escorté d'agents en civil, examinait la scène du crime. Un coup de téléphone de Stephen l'avait appelé immédiatement après la découverte du corps de Basil Craven.

— C'était impossible et c'est un fait pourtant, murmura-t-il, stupéfait. Vous êtes sûr que les deux portes étaient fermées, Mr. Stephen?

— Très sûr, répondit Stephen. J'ai essayé moi-même d'ouvrir la porte donnant sur le hall et vous pouvez voir que le professeur Gilbert et moi avons dû briser les portes vitrées donnant sur le perron pour entrer. Il n'y avait personne à l'intérieur, sauf le mort.

Le sergent grattait pensivement le coin de sa bouche. Il se tourna vers le docteur Stanley Lupkin, le coroner, qui venait de terminer son examen.

— Peut-il avoir fait cela lui-même, Docteur? demanda-t-il.

Le coroner haussa les épaules :

— Il faudrait qu'il soit contorsionniste. Non, Forbes, je crois bien qu'il vous faudra appeler cela un assassinat.

Un des policiers en civil, qui venait de procéder à l'examen habituel des empreintes sur la porte du hall, intervint :

— C'est une serrure Yale, chef, fit-il remarquer. Elle peut s'être refermée d'elle-même si le meurtrier est parti par là et a poussé la porte après lui.

— J'ai peur que non, Donavan, dit Stephen. J'étais là, devant, dans le hall, et je l'aurais vu.

— Et pendant le temps que vous et le professeur Gilbert avez couru vers l'autre porte? demanda Forbes, se raccrochant à cet espoir.

— Miss Léonard était restée dans le hall, elle l'aurait vu.

Le sergent eut un geste de complet désarroi.

— Une pièce fermée, un homme tué et pas de meurtrier, murmura-t-il. Puis, une idée le frappa et s'adressant au coroner :

— Dites-moi, Docteur, demanda-t-il, à quel moment peut remonter la mort?

Le docteur Lupkin réfléchit avant de répondre.

— Le décès peut remonter à neuf heures moins le quart, peut-être huit heures trente, finit-il par dire. Mais si Stephen l'a entendu parler à neuf heures et quart?

— Je ne puis jurer qu'une des voix que j'ai entendues fût celle de Craven, indiqua honnêtement Stephen, mais, si vous pensez que le meurtre était déjà accompli avant que j'entre dans la maison, Forbes, je ne vois pas comment en sortir. J'ai entendu deux hommes qui parlaient à l'intérieur et, si ni l'une ni l'autre n'était la voix de Craven, alors nous avons à expliquer deux énigmes au lieu d'une.

— Eh bien! mes enfants, il me semble que vous avez un beau problème sur les bras, dit le coroner, se préparant à partir. Au fait, peut-être ce couteau vous donnerait-il un indice. Ce n'est pas un objet ordinaire, vous devez pouvoir en trouver la trace.

— Vous n'aurez pas à chercher, répliqua Stephen qui leur expliqua que Laurie Preston l'avait laissé dans la bibliothèque, cet après-midi.

Le sergent jura :

— Partout où l'on se tourne, les avenues sont bouchées, s'écria-t-il. Bon, il semble que la seule chose à faire est de questionner les gens de la famille et Dieu veuille qu'ils puissent nous apporter quelque lumière. Qui donc a vu Craven pour la dernière fois? Mr. Stephen?

— Frances Preston, sa nièce par alliance, répondit Stephen. Elle et son mari sont dans la salle de musique, à côté du hall, avec le reste de la famille.

— Nous allons l'interroger la première, décida tout de suite Forbes.

Lui et Stephen passèrent, par le perron, dans le cabinet de toilette pour ne pas déranger le détective Donavan, qui travaillait sur les empreintes de la porte de la bibliothèque. Le sergent avança la tête dans le hall.

— Green, dit-il à l'agent qui montait la garde à cet endroit, dites à Mrs. Laurie Preston de venir ici.

Un moment après, Frances Preston fit son entrée. Encore qu'elle se contrôlât admirablement, ses mains, soigneusement manucurées, manifestaient une certaine nervosité en se crispant sur les bras de son fauteuil.

— Puisque, autant que nous pouvons le savoir, vous êtes la dernière personne à avoir vu votre oncle avant sa mort, Mrs. Preston, commença Stephen, voulez-vous nous dire tout ce qui s'est passé pendant cet entretien?

Frances répondit aussitôt, s'exprimant avec une précision qui dénotait qu'elle avait réfléchi à l'avance à cet interrogatoire.

— Ce soir, à dîner, commença-t-elle, Mr. Craven m'a demandé de venir, dans la bibliothèque, à la fin du repas, ajoutant qu'il voulait m'offrir des excuses sur certain sujet que nous avions discuté quelques jours avant et où nous étions en désaccord. Quand on s'est levé de table, je l'ai suivi ici comme il l'avait demandé. Je n'ai pas regardé l'heure, mais il pouvait être huit heures dix puisqu'on s'était mis à table à sept heures et demie.

Forbes fit un signe d'acquiescement et prit une note sur le petit calepin noir qui ne le quittait jamais.

— Vous dites que vous et votre oncle aviez eu un désaccord, il y a quelques jours. Pourriez-vous me dire à propos de quoi?

— Oh! rien de sérieux. (Pendant un court instant, l'ombre d'un sourire passa sur sa face.) Voyez-vous, inspecteur?

— Sergent, corrigea celui-ci, mais il ne parut pas fâché de l'erreur.

— Voyez-vous, sergent, reprit-elle, depuis quelque temps, ma tante, Mrs. Craven, s'est adonnée à l'étude du mysticisme oriental. Dernièrement, à cause de certains incidents, mon mari et moi avons acquis la conviction que l'homme qui a été son initiateur en cette matière, et qui est actuellement son hôte, la trompait et exerçait sur elle une influence néfaste à son équilibre mental. J'en parlai, il y a quelques jours, à Mr. Craven, mais, bien qu'il fût

personnellement sceptique sur le pouvoir supranaturel d'Hassan Bey, il n'était pas d'avis...

— Hassan Bey! interrompit le sergent. Dites-moi, Mr. Stephen, n'est-ce pas cet individu que... Mais qu'avez-vous?

L'expression de Stephen était plutôt cocasse.

— Malheur, gémit-il, je l'avais complètement oublié.

Il dit au sergent ce qu'il savait d'Hassan Bey et le mit au courant de l'expérience en cours.

Forbes le regarda avec incrédulité.

— Vous n'allez pas me dire, fit-il, qu'en ce moment, cet individu est là, dehors, dans un bassin, dans un cercueil, sous un pied d'eau? — Et, sur un signe affirmatif de Stephen : Puisque vous me le dites, Mr. Stephen, je ne peux pas dire que c'est un mensonge, mais... attendez une minute.

Il se leva et sortit précipitamment. Frances Preston leva sur Stephen un regard interrogateur.

— Croyez-vous cela possible, Mr. Carter? demanda-t-elle. Je veux dire qu'Hassan Bey aurait pu sortir, je ne sais comment, et...

— Et tuer votre oncle, dit Stephen, complétant sa pensée. Je n'en sais rien, Mrs. Preston. Mais s'il a pu sortir, d'abord, de ce cercueil scellé et submergé...

Il voulait dire que si Hassan avait pu réussir ce tour de force, alors, s'échapper d'une chambre fermée n'aurait été, pour lui, en comparaison, qu'un jeu d'enfant.

Le sergent Forbes revenait à l'instant. Sa figure respirait toujours l'incrédulité.

— J'ai envoyé deux hommes avec le professeur Gilbert pour repêcher l'Oriental, s'il est toujours là, annonça-t-il. Ils me prennent pour un imbécile et je ne puis pas les blâmer. Et je crois que je finirais par être de leur avis.

Stephen, qui avait été sur le point de parler au sergent de Mrs. Craven et de la Voix, réfléchit qu'il valait mieux attendre.

Forbes reprit place sur son siège et s'adressa à Mrs. Preston :

— Très bien, Madame, dit-il, si vous voulez reprendre votre récit.

— Quand j'ai eu rejoint Mr. Craven dans la bibliothèque, continua Frances, reprenant les choses où elle les avait laissées avant l'intermède d'Hassan Bey, il me dit, comme je m'y attendais, qu'il s'était trompé et que j'étais dans le vrai au sujet de l'Oriental. Il ne me dit pas ce qu'il avait découvert, mais, d'après son attitude, je conclus que c'était une preuve décisive. Là-dessus, il me déclara qu'il allait intimer, à Hassan Bey, l'ordre de quitter la maison, demain matin, et me demanda si je me chargerais de l'annoncer à ma tante.

— Je pensais qu'il aurait voulu faire cela lui-même, commenta le sergent.

Frances rougit légèrement :

— Lui et ma tante avaient eu, au dîner, une... une légère divergence d'opinion sur Hassan Bey et ses croyances, admit-elle en hésitant comme si elle trouvait pénible de discuter ces détails familiaux intimes devant un étranger et, particulièrement, un membre de la police. Je crois qu'il avait l'impression que, s'il le lui annonçait lui-même, elle le prendrait pour une injure.

— Je vois, dit le sergent. Vous a-t-il dit autre chose?

— Il a parlé d'exposer le cas d'Hassan Bey dans son journal, répondit-elle. Après cela, nous nous sommes entretenus quelques minutes de la santé de ma tante — elle est presque immobilisée — et je me suis levée pour prendre congé. A la porte, Mr. Craven m'a demandé de dire à Mr. Carter qu'il l'attendait dans dix minutes. Il n'était pas, alors, tout à fait neuf heures, car je me rappelle avoir entendu l'horloge du hall sonner le quart, un moment auparavant.

— Et Craven était-il seul dans la pièce, quand vous l'avez quitté?

— Oui, il était assis à son bureau, dit-elle, là où Mr. Carter et le professeur Gilbert l'ont trouvé ensuite.

Forbes réfléchit une minute, puis il demanda :

— Quand vous avez quitté la bibliothèque, Mrs. Preston, avez-vous vu quelqu'un dans le hall?

— Non, pas dans le hall, répondit Frances. Mais, quand je suis passée devant la porte du salon de musique, Miss Léonard, la nièce de Mrs. Craven, m'a appelée pour savoir où se trouvait le professeur Gilbert. Je lui ai répondu que je ne l'avais pas vu depuis la scène. Alors, comme je sortais pour rentrer chez moi, à côté, j'ai rencontré, sur le perron, le professeur et Mr. Carter. J'ai dit au professeur que Miss Léonard le demandait et j'ai fait, à Mr. Carter, la commission de Mr. Craven. Après cela, je suis rentrée chez moi et j'y suis restée jusqu'au coup de téléphone de Miss Léonard, m'annonçant la mort de son oncle.

— Vous n'êtes donc pas allée parler à votre tante, comme Craven vous l'avait demandé?

Frances eut un hochement de tête :

— Tante Helena était déjà nerveusement bien excitée; j'ai pensé qu'il valait mieux attendre jusqu'à demain matin, répondit-elle.

— Je comprends très bien, Mrs. Preston, dit le sergent, se levant. Voudriez-vous prier Miss Léonard de venir?

— Voilà un excellent témoignage, fit-il observer à Stephen, quand elle fut partie. Elle ne peut rien nous apprendre sur la façon dont

le criminel s'est échappé, mais je crois que, grâce à elle, nous tenons le mobile.

— Le mobile? demanda Stephen, bien qu'il crût comprendre ce que le sergent voulait dire.

— Craven avait reçu, sur Hassan Bey, expliqua Forbes, des renseignements qui lui donnaient barre sur lui, et ce, suffisamment pour le prier de quitter la maison sans risquer trop d'histoires avec sa femme. Mais Hassan avait trouvé un bon gîte ici, et, en ménageant bien ses cartes, il pouvait en tirer de grands avantages. Par conséquent, après avoir écouté du perron la conversation entre Craven et Mrs. Preston, il se dit que Mr. Craven ne ferait pas d'esclandre s'il savait l'en empêcher. Et il l'en empêcha au moyen de ce couteau qui se trouvait à point sur le bureau.

— Est-ce que vous oubliez, lui rappela Stephen, que, pendant tout ce temps, Hassan Bey était enfermé dans son cercueil, sous l'eau?

— Peut-être, répliqua le sergent toujours sceptique. Nous en saurons bientôt plus long lorsque... Entrez donc, Miss Léonard, s'interrompit-il à l'apparition de Val dans l'encadrement de la porte.

Le visage impressionnable de la jeune fille trahissait beaucoup plus d'appréhension de cet interrogatoire que n'en avait montré Frances; sur l'invitation du sergent, elle s'assit, et attendit ses questions.

— Miss Léonard, commença-t-il, en prenant pour parler à la jeune fille un ton un peu paternel, je suis en train de faire un tableau des différentes activités de chacun pendant le crime. Voudriez-vous me dire ce que vous avez fait en quittant la salle à manger et jusqu'au moment où le corps de votre oncle a été découvert?

Une ombre de crainte passa dans les yeux de Val et elle regarda anxieusement du côté de Stephen.

— Ne craignez rien, Miss Val, assura celui-ci, le sergent ne veut pas dire qu'il vous soupçonne d'être au courant de ce qui est arrivé. Il veut seulement se mettre en contact avec toutes les personnes de la maison.

Elle lui décocha un bref sourire de gratitude et se retourna vers Forbes.

— Comme nous sortions de la salle à manger, j'ai demandé à Mark — au professeur Gilbert — de vouloir bien aller jusqu'au bassin et de s'assurer que Hassan Bey était toujours dans son cercueil, répondit-elle. Vous... vous êtes au courant de l'expérience d'Hassan Bey?

— Oui. Qu'est-ce qui vous faisait croire qu'il pouvait ne pas y être?

— Je... je ne sais pas au juste. L'attitude de l'oncle Basil à dîner, quand Frances — Mrs. Preston — lui parla de cette expérience, je suppose. Toujours est-il que le professeur Gilbert me dit qu'il y allait et moi, je montai chez ma tante. Elle... elle avait quitté la table un peu avant nous autres. (Elle abaissa ses yeux sur ses mains, qu'elle croisait et décroisait nerveusement sur ses genoux.)

— Oui, je suis au courant, dit Forbes pour la mettre à l'aise. Combien de temps êtes-vous restée là-haut avec votre tante, Miss Léonard?

— Pas bien longtemps. Cinq minutes environ. Tante Helena désirait être seule pour réfléchir. En conséquence, je suis descendue, au salon de musique, pour attendre le retour du professeur Gilbert.

— Pouviez-vous voir la porte de la bibliothèque de l'endroit où vous étiez assise? demanda ensuite Forbes.

— Oui, dit Val sans hésiter. Je m'étais placée exprès pour la voir, car je pensais que le professeur Gilbert arriverait par là. J'avais oublié que Frances s'y trouvait avec l'oncle Basil.

— Donc, vous n'avez pas vu Mrs. Preston ni votre oncle entrer?

— Non, mais j'ai vu Frances sortir et je lui ai demandé si elle avait vu le professeur Gilbert. Il me semblait qu'il mettait bien longtemps à revenir et j'avais peur que quelque chose n'allât pas du côté du bassin.

— Avez-vous idée de l'heure qu'il pouvait être quand vous avez vu Mrs. Preston sortir de la bibliothèque?

— Il devait être un peu moins de neuf heures, répondit-elle, confirmant la déposition de Frances. La pendule avait sonné le quart un moment auparavant.

Le sergent prit note.

— Et ensuite? demanda-t-il.

— Frances me dit qu'elle n'avait pas vu le professeur Gilbert depuis le dîner, répondit Val. J'aurais voulu la retenir et causer avec elle, mais elle paraissait pressée, aussi n'insistai-je pas. Au moment où elle ouvrit la porte d'entrée, je l'entendis dire, à Mr. Carter, que l'oncle Basil désirait le voir dans dix minutes et, au professeur Gilbert, que je l'attendais. Alors, le professeur Gilbert arriva et me dit que tout semblait bien marcher en ce qui concernait Hassan. Nous sommes restés ensuite dans la salle de musique jusqu'au moment où Mr. Carter a frappé à la porte de la bibliothèque.

Stephen posa une question.

— Miss Val, quelqu'un de vous m'a-t-il vu ou entendu quand je suis rentré par le perron? demanda-t-il.

Elle fit un signe négatif.

— Non. Je me sentais — comment dirai-je? — un peu déprimée et le professeur Gilbert essayait de me distraire en me racontant quelques anecdotes amusantes sur ses expériences de psychologie. Je l'écoutais et ne prêtais pas d'attention à qui entrait ou sortait.

Stephen songea, à part lui, que s'il avait eu à distraire une jeune fille charmante avec laquelle il se serait trouvé en tête-à-tête par un beau soir d'été, il aurait trouvé d'autres sujets que la psychologie. Tout haut, il demanda :

— Alors, je ne pense pas qu'aucun de nous aurait pu remarquer une personne entrant dans le hall et dans la bibliothèque.

— Non, je ne le crois pas.

Le sergent Forbes prit de nouveau la parole.

— Miss Léonard, demanda-t-il brusquement, connaissez-vous quelqu'ur qui ait eu une raison de tuer votre oncle?

Elle parut s'effondrer sur sa chaise.

— Oh! non! s'écria-t-elle avec un léger tremblement dans la voix. Je ne connais personne!

— Vous en êtes sûre?

Elle fit oui énergiquement de la tête mais ne put pas articuler une parole.

— Très bien, dit Forbes, quoiqu'il fût évident, à son ton, qu'il n'était pas complètement satisfait. Vous pouvez vous retirer, Miss Léonard.

Quand la porte se fut refermée sur elle, il se tourna vers Stephen.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il. Ou bien elle sait quelque chose qu'elle ne veut pas dire, ou elle a des soupçons. Quoi qu'il en soit, elle est terriblement effrayée.

Stephen hésita. Il sentait que le moment de parler au sergent de la Voix était arrivé, et il se demandait comment il pourrait exposer les faits sans paraître tomber dans l'invraisemblance.

— Je crois savoir ce que c'est, dit-il, non sans répugnance. Forbes, peut-être penserez-vous que je suis fou ou que Miss Léonard l'est, si je vous dis qu'elle croit probablement que Craven a été tué par des moyens supranaturels?

Le sergent mit de côté son carnet de notes.

— Mr. Stephen, dit-il, d'un air résigné, nous venons de trouver un homme assassiné dans une chambre fermée à clef et d'où personne ne pouvait sortir, et nous avons aussi entendu parler d'un autre homme soi-disant enterré vivant. Après cela, je crois que je puis entendre n'importe quoi. Allez-y.

Stephen lui raconta tout ce qu'il savait au sujet du prétendu visiteur fantôme de Mrs. Craven, y compris son expérience de la

nuit précédente. Il fut soulagé de constater, non sans surprise, que le sergent ne manifestait pas d'incrédulité.

— Ainsi, s'écria-t-il après avoir écouté avec intérêt le récit de Stephen, il y a déjà eu une disparition dans cette bibliothèque. Maintenant, nous tenons quelque chose.

Stephen ne voyait pas comment, et il le lui dit. Forbes le regarda avec un sourire supérieur.

— Il y a certainement un moyen secret d'entrer et de sortir de cette pièce, expliqua-t-il. Il le faut. Et nous allons le chercher et le trouver. Venez avec moi.

Il se dirigea vers la bibliothèque. Dans l'intervalle, le corps de Basil Craven avait été enlevé, mais les hommes de la police étaient encore là, complètant leur documentation. Le détective Donovan s'adressa au sergent dès qu'il le vit entrer.

— Il y a tellement d'empreintes, chef, qu'aucune d'elles n'a de signification, annonça-t-il. Excepté, peut-être, une trace sur les loquets extérieurs et intérieurs de cette porte-ci, qui paraissent provenir d'une dame. Il faut que je compare...

— Vous pouvez remettre cela à plus tard, interrompit le sergent. Ce que je vous demande, à tous trois, de faire tout de suite, — il se retourna pour montrer que sa remarque s'adressait aux deux détectives présents — c'est d'examiner chaque pouce de cette pièce jusqu'à ce que vous ayez trouvé une issue permettant de sortir autrement que par les deux portes. Et ne venez pas me dire que vous n'avez rien trouvé, parce que je sais qu'il y en a une.

— Fort bien, chef, obtempéra le détective. Mais il ne paraissait pas très convaincu.

Forbes était sur le point de donner de plus amples instructions, quand un bruit de pas se fit entendre au dehors. Suivi de Stéphen, il sortit.

La lumière de la bibliothèque leur permit de voir Hassan Bey qui montait les marches du porche. Il souriait légèrement, encadré par les deux policemen qui, l'un et l'autre, avaient l'air de souhaiter voir s'élargir la distance qui les séparait de l'Oriental. Mark Gilbert, impassible, fermait la marche.

— Voici votre homme, sergent, annonça l'homme de droite d'une voix blanche, comme s'il avait été forcé, par le témoignage de ses sens, d'admettre ce contre quoi sa raison protestait. — Nous l'avons trouvé exactement comme vous nous l'aviez dit.

Le sergent grommela quelques paroles inintelligibles tandis qu'il considérait minutieusement, de pied en cap, la mince silhouette de l'Oriental, comme s'il essayait de découvrir quelque signe de culpabilité.

— Ainsi, vous êtes Hassan Bey, finit-il par dire. Naturellement,

j'imagine que vous allez me dire, à présent, que vous ne savez rien de ce qui s'est passé ici cette nuit.

Hassan sourit de plus belle.

— Oh! mais je le sais, dit-il aimablement au sergent, tandis que ses yeux le fixaient à lui faire perdre contenance : Mr. Basil Craven a été assassiné.

VII

Il fallut bien, au sergent, une demi-minute pour se remettre. Il cligna de l'œil, se gratta le coin de la bouche et, finalement, s'écria :

— Ainsi, vous avouez! très bien, Mr. Hassan Bey; maintenant, dites-nous comment vous avez fait.

— Rien qu'Hassan Bey, corrigea l'Oriental, toujours souriant. « Mister » est superflu. Mais vous vous trompez, mon ami, en supposant que j'ai tué Basil Craven. Je n'ai rien à voir avec cela.

— Oh! non? dit le sergent d'un ton sarcastique. Alors, comment savez-vous qu'il a été assassiné?

Hassan Bey eut un haussement d'épaules caractéristique.

— Rien de plus simple, répondit-il. Je suis réveillé avant l'heure par deux inconnus qui sont visiblement des policemen. Sans un mot d'explication, on m'amène ici, où je vois des portes brisées et, dans la pièce derrière moi — son regard passa par-dessus le sergent, — des indications évidentes que tous les meubles ont été examinés pour prendre des empreintes; toutes choses qui montrent qu'un crime a été commis. Sur le bureau, je vois un couteau dont la lame est tachée de sang, preuve qu'il s'agit d'un meurtre. Et, puisque Mr. Craven, le maître de la maison, n'est pas présent, il est clair qu'il est la victime.

Mais cette fois, le sergent n'était pas pris en défaut.

— Une bonne histoire, Hassan, dit-il, vous la débitez bien. Je veux admettre que vous ayez deviné qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire lorsque Mc Coy et Saunders vous ont sorti de votre coffre; maintenant, vous avez dit que Craven a été assassiné, mais vous n'aviez pas pu voir le couteau sur le bureau parce que vous étiez sur la marche inférieure du perron, que je vous masquais la table et que vous ne pouviez pas voir par-dessus mon épaule jusqu'à ce que vous ayez été au même niveau que moi.

Parlez franchement et dites-nous comment réellement vous avez appris la mort de Craven.

Pendant quelques secondes, Hassan garda le silence. Puis il dit :

— Vous avez raison, sergent, je ne le savais pas. Je l'ai simplement, comment dirai-je? deviné. Mais, si je pouvais entrer et causer plus à l'aise, je vous expliquerais comment j'ai pu deviner.

Le sergent ne dit rien, mais il se retourna et entra dans la bibliothèque; les autres le suivirent.

Les yeux noirs d'Hassan Bey parcoururent rapidement la pièce dont il eut l'air de photographier, pour ainsi dire, chaque détail d'un seul regard. Puis, sans demander la permission, il s'avança et prit un siège en face de la radio.

— Dès mon arrivée dans cette maison, il y a quelques semaines, commença-t-il en croisant les bras sur sa poitrine et le regard perdu dans l'espace, je me suis rendu compte des désaccords latents existant entre les divers membres de la famille. Basil Craven n'aimait pas la nièce de sa femme, Valérie Léonard, qui vit avec eux; mais, par-dessus tout, il détestait son neveu et sa nièce, Mr. et Mrs. Preston, qui habitent dans la maison à côté. La raison en était qu'il les considérait comme des parasites, oubliant, en même temps, qu'il était, lui aussi, un parasite, vivant sur l'argent de sa femme après qu'il eût perdu ou dissipé la plus grande part de sa propre fortune. Mrs. Craven détestait la femme de son neveu parce que son vœu le plus cher avait toujours été qu'un jour, Laurie Preston épousât sa cousine, Miss Léonard. Lui, à son tour, lui en voulait de l'antipathie qu'elle montrait à sa femme.

— Attention! interrompit Forbes. Pouvez-vous certifier que Mrs. Craven aurait voulu marier sa nièce et son neveu, ou est-ce seulement une supposition?

Hassan Bey abaissa, un moment, son regard sur le sergent.

— Je considère que c'est certain, répondit-il, parce qu'un jour Mrs. Craven me l'a dit elle-même.

— Bon. Continuez. Et qu'y avait-il encore?

L'Oriental ferma à demi les yeux :

— Mrs. Preston et sa femme en voulaient à Basil Craven parce qu'ils étaient persuadés qu'il faisait tout son possible pour dissuader leur tante de continuer à les entretenir.

Il poursuivit, sa voix devenant légèrement chantante :

— Miss Léonard, bien que n'ayant pas personnellement de haine pour son oncle, était sensible à celle que lui vouait le professeur Gilbert. Oui, c'est vrai, Mark Gilbert, précisa-t-il, allant au-devant de la protestation de celui-ci, vous détestiez Basil Craven à cause de son attitude envers Miss Léonard; et Mrs. Craven, presque autant, à cause de la trop grande dépendance dans laquelle elle

tenait sa nièce, ce qui l'éloignait de vous. Enfin, Mrs. Craven avait fini par se détacher de son mari, parce qu'elle s'était rendu compte que son mariage avait été une erreur. Il y avait du ressentiment et de la méfiance partout, mais, vous avez pu le remarquer, tout convergeait vers Basil Craven.

— Et, par suite, railla Forbes, quand vous avez vu que quelque chose s'était passé cette nuit, vous avez compris tout de suite qu'une de ces personnes devait avoir tué Craven, simplement parce que sa présence leur déplaisait. Est-ce cela?

Hassan baissa légèrement la tête en signe d'affirmation.

Le sergent réfléchit profondément.

— Attendez une minute, dit-il. Cette histoire de tout un lot de gens d'accord pour commettre un meurtre ne me dit rien qui vaille. Et, de plus, je ne suis pas sûr que vous ne parliez pas ainsi pour gagner du temps. Mais il y a une chose que je sais. A en juger par ce que mon enquête m'a appris, cette nuit, vous étiez loin, vous-même, d'être en bons termes avec Craven. C'est un fait que toutes ses dispositions étaient prises pour vous mettre à la porte, demain matin, et, aussi, pour étaler en public toutes vos impostures. Alors, qu'est-ce qui m'empêche de croire que vous ne l'avez pas tué pour l'en empêcher?

Les paupières d'Hassan battirent un moment, mais son assurance ne se démentit pas.

— Vous n'avez aucun moyen de le prouver, dit-il. Mais vous avez le témoignage de plusieurs personnes, y compris deux de vos détectives, qu'il y a quelques minutes seulement j'étais encore enfermé dans un cercueil hermétiquement clos, sous un pied d'eau. Avant d'être à même de porter une accusation de meurtre contre moi, mon ami, vous avez à démontrer comment je pouvais faire pour quitter ma place, commettre le crime, et revenir dans le cercueil — ce qui est, je vous l'assure, impossible, même pour moi.

— Il me semble qu'il vous a eu, sergent, dit le détective Mc Coy. Le cercueil était à un bon pied sous l'eau et, quand nous l'avons ouvert, l'intérienr était parfaitement sec et lui aussi. Même s'il y avait eu un truc pour sortir, il n'aurait pu le faire sans y laisser entrer l'eau et sans se mouiller lui-même.

Forbes décocha, à son subordonné, un regard foudroyant qui lui fit regretter d'avoir parlé trop vite. Puis, il se retourna vers Hassan Bey sur les lèvres duquel flottait de nouveau un léger sourire amusé.

— Très bien, habile homme, mais je vais vous dire, moi, comment vous vous y êtes pris. Vous étiez de mèche avec un complice qui vous a fait sortir quand il n'y avait plus personne pour vous voir. Vous vous êtes caché dans la maison et, ce soir, pendant le

dîner, vous avez entendu Craven dire qu'il allait prendre définitivement congé de vous. Un peu plus tard, vous avez entendu ici sa conversation avec Mrs. Preston et vous vous êtes rendu compte qu'il vous fallait agir rapidement pour vous tirer d'affaire. Alors, dès qu'elle a été partie, vous êtes entré et vous l'avez tué. Vous avez rejoint votre complice qui vous a enfermé de nouveau dans le cercueil et a fait couler l'eau dans le bassin. Voilà comment vous avez procédé.

Le sourire d'Hassan tournait au ricanement.

— Et, demanda-t-il doucement, qui était mon complice?

Mais le sergent n'était pas d'humeur à s'arrêter à des bagatelles.

— Je ne le sais pas encore, admit-il. Mais, je le jure, je le trouverai ou j'y perdrai mon nom.

— En ce cas, observa Hassan Bey, avec un calme affolant, vous serez obligé, si vous me permettez cette expression, de trouver « le Petit Homme qui n'était nulle part ». Je n'ai pas employé d'aide depuis...

Il s'arrêta court, comme s'il se rendait compte qu'il venait de commettre un impair.

— Depuis que vous faisiez le fameux « circuit », pointa vivement Forbes.

Pour la première fois, l'Oriental sembla se rendre compte qu'il était vraiment en danger.

— Je vois, sergent, dit-il en changeant de ton, qu'il vous est impossible de croire qu'un homme puisse ralentir le rythme de sa vie à volonté pendant une longue période. De cela, je ne puis vous blâmer puisque ces choses sont naturellement au delà de votre expérience. C'est pourquoi je vous demande de m'autoriser à recommencer demain. De cette façon, je pourrai vous convaincre que j'ai dit la vérité. Mais j'ai une autre raison pour vous demander cela, se hâta-t-il d'ajouter, voyant que le sergent était sur le point de refuser. A l'endroit où un acte de violence a été commis, il se crée certaines impressions psychiques qui flottent quelque temps dans l'atmosphère. Depuis mon entrée dans cette pièce, j'ai ressenti ces impressions, quoique, pour le moment, je ne sois pas en état de les interpréter avec certitude. Mais, quand le corps est entièrement en repos, l'esprit reçoit un supplément de force. Et je suis convaincu, par mes expériences antérieures, que si l'on m'en donne les moyens...

Mark Gilbert prit la parole pour la première fois depuis son retour en compagnie d'Hassan et des deux détectives.

— La suggestion est intéressante, dit-il en s'adressant à Stephen. Pourquoi ne pas le laisser essayer?

Avant que Stephen ait pu répondre, un des hommes qui avaient

suspendu leur travail pour suivre l'interrogatoire d'Hassan Bey, se précipita sur la porte et l'ouvrit. Laurie Preston se trouvait de l'autre côté, la main droite levée comme s'il allait frapper. Il parut un peu embarrassé d'être découvert dans cette position légèrement ridicule.

— Je vous demande pardon, dit-il, en s'adressant au sergent, mais je voudrais bien qu'on pût surseoir à l'interrogatoire de ma tante jusqu'à demain matin. Elle est très impressionnable et ce... cette soudaine tragédie...

Le sergent se retourna. Il y avait une expression de conviction bien arrêtée sur sa large figure.

— Mr. Preston, dit-il, vous pouvez dire à votre tante que nous n'aurons pas à l'interroger ni cette nuit ni à un autre moment. Je tiens mon homme.

Il s'adressa à un des détectives.

— Mettez les menottes à Mr. Hassan. Je l'arrête pour meurtre sur la personne de Basil Craven.

L'attorney du district qui, arrivé depuis quelques instants, avait assisté à la fin de la conversation, s'interposa :

— Forbes, vous perdrez la tête, tempêta-t-il. Vous n'avez pas de raison d'arrêter Hassan Bey. Peu importe qu'il ait eu intérêt à tuer Craven. Il a un alibi, n'est-ce pas? Je serais obligé de le relâcher et de lui faire des excuses par-dessus le marché.

Le sergent se balançait, mal à son aise, d'une jambe sur l'autre.

— Mais, Mr. Carter, protesta-t-il, si je puis prouver qu'il a eu un complice...

Jefferson leva les bras en l'air en signe d'exaspération.

— Un complice! pouffa-t-il. Et comment espérez-vous qu'il ait fait cela? Avec des miroirs? Si j'essayais de l'amener devant la Cour, avec le poids de toute cette eau comme alibi...

Stephen qui contemplait la scène, depuis le début, des profondeurs confortables d'un fauteuil, fit entendre un mot d'approbation.

— Vraiment, observa-t-il avec conviction, « le poids de toute cette eau » est l'expression juste.

Son frère se tourna vers lui avec impatience.

— Vous, ne vous en mêlez pas, tempêta-t-il. Vous avez fait du propre! Je vous envoie ici pour tirer les choses au clair et vous brouillez tout en prétendant que vous avez entendu Craven parler à quelqu'un dans la bibliothèque, un bon quart d'heure avant sa mort.

Il continua sur un ton plus calme :

— Si vous voulez savoir, tous les deux, comment le meurtre a

été commis, je vais vous le dire. Le meurtrier guettait, dans le petit cabinet de toilette d'à côté, le moment où Craven serait seul. Alors, il est entré tout simplement, l'a tué et est sorti, laissant la porte se fermer automatiquement derrière lui, comme Donovan, je crois, l'a suggéré le premier. D'après votre propre témoignage, Steve, c'est à peu près un quart d'heure après le départ de Mrs. Preston que vous avez frappé à la porte, et Miss Léonard, aussi bien, a admis qu'un orchestre de jazz aurait pu jouer ici pendant qu'elle et Gilbert causaient dans la salle de musique, sans qu'elle y eût fait attention.

— Mais les empreintes sur le loquet de la porte, objecta Forbes. Donovan dit que ce sont celles de Mrs. Preston. Comment quelqu'un aura-t-il pu passer après elle par cette porte, sans que...

— Forbes, c'est insensé! interrompit Jefferson. Le moindre criminel sait aujourd'hui comment s'y prendre pour ne pas laisser d'empreintes. Du reste, le fait qu'il n'y en a pas sur le manche du couteau le démontre amplement. Quand Mrs. Preston est sortie, il est probable qu'elle n'a pas poussé la porte à fond derrière elle. Rappelez-vous, Miss Léonard nous a dit qu'elle était pressée. Tout ce qui restait à faire était de pousser la porte sans toucher le loquet. Et quand la criminelle est sortie, elle a fermé en touchant seulement le bas du loquet, après s'être couvert la main de son mouchoir.

— Elle? s'exclamèrent ensemble ses deux interlocuteurs, et Stephen ajouta : Dites donc, Jeff, si vous suggérez que Miss Valérie...

Jefferson sourit, secrètement satisfait de l'effet produit.

— Non, Steve, dit-il. Je ne suggère pas que Miss Valérie ait tué son oncle, quoique je me rende compte que, si c'était le cas, une maison pourrait tomber sur vous avant que vous consentiez à l'admettre. Mais le fait qu'elle était avec Gilbert, durant ce quart d'heure décisif, la met hors de cause. Ce que Forbes et vous paraissez avoir perdu de vue, c'est le fait que Mrs. Craven était seule, à partir du moment où sa nièce l'a laissée dans sa chambre, quelques minutes après le dîner, jusqu'au moment où on lui a annoncé la mort de son mari.

Stephen bondit de son fauteuil.

— Seigneur! s'écria-t-il. Jeff, vous ne voulez pas dire qu'elle...

— Et quel autre ce pourrait-il être? répliqua Jefferson. Gilbert et Miss Valérie se garantissent réciproquement leur alibi et vous dites que vous avez vu Mrs. Preston par la fenêtre ouverte de sa maison, ce qui l'écarte aussi. Il est vrai que Forbes n'a pas jugé nécessaire de s'enquérir si Laurie Preston avait un alibi — il jeta un regard de reproche au sergent — mais il n'a pas pu être assez fou pour commettre un meurtre avec son propre couteau, avec ou

sans marques digitales. Il ne reste donc personne autre que Mrs. Craven.

— Mais pourquoi, Mr. Carter, demanda le sergent, pourquoi cette dame, dont la tête n'est pas solide, aurait-elle commis ce meurtre? Qu'avait-elle à y gagner?

L'Attorney se permit un sourire supérieur.

— Probablement parce qu'elle n'avait pas la tête solide, Forbes, répondit-il. Et si elle n'avait pas à gagner en tuant Craven, elle avait à perdre en ne le faisant pas. La nature humaine est vraiment curieuse, continua-t-il pensivement. Elle porte les gens aux dernières extrémités — au meurtre même — pour préserver une chose à laquelle ils croient. Et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la plupart des gens font l'impossible, non seulement pour préserver l'objet de leurs croyances, mais encore pour s'entretenir eux-mêmes dans l'illusion de ces croyances.

« Voyez : Mrs. Craven a été menacée, l'autre soir, par son mari, de se voir prouver la fausseté de sa croyance. Peut-être a-t-elle commencé à soupçonner qu'il était dans le vrai, quoiqu'elle n'eût pas conscience elle-même de ses propres soupçons. A aucun prix, elle ne pouvait supporter l'idée de voir sa foi dans la Voix et ses autres croyances anéanties, car c'était devenu, pour elle, les seules réalités de la vie. Il lui fallait continuer à croire, sinon elle ne pouvait vivre. Rappelez-vous, Steve, Craven lui-même vous a dit être convaincu que sa femme aimerait mieux le perdre que de perdre la Voix. Eh bien, elle a dû se rendre compte qu'il fallait choisir, et elle l'a fait. »

Stephen considérait le bout de sa cigarette.

— Peut-être avez-vous raison, Jeff, admit-il après une courte pause. Peut-être a-t-elle tué son mari. Mais je me refuse toujours à admettre votre explication sur la façon dont elle est entrée et sortie de la pièce. Je puis prêter serment sur la Bible que j'ai entendu des voix à l'intérieur pendant que j'étais à attendre devant la porte du hall. Et après, un bruit ressemblant à un coup de feu assourdi. Miss Léonard et Gilbert l'ont entendu comme moi.

— Ce que vous avez entendu est probablement une auto pétaradant quelque part à l'extérieur, dit Jefferson. Et le fait que Craven a été poignardé, et non tué d'un coup de feu, prouve que cela n'a rien à voir avec le meurtre. Or, Donovan et l'autre détective ont exploré chaque pouce de la pièce et ils peuvent jurer que, même un moustique, n'aurait pu sortir sans passer par la porte du hall ou les doubles portes-fenêtres du perron. Et, puisque ces dernières étaient verrouillées en haut et en bas, il faut bien que ce soit par la porte du hall.

— Oubliez-vous que la Voix s'est fait entendre la nuit dernière?

demanda Stephen. Et elle ne venait pas de la porte du hall. Nous n'aurions pas pu ne pas nous en apercevoir, Gilbert et moi.

Jefferson parut un peu moins assuré.

— Hassan Bey pourrait probablement expliquer cela, dit-il. Mais, puisqu'il semble n'avoir rien à faire avec le meurtre, je ne le questionnerai pas là-dessus. Nous pourrons revoir le problème sous cet angle plus tard, si c'est nécessaire.

Le sergent Forbes s'agitait depuis un moment comme s'il se débattait avec une idée. Il se décida à parler.

— Mr. Carter, commença-t-il, je ne connais rien à la psychologie, mais je sais un peu comment les gens agissent après un meurtre. Je suis sûr, positivement, que, si cette dame Craven en avait commis un, elle n'aurait pas eu assez de sang-froid pour s'assurer qu'elle ne laissait pas, derrière elle, d'empreintes digitales, puis, pour monter s'enfermer dans sa chambre en attendant que la chose fût découverte. Elle aurait piqué une crise de nerfs sur place et aurait complètement perdu la tête. Et, encore moins, m'aurait-elle laissé arrêter Hassan Bey cette nuit, si elle avait été l'auteur du crime.

Stephen le regarda avec intérêt.

— Forbes, je crois que vous avez mis le doigt sur un point intéressant, s'écria-t-il. Vous voulez dire, qu'à votre avis, elle le croit coupable, comme vous le croyez aussi.

— Quelque chose comme cela, Mr. Stephen, répondit le sergent, apparemment flatté. Mais voici ce que je voulais dire. (Il se tourna vers l'Attorney.) Votre seule raison, pour ne pas mettre en cause Hassan Bey, est que nous ne pouvons pas récuser son alibi, n'est-ce pas, Mr. Carter? Mais, si je puis vous amener ce complice, dont je parlais, et lui faire admettre qu'il a aidé Hassan Bey à jouer les Robert Houdin hier, l'alibi ne serait-il pas pulvérisé?

— Oui, admit Jefferson. Je vous l'accorde. Mais attention, Forbes, il faut que vous procédiez strictement dans les règles. Je ne veux pas de tours de passe-passe.

— Il n'y en aura aucun, répondit le sergent avec empressement. Je tendrai ma corde si raide que vous pourrez danser dessus.

Il s'installa devant le bureau sur lequel il appuya ses mains.

— La nuit dernière, continua-t-il, Hassan Bey a offert de me prouver qu'il pouvait rester enterré vivant, comme il prétend l'avoir été, en répétant l'expérience. Eh bien, pourquoi ne pas le laisser essayer?

Jefferson ne parut pas intéressé :

— Et qu'y gagnerez-vous? demanda-t-il. Je sais déjà que c'est faisable. Vous prouverez simplement que votre théorie est fausse.

— Mais non, insista Forbes. Ne voyez-vous pas que dès qu'Has-

san Bey aura prouvé son alibi, tout le monde, ici, pourra être soupçonné, y compris le complice. Donc, pour être sûr de ne pas être inculpé lui-même, il se démasquera et admettra qu'il a aidé Hassan Bey.

— Et il se dénoncera ainsi lui-même comme complice? Je crains bien que non.

— Mais il pourra prétendre qu'il ne savait rien des intentions criminelles d'Hassan, insista le sergent. Bien plus, peut-être les ignorait-il. Peut-être avait-il déjà réintégré Hassan dans son cercueil et rempli le bassin avant que le meurtre ait été découvert. En fait, il en était ainsi, puisque Mrs. Stephen a constaté, postérieurement au meurtre, que le cercueil était à sa place et le bassin rempli.

L'Aftorney s'allongea sur sa chaise et ferma un moment les yeux pour mieux réfléchir. Après une minute, il les ouvrit et se releva.

— Forbes, déclara-t-il, je crois qu'il y a du bon dans votre idée et je vais vous laisser la réaliser; mais pas dans le même but que vous. Tant qu'Hassan Bey sera soupçonné de ce crime, le véritable meurtrier — que ce soit Mrs. Craven ou quelqu'un d'autre — peut se sentir raisonnablement en sécurité. Mais, s'il est définitivement mis hors de cause, le coupable se rendra compte que l'enquête est ouverte à nouveau et que sa sécurité est menacée. Par conséquent, il se rendra compte que son intérêt est d'empêcher Hassan de se justifier. Voici donc ce que je vais faire. Je fais appeler Hassan et je lui dis que j'ai décidé de lui donner une chance de prouver son alibi, s'il le peut. Dans l'intervalle, Steve, — il se tourna vers son frère — je vous demande de répandre la nouvelle dans toute la maison. N'y mettez pas d'affectation, mais assurez-vous que tout le monde est prévenu. Alors, d'ici une heure environ, quand chacun aura eu le temps de faire ses réflexions, Forbes et moi viendrons avec Hassan Bey et nous verrons ce qui arrivera.

Stephen paraissait peu enthousiaste.

— Et qu'arrivera-t-il, Jeff? demanda-t-il.

Jefferson haussa les épaules.

— Franchement, je n'en ai pas la moindre idée, confessa-t-il. Mais je suis convaincu que quelqu'un essayera d'empêcher l'expérience; et, alors, nous tiendrons notre homme — ou notre femme.

Stephen jeta sa cigarette et se leva. Mais sa répugnance était visible.

— Essayons, Jeff, puisque vous le voulez. Mais j'ai idée, pourtant, que la chose tournera autrement que vous ne le pensez.

VIII

Comme le matin précédent, Laurie Preston se tenait devant le mécanisme réglant le débit de l'eau dans le bassin; mais, cette fois, ce furent le sergent Forbes et l'Attorney qui fixèrent le lourd couvercle sur le cercueil dans lequel Hassan Bey devait répéter sa démonstration. Stephen et Mark Gilbert se tenaient au pied du bassin, contemplant la scène. Aucune des trois femmes n'était présente.

Forbes serra le dernier verrou, puis Jefferson et lui grimpèrent hors du bassin. Sur un signe de l'Attorney, Laurie Preston donna un demi-tour à la roue de commande et l'eau commença à jaillir à grand bruit.

— Bon. Nous saurons bien ce soir s'il disait la vérité en prétendant être resté là hier tout le jour, cria le sergent dont la voix domina le bruit des eaux. J'espère seulement qu'il ne va pas s'asphyxier pour essayer de le prouver.

— Ne vous inquiétez pas, sergent, il n'a rien à craindre, le rassura Stephen en souriant. Il n'aurait pas été si empressé à offrir cette preuve s'il y avait eu pour lui le moindre danger. Ou, à un autre point de vue, s'il n'avait pas été sûr de prouver son alibi, ajouta-t-il, non sans une pointe de malice à l'égard du sergent.

— A propos, Forbes, demanda Jefferson, avez-vous examiné à fond ce cercueil pour être sûr qu'il n'y a aucun moyen de l'ouvrir de l'intérieur? Non que je doute de votre affirmation que l'expérience est faisable — il s'adressait à Mark Gilbert — mais je voudrais être sûr qu'Hassan n'aura aucune possibilité de tricher.

Le sergent fit un signe affirmatif, les yeux fixés sur le niveau de l'eau qui montait rapidement.

— Donavan et moi avons examiné chaque pouce du cercueil, la nuit dernière, après que Hassan eût été amené au poste. Et, s'il peut sortir de là, ce n'est qu'à la façon d'un termite. Si on l'y retrouve demain, il faudra bien le croire quand il dit qu'il y était hier.

Laurie Preston arrêta le courant de l'eau et rejoignit le groupe à temps pour saisir la dernière remarque du sergent.

— Dans ce cas, Mr. Carter, demanda-t-il en s'adressant à l'Attorney, qu'est-ce que cela prouvera au sujet du meurtre de mon oncle?

Jefferson haussa les épaules :

— Cela prouvera en premier lieu, dit-il, avec un regard de côté vers le sergent, que le sergent Forbes aura fait la plus belle gaffe de sa carrière en arrêtant Hassan. Cela signifiera aussi que tout est à recommencer et qu'il nous faudra rechercher un nouveau suspect.

Les joues blêmes de Laurie semblèrent blêmir encore.

— Vous voulez dire, demanda-t-il nerveusement, quelqu'un de la maison?

— Je le crains, admit Jefferson, puisque personne n'a pu venir de l'extérieur sans passer devant mon frère qui se tenait sur le perron, ou devant Miss Léonard et le professeur Gilbert qui se trouvaient dans la salle de musique, ou devant les deux servantes et le domestique qui travaillaient à la cuisine. Les deux autres voies d'accès dans la maison, les portes vitrées donnant sur le cabinet de toilette et la bibliothèque étaient fermées de l'intérieur.

Laurie Preston n'ajouta plus rien, mais il mordit sa lèvre inférieure avec une expression de détresse enfantine.

— Eh bien, puisqu'il n'y a rien de plus à faire ici avant ce soir, observa Jefferson, je puis aussi bien retourner à mon bureau.

Il reprit le chemin de la maison. Les autres suivirent. Le sergent Forbes, après un rapide regard dans la direction de l'endroit où les détectives Donovan et Mc Coy montaient la garde dans le bosquet près du bassin, leur emboîta le pas.

Quand le sergent et son chef furent partis dans la voiture de ce dernier, et que Laurie Preston, après avoir murmuré quelques excuses incohérentes, se fut engagé, à travers la pelouse, pour rentrer chez lui, Stephen et Mark Gilbert gravirent les marches conduisant à la maison. A la porte, ils se trouvèrent en face de Frances Preston. La détresse et l'indignation se peignaient sur chaque trait de son visage.

— Mark, Mr. Carter, vous devriez faire quelque chose, s'écria-t-elle en les apercevant. Pendant que vous étiez là-bas près du bassin, trois reporters sont venus et se sont introduits dans la maison au nez de cette sotte de concierge. Ils sont maintenant dans la salle de musique avec Val et font tout ce qu'ils peuvent pour la faire parler. C'est encore une enfant, et...

Mark Gilbert poussa un cri de colère :

— Je vais m'occuper d'eux, gronda-t-il, et il se précipita dans la maison.

Restée seule avec Stephen, Frances le regarda gravement, comme si elle attendait qu'il prît la parole.

— Comment va votre tante, ce matin, Mrs. Preston? demanda-t-il au petit bonheur, ne sachant pas au juste ce qu'elle attendait de lui.

Frances secoua ses épaules d'un geste qui pouvait aussi bien passer pour de l'indifférence que de l'impatience.

— En vérité, je ne peux pas comprendre tante Helena, déclara-t-elle. Elle semble plus bouleversée par le fait qu'elle ne peut pas aller dans la bibliothèque que par la mort de l'oncle Basil. C'est comme si...

Elle s'arrêta au milieu de sa phrase, comme si elle avait réfléchi sur ce qu'elle était sur le point de dire et changea de sujet :

— Dites-moi, je vous prie, Mr. Carter, demanda-t-elle, Hassan Bey a-t-il pu vous donner, à vous ou à votre frère, quelque explication sur la mort de mon oncle?

— Je ne lui ai pas parlé depuis la nuit dernière, répondit Stephen, et Jeff ne l'avait pas davantage vu quand je suis allé à son bureau ce matin. S'il a un renseignement à donner, je l'ignore.

— Je pensais, dit Frances, comme si elle éprouvait le besoin de donner une explication à sa question, que, si votre frère lui a permis de recommencer cette expérience, c'est qu'Hassan Bey avait réussi à le convaincre de son innocence et peut-être à jeter quelque lumière sur tout ce terrible mystère.

— Non, je ne le crois pas, répondit Stephen. Jeff lui donne simplement une chance de prouver son alibi. Mais j'espère, ajouta-t-il, décidant soudain de passer outre à la consigne de prudence que Jefferson lui avait donnée la veille, que, lorsque nous l'aurons repêché ce soir, Hassan Bey acceptera de nous expliquer ce qu'il a dit, l'autre soir, à dîner.

— Quoi donc, Mr. Carter? demanda-t-elle vivement, les yeux brillants de curiosité.

— Son allusion au nom de Dickson, dit Stephen. Il est possible que je me trompe, mais j'ai idée qu'en mentionnant ce nom, il avait un but précis et tout autre que de démontrer l'existence de la télépathie.

Frances Preston s'avança et s'assit sur le fauteuil où Stephen s'était installé la nuit précédente. De ses mains soignées, elle arrangeait, tout en parlant, les plis de sa robe.

— J'ai réfléchi à cela, moi aussi, dit-elle. Non que j'y attache une signification particulière, mais parce que je suis certaine d'avoir déjà entendu ce nom à propos de mon mari ou de sa famille; et cela me travaillait l'esprit, jusqu'au moment où, hier après-midi, j'ai trouvé.

— Vraiment? demanda-t-il, comme elle s'arrêtait.

— Avant son mariage, dit Frances, continuant à arranger machinalement sa robe, Mrs. Craven s'appelait Dickinson. Je suppose qu'Hassam Bey l'a appris — il semble avoir un don pour récolter des informations — et qu'il y a fait allusion, la nuit dernière,

simplement pour impressionner ma tante. Seulement, il l'a mal prononcé et il a manqué son effet.

Stephen réfléchit. Ce renseignement pouvait-il, de quelque manière être utile à l'enquête, ou fallait-il le négliger comme étant sans importance?

— Si Dickinson était le nom de Mrs. Craven avant son mariage, observa-t-il au bout d'un moment, ce doit être aussi le nom de la mère de votre mari, n'est-ce pas, Mrs. Preston?

— Oui, reconnut-elle, celui de la mère de Valérie aussi. Mais pourquoi cette question, Mr. Carter?

— Je n'en sais rien pour le moment, répondit-il franchement. Mais il est naturel que je cherche à m'informer autant que possible de tout ce qui concerne chacun.

A ce moment, la porte s'ouvrit et donna passage à trois hommes. Ils étaient suivis par Mark Gilbert.

— Allez-vous-en, maintenant, leur criait-il. Et si vous essayez encore de forcer la porte, je vous ferai arrêter pour violation de domicile. C'est ici une maison particulière et ce n'est pas parce qu'un crime y a été commis qu'elle va se transformer en un cirque pour les évolutions des chasseurs de nouvelles.

Les trois hommes sortirent sur le perron. A ce moment, l'un d'eux reconnut Stephen et s'arrêta un moment.

— Hello, Steve? dit-il. Vous représentez quelqu'un là-dedans?

Stephen qui connaissait le danger de trop bousculer la presse, s'adoucit un peu.

— Certainement, Toby, répliqua-t-il. Je représente le défunt.

— Vous êtes quoi? (Le reporter s'arrêta tout à fait.) Que voulez-vous dire exactement?

— Simplement que je cherche à découvrir qui l'a tué, répondit Stephen en souriant. Mais ne me demandez pas si j'ai quelques indices, parce que je ne pourrais pas vous le dire, même si j'en avais.

Jefferson Carter jeta un coup d'œil sur une bonne douzaine de feuilles dactylographiées que le sergent Forbes avait placées sur son bureau. C'était une série de rapports sur toutes les personnes se rattachant, d'une façon quelconque, à l'affaire, et qui avaient été établis par divers détectives sous la direction du sergent.

— Voilà qui a été promptement fait, dit l'Attorney sur un ton satisfait. Les avez-vous parcourus?

— J'ai pensé que je ferais bien d'y jeter un coup d'œil, Mr. Carter, pour vous en indiquer les points principaux, répondit le sergent en installant sa puissante personne dans le fauteuil, en face de son chef. Mais il n'y a pas grand chose de nouveau à glaner,

excepté peut-être le cas du professeur Gilbert qui ne me paraît pas très net.

— Gilbert? répéta Jefferson surpris. Voilà qui est intéressant. Il est le seul, dans le lot, auquel je me serais fié sans conditions. Aucun motif, autant que je puis le voir.

Il prit le rapport sur Mark Gilbert, et lut à haute voix :

« Mark Richard Gilbert. Né à Boston, en juin 1912. Célibataire. A passé ses premiers examens de psychologie à Harward, a reçu le grade de « Maître », dans la même Université, un an plus tard. A exercé les fonctions de chargé de cours de psychologie pendant deux ans; a abandonné Harward ensuite pour suivre les cours de Duke University. A pris le diplôme de docteur en philosophie à cette Université en 1937. A pris, pour sujet de thèse, les perceptions extra-sensibles. Depuis 1937, est professeur de psychologie à Wagne College, en Pensylvanie. Pendant qu'il était étudiant à Harward, passait une partie de son temps à suivre les représentations des théâtres d'été; entretenait des relations suivies avec le monde des prestidigitateurs et des illusionnistes. »

Jefferson s'arrêta et se tourna vers le sergent.

— C'est là ce que vous vouliez souligner, Forbes? demanda-t-il.

— Oui, dit le sergent. J'ai été frappé de ce fait que, puisque Gilbert s'occupait de magie et de prestidigitation, il a pu travailler, dans le passé, avec Hassan Bey. Vous vous rappelez que nous avons découvert que celui-ci avait été sur les planches, lui aussi. Et, s'ils ont travaillé ensemble, jadis, eh bien, qu'est-ce qui empêche qu'ils n'aient recommencé?

— Je vois ce que vous voulez dire, dit l'Attorney en réfléchissant. Vous suggérez que Gilbert a pu être ce complice d'Hassan Bey auquel vous pensez. Mais j'ai peur que cela ne colle pas, Forbes. Même si Gilbert avait été associé à Hassan, autrefois, ce n'est pas une raison pour qu'il ait recommencé, uniquement parce qu'Hassan le lui aurait demandé. Et puis, dans ce cas, il aurait su qu'Hassan jouait la comédie, tandis qu'il était chez les Craven pour surveiller le personnage et ses soi-disant pouvoirs. Ou, du moins, c'est la raison qu'il donne.

— Mais voilà! interrompit le sergent. C'est une excuse! Son vrai motif, qui est visible comme le nez au milieu de la figure, est de se rapprocher de Miss Léonard. Mais, s'il venait à dévoiler la supercherie d'Hassan, il n'aurait plus aucun prétexte pour rester. Hassan le savait et, ainsi, il a pu induire Gilbert à l'aider, en lui faisant valoir que, plus le mystère serait obscur, plus longues seraient ses recherches et plus long aussi son séjour auprès de sa bonne amie.

L'Attorney examina cette idée.

— C'est possible, je l'admets, finit-il par dire. Mais je vois encore une objection. S'il avait aidé Hassan à jouer ce jeu, si, par exemple, il l'avait aidé à sortir du cercueil submergé et à y rentrer, il me paraît certain qu'il serait venu immédiatement nous l'avouer, dès qu'il se serait agi d'un crime. Et incidemment, ajouta-t-il, avec une nuance d'ironie dans son regard, je commence à me demander, Forbes, si toute votre hypothèse au sujet d'un complice qui serait amené à se dénoncer n'est pas en train d'être démentie par les faits. Il va être, bientôt, quatre heures de l'après-midi et personne n'a tenté d'infirmer l'alibi d'Hassan, tandis que, de mon côté, je n'ai encore reçu de confidence de personne.

Le sergent parut un peu démonté, mais sans se tenir pour battu.

— C'est très bien, Mr. Carter, dit-il d'un ton bourru. Mais nous ne sommes pas encore à la fin du jour.

L'Attorney allait riposter quand retentit la sonnerie du téléphone. Il étendit nonchalamment le bras et saisit l'écouteur.

Alors, à la voix de son secrétaire particulier, son indifférence s'évanouit pour faire place à une vive attention.

— Si je veux le voir! répéta-t-il. Bien sûr, Brooks. Envoyez-le-moi tout de suite.

Il remit le téléphone en place et, s'adressant au sergent :

— Il semble bien que je doive revenir sur ce que je viens de dire à l'instant, Forbes, dit-il rapidement pour avoir le temps de finir avant l'arrivée de son visiteur. Laurie Preston est à ma porte. Il dit qu'il a des révélations à me faire sur le meurtrier de Craven.

IX

Laurie Preston s'assit au bord de la chaise que le sergent Forbes lui avait avancée. Son front était moite, mais on voyait bien, à son évidente nervosité, que la chaleur seule n'en était pas la cause.

— Je me suis débattu tout le jour pour savoir si je devais ou non venir vous voir, Mr. Carter, commença-t-il tout de suite, sans attendre que l'Attorney l'interrogeât. Je l'aurais dit au sergent Forbes s'il m'avait questionné la nuit dernière — du moins, je pense que je le lui aurais dit — mais, quand il a arrêté Hassan Bey, j'ai décidé de me taire. Puis, quand vous avez amené Hassan à la maison, ce matin, pour répéter son expérience, je me rendis compte que vous aviez quelques doutes sur sa culpabilité et je ne sus que

faire. Je ne voulais rien dire qui pût jeter la suspicion une seconde fois sur lui, s'il était innocent; mais, d'un autre côté, il me semblait que je n'avais pas le droit de cacher une chose qui pouvait peut-être... Enfin, me voilà, finit-il piteusement.

— Je comprends votre position, Mr. Preston, dit Jefferson avec gravité, et je puis vous aider à dire ce que vous avez à révéler. Vous allez, sans doute, me dire que vous avez aidé Hassan Bey, hier, à sortir de son cercueil ou bien que vous savez comment il s'y est pris. N'est-ce pas cela?

Laurie Preston bondit, la bouche ouverte de stupéfaction.

— Comment... comment avez-vous pu savoir? s'écria-t-il.

Jefferson sourit :

— Le sergent Forbes a cru, depuis le commencement, que l'histoire de l'alibi d'Hassan, enterré vivant, était de la frime, dit-il. Je n'en étais pas aussi sûr, et voilà pourquoi, quand Hassan lui-même l'a proposé, j'ai consenti à lui laisser recommencer son expérience aujourd'hui. Après ce que vous venez de dire, il devient clair que c'est vous le complice dont le sergent affirmait l'existence.

— Oh! dit Laurie accablé. (Il essuya de son mouchoir son front trempé de sueur.) Mais je n'étais pas son complice, protesta-t-il, comme s'il se rendait tardivement compte de la portée des paroles de l'Attorney. Ce que j'ai fait, je l'ai fait entièrement de ma propre inspiration, et sans aucune entente préalable avec Hassan. Mais je vous assure que si j'avais su ou seulement soupçonné ce qui allait arriver...

— Mr. Preston, suggéra Jefferson, tandis que le sergent contemplait la scène avec une intime satisfaction, voulez-vous commencer par le commencement et nous expliquer exactement ce que vous avez fait?

Laurie esquissa le geste de mettre les mains sur sa tête, mais il se contint.

— Lorsque le professeur Gilbert suggéra, hier matin, qu'Hassan procède à son expérience, je n'en étais pas du tout partisan, bien que lui et Hassan lui-même aient affirmé, avec insistance, qu'il n'y avait aucun danger. Ni ma femme ni ma cousine, Miss Léonard, n'aimaient non plus ce projet et elles firent tout ce qu'elles purent pour les en détourner. Mais ils n'y firent pas la moindre attention. C'était comme s'ils avaient quelque motif particulier pour tenter l'expérience, précisément à ce moment.

L'Attorney fit signe qu'il comprenait.

— Continuez, dit-il à Laurie Preston qui s'était arrêté.

— Après que tout eut été arrangé, et que l'eau eut rempli le bassin, continua Laurie, avalant ses mots, je me sentis, de plus en plus, mal à l'aise. En dépit de tout ce qu'avaient dit Mark et Hassan,

je craignais toujours la possibilité que ce dernier fût étouffé ou que le cercueil vînt à céder et je... non, vraiment, je ne pouvais en supporter l'idée. J'aurais pratiquement un meurtre sur la conscience. — Il pâlit soudain en se rappelant que c'était précisément ce qui s'était produit. — Enfin, continua-t-il, en faisant effort pour avaler sa salive, j'attendis jusqu'à deux heures de l'après-midi; alors, je n'y tins plus. Je retournai au bassin, sans rien dire à personne, et je vidai l'eau.

« Dès qu'il fut à sec, je sautai dedans et je défis les verrous du cercueil. J'ai dû employer toute ma force pour soulever le lourd couvercle, mais j'arrivai à l'élever de quelques pouces et je regardai à l'intérieur.

— Et Hassan était parti? interrompit le sergent. — Il était penché en avant, sur sa chaise, absorbant avidement chaque mot.

— Non, il était là, répondit Laurie, bien qu'il fût si immobile qu'au premier moment je le crus mort. Puis, je vis que sa poitrine se soulevait régulièrement quoique très légèrement et je compris qu'il était encore vivant. Je m'arrangeai pour maintenir le couvercle ouvert une minute de plus, jusqu'à ce que l'air ait été renouvelé à l'intérieur puis, je le remis en place. Mais je ne fermai pas les verrous.

— Avez-vous rempli de nouveau le bassin? demanda l'Attorney.

— Oh! non, répondit de suite Laurie; si je l'avais fait, l'eau aurait envahi le cercueil puisque le couvercle était simplement posé dessus et non verrouillé. En outre, je comptais venir, de temps en temps, et soulever encore le couvercle pour renouveler l'air.

— L'avez-vous fait? demanda Jefferson, toujours impassible.

Laurie parut embarrassé.

— Non, je ne l'ai pas fait, confessa-t-il. J'eus l'occasion de parler à votre frère, un peu plus tard dans l'après-midi, et il m'expliqua que, si ma tante n'entendait pas la Voix, cette nuit — il s'arrêta pour interroger du regard l'Attorney qui fit signe qu'il était au courant — ce serait une preuve que la Voix venait de lui. Alors, je me décidai à remplir de nouveau le bassin pour que la preuve puisse être faite.

— Une minute, interrompit le sergent Forbes pour la deuxième fois. Vous nous avez bien montré comment Hassan a pu sortir de son cercueil pour commettre le meurtre, mais vous ne nous avez pas expliqué comment il y est revenu. Et il y était quand mes deux hommes et le professeur Gilbert l'ont trouvé. Comment a-t-il fait?

— J'allais précisément y venir, répondit Laurie. Hier soir, après dîner, je me promenai un moment, jusqu'à neuf heures moins le

quart, puis je revins au bassin pour le remplir. Mais, quand j'arrivai, il était presque plein et l'eau coulait à pleins flots. J'ai cru, sur le moment, que le professeur Gilbert était venu et l'avait rempli, mais je me rends compte maintenant qu'Hassan avait dû le faire lui-même.

— Ah! non, protesta Jefferson. Je puis admettre beaucoup de choses, mais je veux être pendu si j'avale celle-là. Comment Hassan aurait-il pu tourner les robinets de l'intérieur du cercueil?

— Il l'a fait avant d'y entrer, expliqua Laurie. Tout ce qu'il avait à faire était d'ouvrir les robinets, de traverser le bassin avant que l'eau ait eu le temps de monter de plus de quelques pouces, de se glisser dans le cercueil, de le fermer et de rabattre le couvercle. Il a pu alors fermer les verrous de l'intérieur par le moyen d'une forte magnéto. Je crois que c'est un truc dont se servent souvent les escamoteurs dans leurs exhibitions.

— Oh! Seigneur! s'écria le sergent, confus. Je me suis tant tourmenté l'esprit la nuit dernière pour résoudre ce problème, et je n'avais jamais songé à ce tour si commun!

— Ni moi non plus, reconnut l'Attorney.

Il se tourna, de nouveau, vers Laurie.

— C'est une explication plausible, Mr. Preston, dit-il, excepté sur un point. Mon frère m'a dit que lui et le professeur Gilbert étaient allés visiter le bassin après dîner, hier soir, et qu'à ce moment il était rempli d'eau. Comment expliquez-vous cela?

Pendant une minute, Laurie hésita; puis sa figure se rasséréna.

— Je ne puis pas l'affirmer positivement, répondit-il, mais je vois une explication possible. Lorsque Hassan a eu l'idée de profiter de l'occasion que je lui avais involontairement offerte, il envisagea la possibilité que son absence soit découverte. C'est pourquoi il a dû faire couler l'eau lui-même, calculant que quelqu'un, voyant le bassin rempli, ne s'inquiéterait pas de savoir si le cercueil était occupé ou non. De retour, il aura de nouveau fait écouler l'eau et l'a fait ensuite couler une seconde fois, en réalité une troisième.

Jefferson et le sergent se regardèrent.

— Qu'en pensez-vous, Forbes? demanda son chef.

— Cela me paraît possible, Mr. Carter, répondit le sergent. Et, si les choses se sont passées ainsi, il est inutile d'attendre la fin de l'expérience en cours parce qu'elle ne signifie rien.

— Vous avez raison, décida Jefferson. (Il repoussa sa chaise et se leva.) Bien plus, je pense que vous et moi devons aller de l'avant et extraire l'ami Hassan de son cercueil pour l'amener ici. Et alors, nous verrons un peu ce qu'il dira.

Stephen ouvrit la porte de la bibliothèque avec la clef qu'il avait demandée au sergent Forbes, la nuit précédente, et entra. Il n'était pas tout à fait satisfait de l'examen que la police avait fait de cette pièce, si complet qu'il eût été. De quelque manière, pensait-il, quelqu'un avait eu la possibilité de sortir de cette chambre, apparemment fermée, et cela sans aucun procédé magique.

Il se dirigea vers les doubles portes vitrées que les détectives avaient fermées et verrouillées et les ouvrit. Puis il porta son attention sur les portes de derrière qui avaient été brisées. L'idée lui était venue que beaucoup de portes de ce genre sont munies de panneaux mobiles qu'on peut remplacer à volonté par des panneaux vitrés pour transformer la pièce en jardin d'hiver. Si c'était le cas, le meurtrier aurait pu s'échapper par là.

Mais, au premier regard sur les portes, il dut abandonner sa théorie. Elles étaient d'une seule pièce.

Il était sur le point de s'en aller, quand il aperçut Valérie Léonard sur le perron, qui le regardait avec une curiosité non déguisée.

— Hello! appela-t-il, ouvrant la porte. Je suis en train de jouer les détectives. Voulez-vous venir m'aider?

Elle sourit légèrement et accepta son invitation.

— Avez-vous trouvé quelque chose? demanda-t-elle.

— Pas encore, reconnut-il. Mais j'espère toujours.

Il alla jusqu'au bureau et le contempla avec attention. Les objets qui le garnissaient d'habitude : buvards, encriers, etc... avaient été enlevés, il ne restait plus que le téléphone. A sa vue, il se rappela une chose qu'avait dite Mark Gilbert, la nuit où ils avaient épié Mrs. Craven à ce même endroit.

— Miss Val, demanda-t-il, en se tournant vers la jeune fille, combien y a-t-il de téléphones branchés sur cette ligne?

— Deux, répondit-elle. Le nôtre et celui de mon cousin Laurie qui est installé dans la maison d'à côté. Frances avait demandé cet arrangement de façon à ce que nous puissions prendre leurs communications quand ils étaient sortis. Ils n'ont pas de domestique, ajouta-t-elle en manière d'explication.

— Ce n'est pas précisément ce que je demande, dit Stephen. Ce que je voudrais savoir, c'est s'il n'y a pas d'autres téléphones branchés sur celui-ci dans la maison.

— Oh! je vois. (Ses yeux brillèrent.) Oui, il y en a deux : l'un dans la chambre de mon oncle et l'autre dans la chambre des domestiques, au troisième étage. Mais pourquoi vous intéressez-vous au téléphone, Mr. Carter? demanda-t-elle curieusement. Avez-vous trouvé un indice?

— Je n'en sais encore rien, Miss Val, répondit-il et il lui expliqua

comment Gilbert avait trouvé l'instrument en déséquilibre sur son support, deux nuits plus tôt.

— Je crois comprendre ce que vous voulez dire. (Elle contempla pensivement le téléphone.) Vous pensez que la Voix peut avoir parlé à ma tante en partant de l'un des deux postes. Mais, certainement, elle s'en serait aperçue puisque le téléphone était si près d'elle.

— C'est bien ce qui me rend presque certain que je me trompe, reconnut-il. Et, pourtant, il me semble que c'était le seul moyen pour la Voix de communiquer avec elle, à moins d'être dans la pièce. Mais, d'autre part, cela n'explique pas comment quelqu'un a pu sortir, la nuit dernière, sans passer par l'une des deux portes. Et c'est là la grande énigme pour le moment.

Valérie s'avança vers la radio et joua distraitement avec les divers boutons.

— Mr. Carter, dit-elle avec calme, la nuit dernière, après tout ce qui est arrivé, et alors que j'étais trop bouleversée pour raisonner sérieusement, je me suis demandé si tante Helena n'était pas dans le vrai quand elle disait à l'oncle Basil que son incrédulité serait sa perte. Oh! je me rends compte maintenant que c'était absurde — elle rougit un peu — et je ne veux pas dire que je crois maintenant à quelque chose de ce genre. Mais on dirait, vraiment...

— Je vois bien ce que vous voulez dire, coupa Stephen. Comme le disait le sergent Forbes, cela ne devait pas arriver, et pourtant c'est arrivé. Il n'y a qu'une réponse à faire. Puisque nous savons, de science certaine, que le fait existe, il s'ensuit qu'il ne s'est pas produit de la façon que nous croyons. Il faut donc chercher où est l'erreur. Quel est le petit fait, la circonstance que nous avons mal interprétée, que nous avons considéré à tort comme acquis, ou au contraire que nous avons négligé? Il faut bien qu'il se trouve, autrement...

Il s'interrompit en entendant le bruit d'une automobile s'arrêtant devant la piste. En se retournant, il aperçut Jefferson, le sergent Forbes et Laurie Preston en train de descendre de la voiture de l'Attorney.

Jefferson s'arrêta consterné en voyant son frère sortir de la pièce où avait eu lieu le meurtre, et qui était officiellement fermée.

— Steve, que diable faites-vous ici? demanda-t-il. Vous savez pourtant parfaitement... Oh! bonjour, Miss Léonard, s'interrompit-il, un peu confus à la vue de la jeune fille.

— Ne vous fâchez pas, Jeff; nous n'avons rien dérangé. Mais qu'est-ce qui vous amène? — Puis s'avisant de la présence de Laurie Preston : Est-ce qu'un poisson a mordu?

— Bien mieux que cela, répondit vivement l'Attorney. Je me demande si je ne suis pas en train de le tirer de l'eau ou plutôt si Forbes ne l'en a pas tiré.

Valérie, sentant qu'il s'agissait de quelque chose de confidentiel, murmura un mot d'excuse et se retira discrètement.

— C'est d'Hassan Bey qu'il s'agit, n'est-ce pas? demanda Stephen dès que la jeune fille fut sortie.

— Oui, dit Jefferson, qui répéta ce que lui avait dit Laurie Preston.

— J'ai réfléchi là-dessus pendant le trajet jusqu'ici, ajouta-t-il, et je crois que je tiens la vraie solution. Hassan était l'auteur de la Voix, comme nous l'avons pensé dès le début. Pour une raison que j'avoue n'avoir pas pu éclaircir, Craven ne voulait pas, d'abord, l'admettre, mais après vous avoir parlé, il comprit qu'Hassan était la seule explication possible, et il décida de faire une petite enquête par lui-même.

« Dans l'intervalle, entre le moment de son départ hier matin et de sa rentrée pour dîner, il a dû trouver ce qu'il cherchait. Probablement, l'explication du « truc » dont Hassan se servait pour donner l'illusion de la Voix; il avait ainsi, désormais, barre sur lui. Mais, de retour à la maison, il apprit qu'Hassan n'était pas là, qu'il ne pouvait provoquer l'esclandre qu'il projetait, et qu'il lui fallait attendre jusqu'au lendemain. Mais il ne put pas se contenir et, pendant le dîner, il fit une allusion précise à ce qui se préparait.

« Dans l'intervalle, Hassan avait profité de l'occasion que lui avait involontairement fournie Mr. Preston en s'absentant, et il rôdait, à l'intérieur de la maison, dans l'espoir de découvrir quelque chose d'intéressant pour lui. Et il ne perdit pas son temps, puisqu'il entendit soit ce que Craven avait dit au dîner, soit ce qu'il avait dit à Mrs. Preston dans la bibliothèque, ou peut-être les deux. Il se rendit alors compte qu'il lui fallait agir, et, en conséquence, aussitôt après le départ de Mrs. Preston, il se présenta à la porte sur le perron, et demanda à Craven de l'entendre.

« Peut-être n'avait-il pas d'abord l'intention de tuer et voulait-il seulement discuter avec lui. Mais la nécessité et l'occasion l'emportèrent; il s'empara du couteau que Mr. Preston avait laissé, l'après-midi, sur le bureau de Craven, et le lui planta dans le cou.

— Mais alors, comment a-t-il fait pour sortir de la pièce? demanda Stephen.

— C'est ce que nous allons chercher, répondit Jefferson. Nous sommes venus pour le sortir immédiatement de sa léthargie; et, si nous n'arrivons pas à tirer quelque chose de lui, cette fois-ci, ce ne sera ni la faute de Forbes, ni la mienne.

Il se dirigea vers l'allée conduisant au bassin, tandis que Ste-

phen emboîtait le pas derrière lui. Le sergent Forbes s'attarda, un moment, à refermer les portes de la bibliothèque ouvertes par Stephen, et les rejoignit avec Laurie Preston.

Le bassin leur apparut exactement comme ils l'avaient laissé vers midi. La réverbération du soleil sur sa surface tranquille était aveuglante. Dans ses profondeurs glauques, on pouvait apercevoir le cercueil, dont les lignes étaient légèrement déformées par l'eau.

Jefferson n'y jeta qu'un coup d'œil et tourna la tête vers le bosquet obscur qui se trouvait quelques pas plus loin.

— Mc Coy, Donovan, appela-t-il, vous pouvez venir.

Les deux détectives surgirent, comme par magie, du milieu des arbres.

— Nous avons voulu être sûrs qu'Hassan était resté là, tout le temps, dit le sergent Forbes en réponse au regard de surprise de Laurie Preston, tandis que Jefferson expliquait aux deux détectives le changement de plan.

— Maintenant, Mr. Preston, dit-il quand il eut terminé, si vous voulez faire évacuer l'eau du bassin...

Laurie se dirigea vers le mécanisme de commande et fit manœuvrer la roue. Avec un gargouillement, l'eau commença à s'échapper par le tuyau d'écoulement. Sa surface s'affaissa graduellement et l'on vit surgir le haut du cercueil, puis les verrous qui tenaient le couvercle en place; enfin les poignées d'argent ciselé sur les deux côtés.

Jefferson attendit que le fond du bassin fût à sec; il appela alors les deux détectives qui descendirent à l'intérieur. Ils s'avancèrent, avec précaution, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le cercueil qui se dressait, isolé et singulièrement impressionnant, exactement au centre du bassin vide.

On entendit le bruit caractéristique du métal grinçant contre le métal tandis qu'ils défaisaient les verrous. Puis, ils essayèrent de soulever le couvercle lui-même.

— Malheur! ce que c'est lourd! gémit le détective Mc Coy. Il ne veut pas bouger.

— Il y a une bande pneumatique à l'intérieur pour le rendre imperméable, dit Laurie Preston. Cela peut faire ventouse.

Le détective se remit à sa tâche en étouffant un juron. Tout à coup, le couvercle céda à l'improviste, se soulevant d'un côté de près d'un pied. Mc Coy jeta un regard à l'intérieur et fit un bond en arrière avec un cri de stupeur. Donovan, sur qui seul portait tout le poids du lourd couvercle, essaya de le maintenir, mais les bords mouillés et glissants lui échappèrent et il retomba lourdement en place avec un bruit sourd.

— Que diable vous arrive-t-il donc, Mc Coy? demanda Jefferson. L'homme n'est pas mort, je vous l'ai expliqué ce matin.

— Peut-être ne l'était-il pas, ce matin, répondit Mc Coy. (Il se tourna vers Laurie Preston.) Et vous venez juste de me dire que cette sacrée chose était imperméable! lança-t-il d'un ton d'accusateur.

— Mais il l'est — il l'était... bégaya Laurie, devenu mortellement pâle et qui commençait à trembler comme s'il avait déjà compris ce qu'il allait apprendre.

Jefferson parut le pressentir aussi, car il demanda d'un ton bref :

— Que voulez-vous dire, Mc Coy? Est-ce qu'il y a de l'eau à l'intérieur?

— Mr. Carter, répondit solennellement le détective, il y en a tellement que personne ne peut y vivre à moins d'être poisson. Et celui qui est là-dedans n'est certes pas un hareng.

X

Le sergent Forbes essuyait son front moite du revers de sa manche. Il n'avait pas l'air particulièrement content.

— Je reconnais que c'est ma faute, Mr. Carter, dit-il d'un air sombre. J'aurais dû aller revoir cette caisse ce matin avant sa nouvelle expérience. Mais qui aurait pu penser?...

Jefferson leva les yeux sur lui par-dessus le bureau de Basil Craven devant lequel il s'était assis.

— C'est juste, Forbes, dit-il d'une voix lasse, mais qui aurait pu penser?... Que cela nous serve de leçon de ne rien préjuger sans preuve, à l'avenir, ce qui, pour le moment, est une faible consolation.

Stephen promenait un regard interrogateur de son frère au sergent.

— Mais qu'est-il arrivé, Jeff? Est-ce un sabotage?

Jefferson fit signe que oui.

— Entre le moment où Forbes et ses hommes s'en sont allés, la nuit dernière, et aujourd'hui midi, quelqu'un, avec un vilebrequin et une vrille, a percé une série de trous dans le fond du cercueil puis les a recouverts de vernis pour les rendre invisibles. Dès que l'eau est entrée dans le bassin, elle a envahi l'intérieur. Ce qu'il y a d'horrible, c'est qu'Hassan a dû se débattre pour sortir et a

appelé au secours pendant que nous étions tous là, à regarder le bassin se remplir, mais nous ne pouvions pas l'entendre à cause du bruit que faisait l'eau. J'aime mieux ne pas y penser.

Il passa les mains sur sa figure comme pour balayer la vision du corps tordu et sans vie qu'ils avaient découvert, puis il demanda :

— Avez-vous convoqué toute la famille, comme je vous l'ai dit, Steve? Comment prennent-ils la chose?

— Ils sont tous, maintenant, près du hall dans le salon de musique, répondit Stephen. Ils paraissent tous plus affolés les uns que les autres. Je pense qu'ils croyaient qu'Hassan était le meurtrier; et à présent qu'il a été tué, ils ne savent que penser.

Jefferson se leva.

— Il faut y aller et les interroger. Inutile de les entendre séparément; ce ne serait qu'une perte de temps.

Dans le salon de musique, cinq personnes les accueillirent dont les visages exprimaient toute la gamme des sentiments, depuis la plus profonde horreur jusqu'à la plus complète incrédulité.

— Je crois que vous savez tous ce qui est arrivé, débuta-t-il brusquement en scrutant rapidement tous les visages. Entre la nuit dernière et aujourd'hui midi, quelqu'un a percé une série de trous dans le cercueil d'Hassan Bey. Evidemment, c'est la même personne qui avait tué Mr. Craven, la nuit dernière. Actuellement, je ne porte aucune accusation contre personne, mais il faut que je demande compte à chacun de vous de ses actions pendant ces dernières heures. Si l'un de vous peut corroborer le récit d'un autre, tout sera pour le mieux.

Un silence pénible suivit. Mark Gilbert le rompit le premier.

— Je doute que l'un de nous puisse corroborer le récit des autres pour la nuit dernière, commença-t-il, puisque nous étions, probablement, tous au lit, et, autant qu'en peut le présumer après les émotions de la journée, endormis. Mais je crois qu'on pourrait abréger ce délai, puisque c'est vers dix heures du matin seulement que nous avons été informés de la nouvelle expérience.

Jefferson réfléchit un instant.

— C'est une bonne idée, professeur Gilbert, dit-il. Oui, nous n'avons à nous préoccuper que du temps qui s'est écoulé entre dix heures et midi. Voudriez-vous commencer, en nous disant ce que vous avez fait pendant ce temps?

— Certainement, répondit Mark Gilbert. Après que votre frère fut revenu ici et nous eut annoncé ce qui allait se passer, je me suis promené dans le jardin avec lui. Nous avons discuté sur la culpabilité ou l'innocence d'Hassan et sur la portée qu'aurait l'expé-

rience. Je crois lui avoir dit qu'elle ne serait concluante que si elle ne réussissait pas.

— Qu'est-ce qui vous faisait croire cela? demanda le sergent Forbes, soupçonneux.

— Je voulais dire que, même si Hassan restait dans son cercueil dix à douze heures, cela ne prouverait pas encore définitivement qu'il y était resté hier, expliqua le professeur. C'était seulement s'il ne pouvait pas le faire que l'expérience serait décisive. Oh! mon Dieu! (Il tressaillit, saisissant, tout à coup, la pensée du sergent) : Vous ne supposez pas que...

— Non, nous ne le supposons pas, assura Jefferson, mais qui peut savoir quelles idées votre suggestion a pu inspirer à quelqu'un? Est-ce que personne n'a pu vous entendre?

— Je ne sais pas comment on m'aurait entendu.

Il se tourna vers Stephen pour le prendre à témoin.

— Personne n'a pu entendre, déclara nettement celui-ci. Nous étions seuls dans le jardin. (Il regarda par la fenêtre ouverte.) Personne ne pouvait se trouver à quinze pieds de nous sans que nous le voyions.

— Bon, fit Jefferson. Qu'avez-vous fait ensuite, professeur Gilbert? Est-ce que vous êtes resté avec Steve jusqu'à midi?

— Non, admit Gilbert; je l'ai laissé, au bout d'une demi-heure environ, et suis rentré à la maison. Je cherchais Miss Léonard. Mais je vis qu'elle était occupée à des préparatifs pour les funérailles de son oncle et je ne voulus pas la déranger. Je ne me rappelle pas bien ce que j'ai fait ensuite, sauf que j'ai erré un peu dans la maison et, finalement, je suis allé sur le perron où j'examinai les portes extérieures pour tâcher de découvrir comment le meurtrier a pu sortir, la nuit dernière. J'étais là quand vous et le sergent êtes arrivés avec Hassan Bey.

— Oui, je me rappelle, reconnut Jefferson. (Il se tourna vers Valérie.) Maintenant, si vous voulez bien me dire votre emploi du temps, Miss Léonard?

Valérie fit un visible effort pour se rappeler ses faits et gestes.

— Un peu après dix heures, dit-elle, je suis montée à la chambre de ma tante pour voir si elle ne manquait de rien. Elle me demanda si Hassan Bey était toujours arrêté. Je lui dis alors qu'il était sur le point d'être relâché, et pourquoi. Elle m'exprima alors le désir d'être seule; je redescendis donc et fis quelques préparatifs pour les funérailles. Vers midi moins le quart, Frances arriva et monta voir tante Helena. Et vous êtes arrivés quelques minutes après. C'est tout.

— Je vous remercie, Mademoiselle. A votre tour, Mrs. Craven, je vous prie.

Helena Craven le regarda avec des yeux vagues qui avaient l'air de revenir des espaces lointains. Pourtant, ses premiers mots montrèrent qu'elle s'était parfaitement rendu compte de ce qui se passait autour d'elle.

— Comme ma nièce vous l'a déjà dit, commença-t-elle de sa voix lasse et plaintive, je suis restée dans ma chambre toute la matinée. La mort de Mr. Craven avait été un grand choc pour moi, bien que j'avais été prévenue qu'elle devait arriver. Vers le milieu de la matinée, Valérie est venue me voir, comme elle vous l'a dit. Mais elle était si visiblement agitée que je lui ai dit de ne pas rester. Pendant une heure et demie après, j'ai médité profondément et, naturellement, je n'ai pas eu conscience du temps qui passait. Frances est arrivée alors, et est restée avec moi jusqu'à ce que la bonne m'ait apporté le plateau de mon déjeuner, un peu après midi...

Elle serra les lèvres après le dernier mot, comme pour mettre le point final.

Visiblement, le sergent Forbes allait lui demander comment, puisqu'elle n'avait pas eu conscience du temps, pendant sa méditation, elle pouvait savoir que celle-ci avait duré une heure et demie, mais un signe de l'Attorney qui avait compris ses intentions, l'arrêta.

— Je vous remercie, Mrs. Craven, dit Jefferson. Maintenant, Mrs. Preston, voulez-vous nous dire ce que vous avez fait?

Frances Preston sourit.

— Si vous étiez une femme, répondit-elle avec une pointe de malice, vous n'auriez pas besoin de me le demander. N'ayant pas de domestique, j'ai vaqué aux soins du ménage. Vers onze heures, un peu avant peut-être, mon mari est revenu du jardin et m'a dit que Mr. Stephen Carter lui avait appris qu'on avait permis à Hassan Bey de faire la preuve de son expérience de vie ralentie. Cela m'intéressa, naturellement, mais je ne voyais pas ce qu'on pouvait gagner par là, puisque cela prouverait seulement qu'Hassan pouvait rester enfermé plusieurs heures, mais non qu'il était resté effectivement dans son cercueil, le jour précédent. Je dois avoir dit quelque chose de ce genre à Laurie; je ne me rappelle pas. J'ai continué mon ouvrage dans la maison, jusqu'à midi moins le quart, moment où je suis allée voir tante Helena.

— Par où êtes-vous entrée dans la maison? demanda Jefferson. Par la grande porte?

— Non, répondit-elle, par la porte du cabinet de toilette. Je passe toujours par là, ou alors par la bibliothèque. C'est plus près.

— Dans ce cas, observa Jefferson, vous devez avoir vu le pro-

fesseur Gilbert sur le perron; ainsi, vous pouvez confirmer mutuellement vos témoignages.

Frances secoua la tête, pendant qu'elle fronçait légèrement ses sourcils, soigneusement épilés.

— Il n'y avait personne sur le perron, déclara-t-elle nettement. (Elle se tourna vers Mark Gilbert.) Je regrette, Mark, dit-elle, car cela laisse mon témoignage sans confirmation, aussi bien que le vôtre. Mais vous n'étiez probablement pas encore arrivé.

— Probablement non, dit Gilbert en affectant un air indifférent, bien que Stephen remarquât que sa bouche se crispait légèrement en signe de contrariété. Je n'ai pas eu l'occasion de regarder l'heure, de sorte que je ne puis la préciser exactement; je sais seulement que c'était peu avant l'arrivée de Mr. Carter avec Hassan.

Jefferson s'adressa à Laurie Preston.

— Nous vous écoutons, maintenant, Mr. Preston, dit-il.

Laurie tressaillit nerveusement à l'appel de son nom.

— Je... je suis arrivé ici avant dix heures ce matin, commença-t-il, pour demander à ma cousine Valérie si elle avait besoin de moi. A ce moment, votre frère est revenu et nous a dit ce qui était décidé avec Hassan. Ils sont ensuite sortis ensemble avec Gilbert. Je suis resté, un instant, à parler avec Val, puis je suis rentré chez moi.

— Tout de suite? demanda Jefferson.

— Je puis avoir flâné un peu dehors, admit Laurie. Je ne me rappelle pas.

— Vous êtes-vous approché du bassin? demanda le sergent Forbes.

— Oh! non, Seigneur! dit peureusement Laurie, comme si la question eût été une accusation. Je ne me suis jamais approché du bassin. Si je me suis un peu promené, et encore n'en suis-je pas sûr, c'est du côté de chez moi. Je suis alors rentré à la maison, j'ai mis ma femme au courant de ce qui se préparait et elle m'a dit ce qu'elle vous a déjà expliqué au sujet d'Hassan. Ensuite, je suis monté à mon atelier, au troisième étage, et j'ai essayé de peindre, mais je n'ai pu fixer mon esprit. Quand j'ai vu votre voiture arriver, je suis descendu vous rejoindre. C'est tout ce que je sais.

— Je vois, dit Jefferson. Mais il ne dit pas ce qu'il voyait : chacun, à l'exception de Valérie Léonard, avait eu toutes les facilités possibles pour se glisser vers le bassin, sans être observé par les autres, et creuser les trous dans le cercueil que personne ne surveillait.

— Personne n'a-t-il rien à ajouter? ajouta-t-il après un moment.

— Si, j'ai quelque chose à dire, déclara à l'improviste Mrs. Cra-

ven. (Elle se leva de sa chaise et fit face à l'Attorney avec l'air d'un sibylle se préparant à prononcer un oracle.) Basil Craven a été tué, la nuit dernière, parce qu'il avait raillé des choses trop hautes et trop sacrées pour son entendement. Et Hassan Bey est mort aujourd'hui parce qu'il avait jadis profané les pouvoirs qui lui avaient été confiés en en battant monnaie et ce pour satisfaire la vulgaire curiosité d'un public profane. Il se peut que ce soit une main humaine qui les ait frappés l'un et l'autre, Mr. l'Attorney, mais cette main n'était que l'instrument guidé par la toute-puissante volonté du Grand Maître de l'Univers.

— Tante Helena! je vous en prie, interrompit Valérie, toute honteuse pour la vieille dame.

— Laissez-la dire, Miss Léonard, dit Jefferson. Continuez, je vous prie, Mrs. Craven. Et pourriez-vous nous dire qui a servi d'instrument?...

Mais, ou Mrs. Craven n'en avait aucune idée et ne voulut pas perdre la face en l'admettant, ou peut-être considéra-t-elle qu'elle en avait assez dit. De toutes façons, l'oracle s'arrêta brusquement.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que j'ai dit? demanda-t-elle d'un air égaré, en passant la main devant ses yeux. (Elle se tourna vers les deux jeunes femmes.) Valérie, Frances, conduisez-moi à ma chambre, commanda-t-elle, en reprenant la voix lasse et chevrotante qui lui était habituelle. Je me sens malade. Toutes ces émotions...

Elle traversa la pièce en s'appuyant lourdement sur les bras de ses deux nièces. Jefferson ne fit aucun effort pour la retenir.

XI

Valérie était appuyée sur la rampe du perron et contemplait la cime des arbres derrière laquelle le soleil se couchait.

— Vous contemplez le coucher du soleil, Val? demanda Mark Gilbert, surgissant à l'improviste derrière elle. Il est... il est fort beau, ce soir, n'est-ce pas?

— En effet, répondit brièvement Valérie.

— Val, m'avez-vous tout à fait pardonné ce que je vous ai dit hier, demanda-t-il, au sujet de la Voix?

Quelque chose dans le son de sa voix fit qu'elle se retourna et le regarda en face.

— J'étais fâché contre vous, Mark, dit-elle dans un soudain élan de franchise, parce que, tout au fond de moi-même, je me rendais compte que ce que vous disiez était vrai. J'y croyais un peu, et j'étais furieuse que vous l'ayez deviné. J'avais peur que, si vous l'aviez vu, les autres aussi pussent le voir...

Elle s'arrêta, confuse, et parut s'intéresser beaucoup aux balustres peints en blanc sur lesquels elle était accoudée.

— Voir que vous étiez effrayée? compléta-t-il.

— Je crois que oui, reconnut-elle. Oui, je le crois, parce que je continue à l'être... un peu. Supposons que, sans le vouloir, je devine la vérité?

— En ce cas, commença-t-il... puis, il s'interrompit. Il parut soudain prendre une décision.

— Val, dit-il énergiquement, vous devez partir d'ici. Votre sûreté en dépend. Il faut que vous me laissiez vous emmener quelque part...

Il s'arrêta. Malgré lui, les mots s'étranglaient dans sa gorge. Puis il lança d'une seule haleine :

— Dieu sait s'il y a longtemps que je voulais vous le dire, mais j'avais peur que vous me riiez au nez. Mais, maintenant, je me risque. Val, voulez-vous... voulez-vous m'épouser?

Val le regarda. Elle souriait :

— Mark, dit-elle, j'attendais, depuis tout l'été, que vous ayiez le courage de me le dire.

. . . . . .

— Steve, remarqua Jefferson, le soir, pendant qu'ils achevaient de dîner, vous rendez-vous compte que nous avons actuellement deux meurtres sur les bras, et aucun indice valable? Même ce vilebrequin et cette vrille que Donovan a trouvés dans le garage de Craven ne signifient rien parce que n'importe qui, ici, a pu s'en servir.

Stephen s'appuya sur son siège, les coudes appuyés sur la table.

— Toute la question est de savoir s'il y a deux mystères à résoudre ou un seul, commença-t-il. Autrement dit, y a-t-il un rapport entre la Voix de Mrs. Craven et les deux meurtres? S'il en est ainsi, je crois avoir une idée.

— Nous pouvons affirmer qu'il y a un rapport, dit Jefferson. Parlez!

— Vous avez dit, cet après-midi, continua Stephen, que c'est ma conversation avec Craven qui convainquit celui-ci que la Voix provenait d'Hassan Bey; et c'est à la suite de cela qu'il sortit hier et fit une découverte qui lui en fournissait la preuve. C'était très bien tant que nous n'avions devant nous que le problème de la mort de Craven, mais, maintenant, celui d'Hassan renverse tout.

Je crois, avec vous, que Craven avait découvert de qui venait la Voix, mais il savait qu'elle ne venait pas d'Hassan et ce n'est pas ce que j'avais dit qui le mit sur le chemin de la vérité.

— Mais, tonnerre, qu'est-ce que c'était? s'écria Jefferson. La Voix avait-elle laissé échapper quelques indices sur son origine?

— Non, répondit Stephen, mais Hassan savait qui était la Voix, ou, du moins, il avait de fortes présomptions pour une raison de lui connue, il ne pouvait ou ne voulait en démasquer l'auteur. Il savait aussi que j'étais là pour rechercher l'origine de la Voix et il commença à craindre que, si je venais à laisser voir que j'avais trouvé quelque indice, la Voix essayât d'écarter le danger en jetant la suspicion sur lui. C'est pourquoi il décida, comme parade, de risquer une allusion à titre d'avertissement. Dans son esprit, le mot qu'il prononça ne s'adressait qu'à une seule personne. Mais il n'échappa pas à Craven et, le lendemain, il s'arrangea pour savoir ce que ce mot voulait dire et à qui cela s'appliquait. Et c'est ce qui a causé sa mort.

— Au nom du ciel, Steve, cessez de parler par énigmes, s'écria Jefferson, impatienté. De quelle allusion s'agit-il?

— Hassan a mentionné un nom à dîner, ce soir-là, sous prétexte de donner un échantillon de ses pouvoirs télépathiques, répondit aussitôt Stephen. Ce nom est « Dickson ».

Jefferson se montra sceptique.

— Etes-vous toujours axé là-dessus? demanda-t-il. Je vous ai déjà dit que cela n'avait probablement rien à voir avec l'affaire.

— Mais si, Jeff, le rapport existe. Hassan lui-même dit que ce mot n'avait de signification que pour une seule des personnes présentes. Et, de tous les propos échangés ce soir-là, c'est le seul qui ait pu éveiller les soupçons de Craven. Maintenant, ne me demandez pas ce qu'il signifiait, continua-t-il, devinant que son frère allait poser cette question. Mais je crois savoir comment le découvrir.

— Comment?

Jefferson n'était toujours pas convaincu, mais sa curiosité était piquée. Stephen ne répondit pas directement.

— Nous avons été d'accord, dit-il, pour admettre que Craven avait découvert qui était la Voix, au cours de sa sortie de l'autre jour. Mais où est-il allé? D'après ses propres dires, il se rendit à son journal, un endroit où il n'allait pas ordinairement. Et qu'est-il allé y faire, lui qui n'avait jamais pris une part active à la publication de cette feuille? Vous avez fourni la réponse vous-même quand vous avez fait la remarque qu'il était, probablement, allé à la « morgue ». C'est exactement ce qu'il a dû faire pour chercher s'il n'y avait pas, dans la collection du journal, quelques renseignements sur une personne nommée Dickson.

L'Attorney donna un coup de poing sur la table, faisant sauter en l'air sa cuiller.

— Par le ciel, Steve, je crois que vous avez deviné! s'écria-t-il. Parbleu! ce qu'il trouva là lui donna la réponse à tout. Je reviens sur ce que j'avais dit au sujet de Dickson. Il faut que ce nom ait été porté, pendant quelque temps, par une des personnes présentes. Hassan le savait, et cela lui donnait à soupçonner que cette personne et la Voix ne faisaient qu'un. Il faut qu'il en soit ainsi ou cette simple mention n'aurait pas été suffisante pour montrer à la Voix qu'elle était reconnue, ou pour que Craven devinât la vérité.

— Je vais envoyer Forbes, demain à la première heure, au journal, pour voir de quoi il retourne.

Stephen jeta sa serviette sur la table et se leva.

— Pourquoi attendre à demain? demanda-t-il. Le « Telegram » paraît le matin, donc tout le personnel doit être là ce soir. J'y vais de ce pas.

XII

L'archiviste du journal hocha la tête d'un air de doute.

— Dickson, répéta-t-il, en grattant le bas de sa tête entièrement chauve. Je doute que nous trouvions un dossier sous ce nom, Mr. Carter, mais je vais regarder.

— Si vous voulez bien, commença Stephen; mais une autre idée lui vint. Non, attendez une minute, dit-il. Mr. Basil Craven est venu hier, n'est-ce pas?

— Oui, répondit le bibliothécaire. Il est arrivé le matin vers neuf heures et est resté jusqu'à l'heure du lunch. Puis il est revenu l'après-midi et est resté jusqu'à cinq heures.

— Pourriez-vous me dire ce qu'il a regardé? demanda vivement Stephen. Oh! vous pouvez parler sans crainte, ajouta-t-il, en voyant l'autre hésiter. J'enquête sur son assassinat pour le compte de mon frère, l'Attorney du district. Si vous avez quelque scrupule à cet égard, vous pouvez lui téléphoner.

L'archiviste parut rassuré.

— En ce cas, dit-il, je crois qu'il n'y a pas d'inconvénient à vous aider. Mais je ne puis vous indiquer au juste ce que Mr. Craven a regardé, parce que je n'en sais rien.

« A son arrivée, il demanda à voir les dossiers constitués. C'est

là où nous centralisons les renseignements sur tous les gens connus, pour le cas où quelque événement les mettrait en vedette ou de façon à pouvoir faire paraître rapidement des articles de circonstance. Je lui montrai où ils se trouvaient, puis je le laissai pour vaquer à mes occupations, de sorte que je n'ai pu voir quels dossiers il avait consultés.

« Mais il ne trouva pas, probablement, ce qu'il cherchait, car, au bout d'une heure ou deux, il revint à mon bureau et me demanda si nous ne tenions pas un répertoire spécial pour ce qui concernait le théâtre. Je lui expliquai que non, mais qu'il pourrait trouver ce qu'il cherchait en compulsant la page des théâtres dans la collection reliée du journal. Il dit alors qu'il allait essayer et je lui ai demandé s'il pouvait m'indiquer l'année qui l'intéressait Il me dit qu'il ne le savait pas exactement, mais que ce qu'il cherchait ne pouvait se trouver après 1925. Cela doit lui avoir suffi car, lorsqu'il est parti, il avait certainement l'air de quelqu'un qui était tombé sur ce qu'il cherchait.

— Vous ne savez pas quelle est la dernière année qu'il a consultée? demanda Stephen.

— Non, répondit le bibliothécaire, mais je puis facilement la trouver. (Il désigna du geste une longue table de bois sur laquelle étaient posés quatre volumes reliés en basane.) Voici la dernière année qu'il a consultée, expliqua-t-il. Il ne les a pas remises en place quand il a eu fini et je n'ai pas eu le temps de les ranger. Vous pouvez les examiner vous-même, si vous voulez.

Stephen remercia l'archiviste et s'installa allégrement devant la table.

La collection se rapportait à l'année 1911. Deux des volumes, ceux qui portaient l'indication Janvier, Février, Mars, Avril, Mai, Juin, avaient dû paraître sans intérêt car ils se trouvaient relégués à l'extrémité gauche de la table, et le quatrième de la série, Octobre, Novembre, Décembre, n'avait certainement même pas été touché, puisqu'il était resté à l'extrémité de droite. Mais le troisième volume, Juillet, Août, Septembre, occupait le milieu en sorte que, selon toute probabilité, c'est là que Craven avait trouvé ce qu'il cherchait. Avec le sentiment qu'il était sur le point d'aboutir, Stephen ouvrit la lourde et disgracieuse couverture et entama un dépouillement méthodique des pages consacrées à la chronique théâtrale.

Il ne trouva, d'abord, que des programmes de cinéma ou de spectacles d'été, mais il continua de plonger vaillamment dans les pages jaunies. Et, quand il arriva au numéro du 1er septembre, il tomba sur un article qui le fit presque crier tout haut de satisfaction. Le Théâtre du Vaudeville local avait ouvert sa saison

d'hiver avec ce qu'il qualifiait « d'attraction exceptionnelle » : cette attaraction était : « Hassan Bey, Maître en Magie orientale » !

Stephen se pencha sur cet article, dévorant chaque mot. Mais c'était seulement une réclame d'agence, qui ne lui apprit rien d'intéressant, bien qu'il fût fait mention du truc du cercueil scellé, qui était annoncé comme devant couronner la série des expériences d'Hassan, dans les deux derniers jours de ses représentations.

Il passa au numéro suivant et, là, il fit une seconde découverte. Le critique local était allé voir la représentation et en faisait un compte-rendu enthousiaste où il était question de Dickson, jeune assistant d'Hassan, et de sa séduction.

Ainsi, tel était le sens de la mystérieuse allusion d'Hassan à Dickson. Hassan avait reconnu son ancien assistant dans un membre de la famille des Craven et avait deviné, en conséquence, qu'il était l'auteur de la Voix. Mais, si Hassan avait reconnu l'assistant, l'assistant avait dû également le reconnaître, et savoir...

Il trouva l'explication : l'assistant avait certainement reconnu Hassan, mais n'avait pas cru que la réciproque fût vraie. Après tout, quinze ans s'étaient écoulés depuis leur association; c'était suffisant pour qu'ait changé, radicalement, l'apparence d'une personne qualifiée de jeune.

Stephen reporta ses yeux sur le papier et fit une troisième découverte : dans le centre de la page, une photographie avait été découpée et enlevée mais les bords laissaient paraître ces mots : « Hassan Bey et Dickson exécutant le fameux tour de la lévitation. »

Stephen contempla, longuement et pensivement, la place qu'avait occupée cette image. Probablement, Dickson n'avait pas tellement changé qu'il ne pût être reconnu par un tiers. Et ce tiers était certainement Basil Craven qui avait découpé la photographie comme preuve de sa découverte et avait payé cette découverte de sa vie.

Inutile de rechercher cette pièce à conviction dans les effets de Craven, comprit Stephen; le meurtrier l'avait enlevée, sans aucun doute, et détruite. Il chercha dans les numéros suivants, dans l'espoir de trouver d'autres reproductions, mais il n'y en avait pas. A la fin, il ferma le volume, remercia l'archiviste et se retira.

La pluie si longtemps attendue commençait à tomber à larges gouttes, sans qu'il y prît garde, tout absorbé qu'il était à repasser dans son esprit ce qu'il venait de lire pour en tirer quelque indice sur l'identité du mystérieux Dickson. Mais tout ce qu'il savait sur l'assistant se rapportait uniquement aux tours d'Hassan Bey.

C'était Dickson, par exemple, qui avait été le sujet de l'expérience de lévitation; Dickson, qui avait grimpé à la corde, sous la

direction d'Hassan Bey qui imitait ainsi ses confrères, les illusionnistes indiens; Dickson, qui était passé dans l'assistance avec un microphone portatif quand Hassan avait fait sa démonstration de lecture de la pensée...

Le mot « microphone » rappela soudain autre chose à Stephen : l'image de Frances Preston, penchée sur sa radio, la nuit de la mort de Basil Craven.

Il se précipita dans le premier bar qu'il rencontra, demanda la communication téléphoniqe, chercha fiévreusement le numéro des Preston, et appela. Après un bref délai, Frances répondit :

— Mrs. Preston, ici Steve Carter, commença-t-il précipitamment. La nuit dernière, quand vous êtes rentrée chez vous, je vous ai vue, à travers la fenêtre, écoutant votre radio. Vous rappelez-vous quelle était l'émission en cours?

— Mais oui, répondit-elle, avec un léger accent de curiosité dans la voix. C'était celle du poste local. C'est la seule que je puisse prendre à cause de...

— Parfait, s'écria-t-il. Vous rappelez-vous le programme?

Elle mit un moment à répondre :

— Non, finit-elle par dire, je crains bien que non. J'avais l'esprit occupé de ma conversation avec Mr. Craven et je n'y ai pas fait grande attention. (Puis elle ajouta du ton dégagé qui lui était habituel) : De quoi s'agit-il? de quelque nouveau genre de plaisanterie à la radio?

— Il s'agit bien de la radio, et c'est loin d'être une plaisanterie. Voulez-vous faire un effort pour vous rappeler, Mrs. Preston? Le programme était-il musical ou dramatique?

Cette fois, la réponse fut immédiate.

— Dramatique, répondit-elle; à moins que ce ne fût un commentaire des nouvelles. Je n'en suis pas sûre. Mais au moins, je sais que ce n'était pas un programme musical.

Stephen la remercia et, sans lui donner d'explication, raccrocha le récepteur. Puis il l'ôta de nouveau et appela le numéro de Craven.

Après que la sonnerie d'appel eut retenti plusieurs fois, Mrs. Craven répondit; Stephen expliqua où il était et demanda s'il pouvait parler à Valérie. Mrs. Craven promit de faire la commission, et il l'entendit poser l'appareil. Moins d'une minute après, la voix de la jeune fille lui parvint.

— Qu'y a-t-il, Mr. Carter? demanda-t-elle.

— Miss Val, demanda-t-il, quand vous jouiiez, cet après-midi, avec les boutons de la radio de votre oncle dans la bibliothèque, avez-vous remarqué si celui du récepteur était ouvert?

— Je crois bien que non, répondit-elle et, comme pour Frances Preston, sa voix marquait une certaine curiosité. Le commutateur

et le récepteur sont à côté, dans cet appareil, et je n'ai pas remarqué si le commutateur était en ligne ou non. En fait, je ne crois pas me rappeler avoir touché ce bouton. Je dois avoir seulement tourné le cadran et le bouton de réglage.

Stephen réfléchit une minute, puis il dit :

— Miss Val, je voudrais que vous fassiez quelque chose pour moi. Voulez-vous?

— Certainement, répondit-elle aussitôt. Qu'est-ce que c'est?

Au lieu de répondre directement, il demanda :

— D'où me parlez-vous en ce moment?

— De la chambre de mon oncle, répondit-elle. Nous sommes obligés de nous servir du poste de sa chambre, puisque la bibliothèque est fermée.

— Je ne crois pas qu'elle le soit à présent, répondit-il. Je crois que je n'ai pas refermé la porte quand j'y ai été cet après-midi. Mais, si elle l'était, allez voir le détective qui est de garde à la maison, Donavan, je crois, pour qu'il vous l'ouvre. Puis, allez à la radio, et voyez si elle fonctionne.

— Très bien, promit-elle. Restez à l'écoute.

Stephen l'entendit reposer le récepteur, comme sa tante l'avait fait, une minute ou deux plus tôt. Il s'assit dans la cabine pour attendre son retour.

XIII

Stephen s'agitait, sans cesse, dans l'étroit espace où il se trouvait enfermé. Val mettait un temps inconcevable à trouver ce qu'il lui avait demandé. Etait-il possible qu'il eût refermé la porte de la bibliothèque sur lui et qu'elle ait été obligée d'aller chercher le sergent Donovan pour l'ouvrir?

Ouvrir une porte à fermeture Yale avec une pince-monseigneur était un peu plus compliqué que de forcer une serrure ordinaire, mais c'était faisable.

Tenant toujours, d'une main, l'écouteur du téléphone à son oreille, de l'autre, il tira sa montre. Il y avait plus de cinq minutes qu'il était là — il avait regardé l'heure à l'horloge du bar avant d'entrer. La jeune fille aurait certainement dû être de retour.

Juste à ce moment, un léger déclic se fit entendre, et il jura de colère. Quelqu'un — Mrs. Craven probablement — avait trouvé

l'appareil hors de son support, et, pensant réparer un oubli de Valérie, l'avait raccroché. Il risquait, maintenant, de bouleverser tous ses plans en appelant une seconde fois, et Valérie, ne sachant pas d'où il avait téléphoné, ne pouvait pas le rappeler.

Néanmoins, il chercha dans sa poche un autre jeton. Quand il l'eut trouvé et l'eut placé dans la fente de l'appareil, il forma une seconde fois le numéro de Craven. Mais cette fois, il reçut seulement le signal indiquant que la ligne était occupée.

« C'est singulier », se dit-il, car il aurait juré qu'il avait entendu couper la communication à l'autre bout. Etait-il possible que... et, soudain, en dépit de la chaleur étouffante de la cabine, une sueur glacée l'envahit : il venait de comprendre la vérité. Ce n'était pas l'instrument de Val, mais un autre, donnant sur la même ligne, qui avait été remis en place! Et un des deux postes, il se le rappelait maintenant, donnait dans la bibliothèque : précisément l'endroit où il avait envoyé la jeune fille.

Il rejeta l'appareil et se précipita hors de la boutique, à l'instant précis où l'autobus de Kelleviner faisait halte au coin de la rue. En bénissant le hasard, il sauta à l'intérieur.

Il lui sembla que jamais véhicule n'avait roulé plus lentement ou fait autant d'arrêts, mais, enfin, il atteignit l'arrêt proche de la maison Craven. Dans sa précipitation à descendre, il faillit tomber et il fit le reste du chemin en courant sous la pluie, qui tombait maintenant à flots.

Comme il franchissait les marches du perron, une voix l'appela dans l'obscurité :

— Hello, Carter. Qu'avez-vous ainsi à courir?

Stephen se retourna.

— Est-ce vous, Gilbert? demanda-t-il.

— Oui. (Mark Gilbert s'avança dans le halo de lumière qui tombait de l'une des fenêtres.) J'étais là, assis sur le perron, quand je vous ai vu courir sur la route comme si le diable était après vous. Est-il arrivé quelque chose?

— Hélas! oui, j'en ai peur, dit Stephen. Où est Miss Val?

— Val? répéta Gilbert. Sa tante a envoyé une des servantes pour lui dire qu'on l'appelait au téléphone. Elle n'a pas... Oh! bon Dieu! s'écria-t-il, alarmé. La femme de chambre a dit que c'était vous qui la demandiez, mais vous êtes là et... Vous ne supposez pas?

— Oh! je l'ai appelée, oui, interrompit Stephen. Et, comme un idiot fieffé, je lui ai dit d'aller, dans la bibliothèque, me rendre un petit service, alors que j'aurais dû venir le faire moi-même. Après que je l'y ai envoyée, j'ai découvert que quelqu'un avait écouté sur un autre poste.

— Bon Dieu! s'exclama Gilbert haletant. Il repoussa Stephen et

se précipita dans l'intérieur. En un instant, il fut à la porte de la bibliothèque.

Stephen était sur ses talons quand il bondit par la porte ouverte; et tous deux virent, au même instant, se dresser devant eux une forme vêtue de blanc qui semblait un spectre dans l'obscurité de la pièce.

— Que signifie cette intrusion? demanda l'apparition d'un ton glacial. Ne peut-on pas me laisser tranquille chez moi?

A la voix, ils identifièrent Mrs. Craven.

— Où est Val? lança Mark Gilbert. Qu'en avez-vous fait?

— Qu'est-ce que j'en ai fait? (On ne pouvait pas distinguer sa figure dans l'obscurité, mais l'ironie était perceptible dans sa voix.) Je ne l'ai pas vue depuis le dîner.

Stephen atteignit le commutateur derrière Gilbert et alluma l'électricité.

— Mrs. Craven, depuis combien de temps êtes-vous ici? demanda-t-il.

Elle lui jeta un regard hostile par-dessous sa main qu'elle avait mise devant les yeux pour se garer de l'éclat soudain de la lumière.

— Est-ce que cela vous regarde? dit-elle aigrement.

— Je vous en supplie, répliqua-t-il. Répondez à ma question, tout de suite.

Quelque chose, dans le ton de sa voix, dut l'impressionner, car elle répondit d'un ton maussade :

— Je ne suis ici que depuis quelques minutes. Je cherchais le seul soulagement qui me reste; ce qui seul compte, pour moi, dans la vie. (Sa voix retournait rapidement à l'expression gémissante qui lui était familière.) Quand j'ai vu la porte ouverte, j'ai cru que je pourrais rétablir...

Mark Gilbert exhala un juron et s'avança plus avant dans l'intérieur.

— Elle n'est pas ici, annonça-t-il après une brève inspection. On l'a emmenée ailleurs.

— Emmenée ailleurs qui? demanda Mrs. Craven. L'un de vous me dira-t-il de quoi il s'agit?

— De votre nièce, Miss Valérie, Mrs. Craven, expliqua Stephen. Nous craignons que quelque chose lui soit arrivé quand elle était dans cette pièce, il y a une heure environ. — Puis il demanda : Vous dites que vous avez trouvé ouverte la porte donnant sur le hall?

— Oui, répondit-elle. J'ai vu qu'elle était ouverte quand je suis descendue, il y a cinq minutes, pour voir où étaient passés les gens de cette maison. Personne ne s'est dérangé pour venir me voir depuis un certain temps.

— Alors, on doit l'avoir emmenée par là, interrompit-il en revenant vers le hall, et elle est probablement encore dans la maison. Où est ce Donovan?

Comme en réponse à l'énoncé de son nom, le détective apparut dans l'encadrement de la porte, à l'extrémité du hall, qui donnait du côté de la cuisine. Il essuyait sa bouche du dos de sa main.

— Comment, Mr. Stephen! s'écria-t-il, surpris. Y a-t-il du nouveau? Je suis seulement allé à la cuisine manger un peu.

— Il n'y a pas de mal à cela, Donovan, dit Stephen, mais nous avons peur qu'il ne soit arrivé quelque chose à Miss Valérie et il faut fouiller la maison.

Il s'interrompit au bruit que fit une des portes du perron en s'ouvrant. Un instant après, Laurie et Frances Preston entraient par le cabinet de toilette.

— Tante Helena! s'écria Frances. Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas? Nous avons vu de la lumière dans la bibliothèque et nous avons pensé...

Elle s'arrêta, comme si elle avait remarqué tout à coup l'expression de gravité des visages autour d'elle.

— Qu'est-il arrivé? demanda-t-elle, avec une soudaine appréhension.

Stephen expliqua brièvement.

— Mrs. Preston, vous, restez avec votre tante, prescrivit-il. Preston, vous allez nous aider à chercher. Nous allons commencer par le bas et nous continuerons jusqu'en haut. Donovan examinera la cave.

Le détective salua et partit. Laissant Mrs. Craven et Frances devant la porte de la bibliothèque, Stephen et les deux autres hommes commencèrent leurs recherches.

Ils commencèrent par le petit cabinet de toilette qui était la pièce la plus proche. Mais il n'y avait, de toute évidence, dans ce petit espace, rien qui pût servir de cachette, sauf l'intervalle entre le lit de repos et le sol et un seul coup d'œil suffit pour leur montrer qu'il était vide.

Mark Gilbert ouvrit la porte vitrée donnant sur le perron et regarda à l'extérieur.

— J'avais eu, un moment, l'idée qu'on pouvait l'avoir enlevée par là, expliqua-t-il, en se retournant presque aussitôt. Mais alors, je suppose que Frances et Laurie l'auraient rencontrée. A moins, oh! mon Dieu! — une pâleur mortelle envahit son visage — le bassin!

Il était sur le point de se précipiter de nouveau dehors, mais Stephen l'arrêta.

— Calmez-vous, dit-il. Le bassin a été vidé cet après-midi et le meurtrier le sait. Et il n'aurait pas risqué de la mener si loin; il

aurait eu trop peur d'être vu. Je suis tout à fait sûr qu'elle est encore dans la maison.

Mais les recherches menées dans toutes les pièces du rez-de-chaussée ne donnèrent pas de résultat. Ils étaient sur le point de monter au premier étage quand Laurie Preston les arrêta.

— Attendez une minute, dit-il. Je me rappelle, à l'instant, il y a un endroit que nous n'avons pas regardé : c'est le petit réduit sous l'escalier.

Il les mena vers une petite porte qui avait été ménagée dans le panneau du mur, sous la voûte de l'escalier. Bien qu'on n'eût pas cherché délibérément à la dissimuler, elle se confondait si bien avec le panneau qu'à moins d'être prévenu, on ne pouvait y faire attention.

— C'est là, fit Laurie en le désignant du doigt, mais sans essayer lui-même d'ouvrir.

Ce fut Mark Gilbert qui ouvrit violemment la porte et se précipita à l'intérieur tout obscur. Quelques instants près, Stephen et Laurie entendirent une sourde exclamation de soulagement et on le vit sortir, tenant, entre ses bras, Valérie évanouie.

— Elle respire, murmura-t-il avec ferveur. Envoyez vite chercher un docteur.

Il porta la jeune fille sur un divan dans le salon de réception et l'y étendit avec précaution. Quand sa tête toucha le coussin, Val gémit faiblement, mais n'ouvrit pas les yeux.

— Val, ma chérie, m'entendez-vous? demanda-t-il, à genoux devant elle. C'est Mark. Etes-vous grièvement blessée?

Frances Preston se précipita avec son air habituel d'autorité.

— Mark, laissez-moi, commença-t-elle, mais il la repoussa.

— Cela me regarde, dit-il, plutôt rudement. Je dois l'épouser et c'est moi seul qui prendrai soin d'elle à partir de maintenant.

Frances entr'ouvrit la bouche comme si elle allait parler, mais elle la referma sans rien dire.

A ce moment, les yeux de Val s'ouvrirent et elle regarda droit vers Gilbert.

— Le meurtrier, murmura-t-elle, et elle retomba dans l'inconscience.

XIV

L'Attorney lança un regard sévère à Stephen assis devant son bureau.

— Maintenant, n'allez pas vous laisser encore entraîner par vos sympathies romanesques, Steve, dit-il. Vous avez admis, vous-même, que Valérie Léonard regardait droit vers Gilbert lorsqu'elle a dit ce mot : « Le meurtrier », la nuit dernière. Si ce n'était pas une accusation, qu'était-ce?

— Ce n'était pas du tout ce que vous supposez, dit Stephen résolument. Réfléchissez un peu, Jeff. Valérie a été attaquée par derrière; elle n'a pas pu voir qui était son agresseur. De plus, nous savons que Gilbert n'est pas l'assassin parce qu'il ne peut pas avoir tué Craven. Pendant le seul laps de temps où puisse se placer le meurtre de celui-ci, il était avec moi ou avec Valérie.

— Peut-être y était-il, rétorqua Jefferson. N'avez-vous pas fait attention que nous n'avons que la parole de la jeune fille pour prouver qu'il a passé ce quart d'heure avec elle dans la chambre de musique? Supposez qu'il se soit absenté quelques minutes sous un prétexte quelconque. Quand elle a appris la mort de son oncle, elle se sera rendu compte du danger que courait Gilbert, si elle révélait ce détail, et, comme elle était sa fiancée et qu'elle ne pouvait s'imaginer qu'il fût un assassin, elle a menti pour le protéger. Là-dessus, un indice qu'elle a découvert dans la bibliothèque, cette nuit, lui a révélé la vérité et elle a fait de son mieux pour la dire.

— A la rigueur, on peut admettre que c'est possible, concéda Stephen. Mais, voyons, Jeff, vous ne pouvez pas porter une accusation de meurtre contre Gilbert sans indiquer un motif.

— Il veut épouser cette jeune fille, n'est-ce pas? constata Jefferson, et, avec elle, il devait compter sans doute, avoir une bonne part de l'argent de sa tante, pourvu que Craven ne réussisse pas à tourner sa femme contre sa nièce et son neveu, ce que, d'après Preston, il avait déjà essayé de faire. Il s'est servi de la Voix pour tourner, au contraire, la vieille dame contre Craven. Alors, lorsque Craven a découvert son ancienne association avec Hassan Bey, et éclairci toute l'affaire, il a été obligé de le tuer pour garantir sa sécurité.

— Mais comment expliquez-vous le fait que Gilbert était à côté de moi au moment où j'ai entendu la Voix? demanda Stephen.

— Oh! il n'opérait pas lui-même, répliqua Jefferson avec l'air d'expliquer une simple bagatelle. Hassan Bey agissait pour lui, évidemment. Voilà pourquoi il a dû le tuer ensuite.

Stephen resta silencieux une minute; puis il dit :

— Tout cela est bel et bon, mais ne vous rendez-vous pas compte qu'il y a une présomption aussi forte contre Laurie Preston? Il a le même motif : l'argent de sa tante; et il n'a, lui, aucun alibi au moment où son oncle a été tué. Et ce n'est pas tout. Quand il vous a raconté, à vous et à Forbes, cette histoire de bassin vide et de cercueil ouvert, il mentait comme un arracheur de dents.

— Comment le savez-vous? demanda Jefferson. Est-ce encore une de vos suppositions?

— Ce n'est pas une supposition, assura Stephen. Voici sur quoi je me base : il a dit que, cette nuit, Hassan ouvrit les robinets de manière à ce que le bassin se remplisse après qu'il aurait réintégré le cercueil. Mais cette eau fait un bruit de tous les diables, comme vous l'avez entendu vous-même. Et j'étais assis sur le perron pendant que tout cela était censé se passer. Or, je n'ai rien entendu. Oh! je sais qu'il n'a donné cela que comme une hypothèse, s'empressa-t-il d'ajouter pour prévenir l'objection de son frère. Mais il y a un autre endroit de son histoire qui ne tient pas et il s'agit, cette fois, d'une chose qu'il a affirmée nettement : il prétend qu'après avoir vidé le bassin, il ouvrit le cercueil et souleva le couvercle de quelques pouces. Mais, quand Donovan et Mc Coy l'ont soulevé cet après-midi, il leur a fallu employer toutes leurs forces et ce sont deux gaillards solides. Comment Preston, petit et chétif comme il est, aurait-il pu s'en tirer seul?

Jefferson posa sa cigarette.

— Sapristi, Steve! Je n'y avais pas pensé, dit-il avec calme. Ainsi, vous pensez que Preston a tué Craven et qu'il a inventé cette histoire pour faire croire qu'Hassan était l'auteur du meurtre?

— Je crois que ce qu'il a dit est une pure invention, répondit Stephen. Mais, pour ce qui est d'avoir tué Craven, eh bien, franchement, Jeff, je ne le crois pas. Ce que je cherche à démontrer, c'est que nous n'avons, pour le moment, aucune preuve précise contre personne.

Jefferson fuma en silence une minute ou deux, puis il dit :

— Steve, il y a, en ce qui concerne Gilbert, un fait dont je ne vous ai pas encore parlé. Forbes l'avait signalé, mais j'ai peur de ne pas y avoir prêté assez d'attention sur le moment. Toujours est-il que voici ce que c'est.

Il ouvrit le tiroir de son bureau et sortit la collection des rapports que le sergent lui avait apportés la veille. Celui qui concernait Mark Gilbert se trouvait être le premier. Il le passa à Stephen.

— Lisez-le et dites-moi s'il n'y a pas deux ou trois choses qui vous frappent.

Stephen lut soigneusement le document; puis il dit :

— Je vois ce que vous voulez dire, Jeff. Gilbert, pendant qu'il était étudiant, a été en rapports avec les milieux théâtraux, spécialement avec les illusionnistes. Et, puisqu'il a passé ses examens en 1912, cela comprend l'année 1911, au cours de laquelle nous savons qu'Hassan Bey avait un assistant nommé Dickson. Mais, attention! Gilbert fréquenta ce milieu seulement pendant l'été : il a dû retourner à l'Université en septembre.

— Fin septembre seulement, fit remarquer Jefferson. Rappelez-vous : l'année scolaire, surtout dans les grandes Universités, ne commence guère que fin octobre. Et il y a encore ceci : le prénom de Gilbert est Richard. Dickson aurait été naturellement son pseudonyme de théâtre.

Stephen resta pensif une minute, Puis, il ajouta :

— Est-ce que je pourrais jeter un coup d'œil sur les autres rapports?

— Voyez vous-même, dit Jefferson, qui plaça tout le dossier devant lui.

Stephen les feuilleta, commençant d'abord par regarder les noms inscrits en tête de chacun d'eux : Hassan Bey, Laurence Dickinson Preston, Frances Benedict Preston, Helena Dickinson Craven et Valérie Eileen Léonard. Puis, il commença par le premier et les lut d'un bout à l'autre.

— Avez-vous trouvé quelque chose? demanda Jefferson.

— Deux choses, répondit Stephen. La première est qu'il y a seulement une des personnes dont il s'agit qui n'a pas pu être Dickson. C'est Valérie Léonard, parce qu'elle n'avait que huit ans à cette époque. La seconde est que deux autres, en plus de Gilbert, peuvent avoir pris le nom de Dickson comme pseudonyme.

— Laissez-moi revoir ces rapports.

L'Attorney les ramena vers lui, étudiant les noms en tête de chacun, comme avait fait Stephen.

— Mais, malheureux, protesta-t-il, un des deux est une femme!

Stephen sourit :

— Et après? Le journal n'indique pas le sexe de Dickson. Il parle seulement de la séduction « de ce jeune assistant ». Et le mot « séduction » s'applique plutôt à une femme qu'à un homme, tout de même.

— Mais, mais... — Jefferson se penchait sur le bureau, le regard fixé sur un des rapports, comme si, à force d'y concentrer son attention, il espérait en faire sortir une information supplémentaire. — J'ai envisagé une autre possibilité : supposez que toute

cette affaire de la Voix ait été seulement un trompe-l'œil, un coup monté pour masquer ce qui devait avoir lieu plus tard. Vous me dites que vous et Gilbert l'avez entendue, la première nuit de votre séjour. Mais on supposait peut-être précisément que vous, ou quelqu'un d'autre, seriez là pour l'entendre de façon à pouvoir certifier ensuite son existence. Il y a dans la bibliothèque une radio pick-up et non pas une simple radio. Supposons que la voix provienne d'un disque!

Il leva les yeux et rencontra le regard ironique de son frère.

— Au diable, Steve, s'exclama-t-il, déçu. Vous savez parfaitement bien qu'il est fantastique d'affirmer que la Voix pouvait être Dickson! Vous m'avez fait délibérément marcher pour vous moquer de moi.

— En aucune façon, protesta Stephen. Vous avez parlé de vous-même, tout à fait comme ce phonographe auquel vous avez fait allusion. Mais vous m'avez suggéré deux bonnes idées et je vais essayer de les vérifier.

Il se leva des profondeurs du fauteuil où il était enfoncé et prit son chapeau.

— Où allez-vous maintenant? s'enquit Jefferson, avec curiosité.

— A la maison de Craven, d'abord, répondit Stephen. Il y a quelques questions que je voudrais poser avant d'aller plus loin.

Arrivé à destination, il trouva Valérie et Mark Gilbert assis ensemble sur le perron.

— Hello, Mr. Carter! appela gaiement la jeune fille. Vous êtes surpris de me trouver sur pied et dehors. Il semble que je n'ai pas été endommagée autant qu'on le croyait.

— Mais c'est bien par la grâce de Dieu qu'elle n'a pas été tuée, ajouta Gilbert. Puis il demanda : Est-ce que vous ou votre frère avez trouvé du nouveau?

— Je le crois, répondit Stephen. Mais je ne pourrai en être sûr que si vous et Miss Val pouvez répondre à une ou deux questions.

— Je parie que je devine la première, s'écria Val. Vous voudriez savoir ce que je voulais dire, la nuit dernière, quand j'ai regardé Mark et dit : Le meurtrier. Je ne me rappelle pas l'avoir dit, mais tout le monde me l'affirme; il faut donc que ce soit vrai. De toutes façons, je crois m'être efforcée de dire que c'est le meurtrier qui m'avait frappée. Je n'accusais pas Mark, comme tante Helena a paru le croire.

— Prenez garde, Val, dit Gilbert en jetant un regard de côté sur Stephen, car Carter va dire, comme la reine, dans *Hamlet :* « Cette dame proteste trop. »

— Je ne comptais pas poser cette question, dit Stephen en souriant. Ce que je voudrais savoir se rapporte à la nuit où votre

oncle a été tué, Miss Val. Vous rappelez-vous, quand vous avez vu Mrs. Preston sortir de la bibliothèque, si on entendait une émission radiophonique?

Un léger pli qui se creusa sur le front de la jeune fille indiqua qu'elle concentrait son attention sur ses souvenirs.

— Voyons, dit-elle lentement. J'ai vu Frances ouvrir la porte; puis elle s'est tournée encore à demi vers l'intérieur, comme si l'oncle Basil l'avait rappelée. Je n'ai pu entendre ce qu'il a dit, mais j'ai entendu sa réponse : « Très bien, oncle Basil. Je vais aller le trouver et le lui dire. » Et alors, elle sortit définitivement et ferma la porte derrière elle. Non, je suis tout à fait sûre que la radio ne marchait pas, car je l'aurais entendue pendant que la porte était restée ouverte.

— Oui, vous l'auriez entendue, dit Stephen. Maintenant, une autre question. Savez-vous si quelque membre de la famille a jamais fait des expériences avec des disques de phonographe enregistrés à la maison?

Cette fois, elle répondit tout de suite.

— Non, j'en suis certaine, répondit-elle. Je sais que ni Frances ni moi n'avons jamais essayé et ces expériences n'auraient intéressé ni tante Helena ni l'oncle Basil.

Mark Gilbert parut soudain attentif.

— Voilà donc ce que vous pensez que nous avons entendu la nuit dernière! s'écria-t-il. Par Dieu! Carter, c'est ingénieux. Mais, dites-moi, pourquoi un disque d'amateur? Pourquoi un enregistrement ordinaire de quelque dialogue ou de quelque scène dramatique n'aurait-il pas aussi bien fait l'affaire?

— Il l'aurait fait en l'espèce, reconnut Stephen. Mais mon frère Jeff pense que nous pouvons aller encore plus loin dans ce sens et expliquer ainsi la Voix.

Gilbert examina l'hypothèse un moment, mais ne put pas l'admettre.

— Je crains que non, dit-il. Rappelez-vous : quand nous avons entendu la Voix, l'autre nuit, elle n'a pas seulement parlé pour s'arrêter ensuite : elle a eu une conversation régulière avec Mrs. Craven. Cela ne pouvait pas s'enregistrer à l'avance, puisque personne ne pouvait prévoir, à l'avance, les répliques de Mrs. Craven.

Stephen ne discuta pas l'objection. Mais il dit :

— Et maintenant, j'ai deux ou trois questions à votre adresse, Gilbert. Quand vous m'avez fait remarquer, dernièrement, qu'à votre avis Hassan Bey avait dû faire du théâtre, était-ce une simple supposition ou vous basiez-vous sur quelque indice?

— Je dois reconnaître que c'était une pure supposition, répondit Gilbert. Je me souviens que, quand j'étais au collège, j'étais inté-

ressé par les expériences de vie suspendue et j'avais toujours désiré y assister, mais je n'en avais jamais trouvé l'occasion. Je supposais simplement qu'Hassan Bey avait dû être un de ces illusionnistes.

— Et il l'était, c'est certain, dit Stephen. A propos, avez-vous jamais fait part de vos soupçons à Mrs. Craven?

Le professeur eut un léger sourire.

— Certes non, répondit-il. Après tout, j'étais son hôte et, j'en avais l'impression parfois, un hôte qui n'était pas vu d'un très bon œil par la maîtresse de maison. Je n'avais pas envie de me faire mettre à la porte en lui suggérant que son cher Hassan avait été jadis un acteur aux gages du « Loew Vaudeville Circuit ».

— En effet, ce n'eût pas été précisément de bonne diplomatie, reconnut Stephen. Eh bien, puisque c'était tout ce que je désirais savoir, je vais prendre congé.

Arrivé à moitié chemin de l'allée, il jeta un coup d'œil vers la maison des Preston. Frances Preston se trouvait devant la porte. Quand elle vit qu'il regardait de son côté, elle lui fit vivement signe.

— Je savais bien que je vous ferais tourner la tête de mon côté, si je restais là assez longtemps, s'écria-t-elle en le voyant se diriger vers elle; et, lorsqu'il fut à côté d'elle, d'un ton plus sérieux : Mr. Carter, j'ai à vous faire une confession, ou plutôt, Laurie doit vous en faire une. Voyez-vous, je crois, j'ai peur qu'il se soit rendu coupable d'avoir volontairement essayé d'induire la police en erreur.

— Vraiment? demanda Stephen d'un air innocent. A son ton et à son expression, nul n'aurait deviné qu'il était déjà en possession de cette information.

— Je crois bien que oui, répondit-elle, sans faire d'effort pour cacher son agitation. Entrez, je vous prie, et Laurie vous expliquera.

Elle le conduisit dans une chambre meublée avec goût, mais qui sentait un peu la gêne. Laurie Preston était là, debout, les mains dans les poches de son pantalon, devant la cheminée. Il se retourna en les entendant entrer.

— Frances a dû vous parler, Carter, dit-il avec embarras. Alors, qu'allez-vous faire? M'arrêter?

— Je n'ai aucune autorité pour vous arrêter, dit Steve, et je ne vois pas ce que je pourrais faire avant de savoir de quoi il s'agit. Tout ce que Mrs. Preston m'a dit, c'est que vous vous seriez écarté un peu de la vérité dans votre déposition au poste de police. Ce n'est pas une pratique recommandable, j'en conviens, mais qui n'entraîne pas, nécessairement, des conséquences fatales.

Laurie parut un peu réconforté.

— C'est cette histoire que je suis venu raconter, à votre frère et au sergent, hier dans l'après-midi. Ce n'était pas vrai, ou du moins ce n'était pas vrai en ce qui me concernait. Oh! au diable, tout cela! (Il sortit une de ses mains de sa poche et la passa dans ses longs cheveux blonds.) Ce que je veux vous dire, c'est que je n'ai pas vidé le bassin, ni fait tout ce que je leur ai raconté. Seulement, il me semblait que les choses avaient dû se passer ainsi. Mais j'avais peur que, si je m'efforçais de présenter cela comme une hypothèse, personne ne voulût m'écouter. Vous savez ce que pense la police quand un amateur se met en travers de ses théories. Alors, j'ai prétendu l'avoir fait moi-même uniquement pour leur prouver que c'était possible.

— Savez-vous si quelqu'un a vidé l'eau du bassin?

— Non, je n'en sais rien. (Laurie était maintenant désespéré. Ses yeux se tournaient éperdument de tous côtés, comme s'il cherchait une issue par où s'échapper.) Je ne savais rien, j'ai seulement pensé...

— Je vais vous dire, Mr. Carter, dit à l'improviste Frances Preston. Il a fait cela parce que Valérie et moi nous étions opposées à l'expérience, au début; et il avait peur que la police le découvrît et me suspectât d'être la complice d'Hassan Bey. C'est pourquoi il est allé voir votre frère et a prétendu l'avoir fait lui-même.

XV

Le jeune ingénieur qui était chargé des programmes de la radio locale parut un peu surpris de la question que Stephen venait de lui poser.

— Mais non, dit-il. Nous n'avons pas eu de panne l'avant-dernière nuit, Mr. Carter. Si le programme ne vous a pas été bien transmis, c'est que, peut-être, quelque chose ne va pas dans votre poste.

Stephen écarta mentalement l'idée d'une panne qui se serait produite au moment précis où il était entré dans la bibliothèque.

— Auriez-vous l'obligeance de rechercher quel numéro de programme a été radiodiffusé entre neuf heures et neuf heures et demie? demanda-t-il.

— Je n'ai pas besoin de chercher, répondit tout de suite le jeune homme. Cette heure est réservée, chaque semaine, au groupe local « La Petite Scène ». Ils donnaient une pièce policière cette semaine. Voudriez-vous l'entendre?

— L'entendre? dit Stephen étonné. Comment cela puisqu'elle est passée?

Son interlocuteur eut un sourire :

— Reproduction sur disque, expliqua-t-il. Venez, je vais vous la faire entendre.

Il disparut dans la pièce à côté, pour reparaître, un instant après, avec un grand disque à la main. Il le plaça sur le plateau de l'appareil et, au bout d'une seconde, les voix des acteurs sortirent d'un petit émetteur placé de l'autre côté de la pièce.

Stephen écouta en silence une assez bonne interprétation d'un mélodrame policier bien connu qui avait été populaire à Broadway, quelques saisons plus tôt. Mais ce n'était pas tant la pièce elle-même que l'appareil reproducteur auquel il s'intéressait.

— Je remarque que, tandis que le disque est sur le phonographe, les voix sortent de ce haut-parleur, observa-t-il. Il ne semble pas, à première vue, qu'il y ait de rapport entre les deux. Comment est-ce arrangé?

— Ce n'est pas un phonographe ordinaire, expliqua le spécialiste, avec un léger ton de supériorité. C'est ce que nous appelons un « wireless record-player ». Cet appareil transmet les sons qui proviennent du disque à un haut-parleur qui les diffuse. Il est vrai que sa portée ne dépasse pas soixante ou soixante-dix pieds; mais on peut faire fonctionner ce dispositif dans notre studio et, de là, l'émission peut être transmise à tout le réseau de la station.

— Je vois, dit Stephen. (Il commençait à entrevoir la solution du problème, mais assez vaguement encore.) Ces « wireless record-players » peuvent-ils être employés par des amateurs, demanda-t-il, ou est-ce le monopole des stations de T. S. F.?

— Oh! tout le monde peut en acheter. Mais de petits modèles.

Le haut-parleur diffusait en ce moment un dialogue dramatique. Soudain, il fut interrompu par un coup de feu. Il y eut ensuite une brève pause pour indiquer la fin de la scène. Puis, la pièce continua.

Stephen bondit de la chaise où il était assis.

— C'est cela, cria-t-il, au comble de l'excitation. C'est ce que j'ai entendu, derrière la porte, jeudi. L'appareil était simplement ouvert.

Le jeune homme le regarda comme s'il craignait qu'il eût l'esprit dérangé.

— Certainement, je ne comprends pas bien de quoi il s'agit,

dit-il en hésitant, mais vous ne pouvez pas avoir entendu cette transcription dans la nuit de jeudi, car on l'a prise seulement au cours de l'émission.

Stephen parut déconcerté une minute, puis il demanda :

— Mais n'a-t-on pas pu, par quelque moyen, capter seulement une partie de ce programme, en l'arrêtant au moment où est tiré le coup de feu?

L'ingénieur réfléchit quelques secondes avant de répondre :

— Cela pourrait être si l'appareil de radio auquel vous pensez était d'un type ancien, ou si l'émetteur était dans une pièce et le haut-parleur dans l'autre.

— Non, ce n'est pas cela, répondit Stephen. L'appareil complet est dans une seule pièce. Mais n'y a-t-il pas un autre moyen? D'agir de l'extérieur, par exemple?

L'autre réfléchit de nouveau. Finalement, il dit :

— Dans le cas où il y aurait une seconde radio dans la maison, quelqu'un pourrait avoir installé un de ces petits microphones que des tas de gens achètent pour amuser leurs amis, et enregistrer un fragment de programme à cette seconde radio, dit-il. Alors, ce fragment aurait pu être retransmis à l'appareil dont vous me parlez, pourvu que ce petit microphone soit réglé sur votre appareil. Est-ce que cela vous suffit?

— Je crois que oui, répondit doucement Stephen.

Il se rendit tout de suite au plus grand magasin de musique de la ville et s'informa. Ils avaient encore quelques « wireless record-players » ; il en acheta un, ainsi qu'un des petits microphones que l'ingénieur de la radio lui avait décrits.

Avant de quitter le magasin, il demanda à se servir du téléphone et appela Valérie Léonard.

— Miss Val, j'ai encore un service à vous demander, lui dit-il quand il eut indiqué où il était. Y a-t-il une autre radio dans la maison, à part celle de la bibliothèque?

— Non, répondit-elle immédiatement, il n'y en a pas. J'avais un petit appareil dans ma chambre, mais il gênait tante Helena — ma chambre est près de la sienne — et je m'en suis débarrassée.

— N'y en a-t-il pas dans la salle commune des domestiques? insista-t-il, mais la réponse, de nouveau, fut négative.

Il la remercia et raccrocha le récepteur.

— Il ne faut pas s'attendre, se disait-il en sortant du magasin, à trouver maintenant l'appareil émetteur. Il doit avoir été détruit pour autant qu'il ait existé, ce que je ne puis pas prouver. Il faut que je m'y prenne d'une autre façon.

Tard dans la journée il revint, pour la seconde fois, dans le

cabinet de son frère. Il était porteur d'une petite radio qu'il posa sur un coin du bureau.

— Qu'est-ce que vous voulez faire de cela? demanda Jefferson intrigué.

— Rien de particulier, dit Stephen en jouant avec les boutons de commande. J'ai pensé que vous aimeriez avoir un peu de musique.

— Pas du tout, dit Jefferson. J'attends Forbes pour faire une seconde enquête sur Hassan Bey dans les agences théâtrales de New-York. Si nous pouvions découvrir celle avec laquelle il était en rapport, nous aurions des renseignements sur son assistant, Dickson. Mais voilà, même si nous arrivons à savoir qui était Dickson, cela ne nous donnera pas la preuve qu'il est le meurtrier que nous cherchons.

— Non, mais cela nous y aidera, dit Stephen. Mais dites donc, Jeff, vous êtes toujours convaincu que Dickson était un homme?

— Certainement, c'était un homme, répliqua Jefferson. Vous avez cru m'attraper en me persuadant que ce pouvait être une femme, ne dites pas non. Vous auriez ainsi paru doublement habile en le faisant sortir de votre chapeau, un peu plus tard, par un de vos tours de passe-passe. Mais cela ne tient pas, et voici pourquoi : ce matin, après votre départ, il m'est venu à l'esprit que nous pourrions identifier Dickson si nous avions un autre exemplaire de ce journal qui a publié son portrait et j'ai envoyé Mc Coy à la Bibliothèque publique pour consulter leurs collections.

« Or, il a très bien trouvé le numéro en question, mais la photographie avait été enlevée aussi; il a demandé des renseignements au bibliothécaire. Celui-ci, après avoir tempêté contre cet acte de vandalisme, expliqua qu'un homme était venu, hier dans l'après-midi, entre une heure et deux heures, demander ce même volume. Il le prit sur une des tables de lecture, dans un coin peu en vue, et le garda environ dix minutes; après quoi, il le rapporta au bureau et partit. Le bibliothécaire ne le connaissait pas mais il a pu en donner une description passable à Mc Coy. Et à qui pensez-vous que la description s'applique?

— Vous n'avez pas besoin de me le dire, Jeff, répondit Stephen. Et le pire, c'est que nous ne pouvons pas l'arrêter, et qu'il le sait probablement.

— Nous ne pouvons même pas prouver qu'il a déchiré la photographie, ajouta mélancoliquement Jefferson. Personne ne l'a vu.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Stephen. Mais nous ne sommes pas encore battus. (Il se leva du coin de la table où il s'était perché à côté de sa petite radio.) Attendez un petit peu,

Jeff. Avant peu, j'aurai une surprise pour vous et pour Dickson.

Et il sortit.

Jefferson marmonna des mots inintelligibles et reprit le travail qu'il avait interrompu à l'arrivée de Stephen.

Deux minutes seulement après, le téléphone intérieur sonna. Jefferson saisit l'écouteur.

— C'est ici l'Attorney, grogna-t-il impatiemment.

— Est-ce que tout va bien? demanda une voix, mais qui venait non du téléphone, mais de la petite radio que Stephen avait laissée derrière lui.

— Que diable! s'écria Jefferson, et il se tourna vers l'appareil.

— Ne me touchez pas! avertit la radio. Laissez-moi tranquille.

Jefferson, qui avait été sur le point de la saisir, s'écarta comme s'il était en faute.

— Que diable fabriquez-vous là? demanda-t-il en reprenant le téléphone en main.

— C'est, ici, la Voix de l'expérience, lui apprit la radio. Et je ne crois pas que vous ayez jamais fait pareille expérience de votre vie.

Jefferson raccrocha tranquillement son téléphone. Il se dirigea vers la porte qui menait de son cabinet à celui de son secrétaire, et l'ouvrit toute grande.

Stephen était installé devant le bureau du secrétaire. D'une main, il tenait l'écouteur du téléphone près de son oreille pendant qu'il parlait devant un petit objet qu'il tenait à l'autre main. En face de lui, sur le bureau, était posée une petite boîte carrée du même format que la radio. Un coude en sortait, qui était accroché à la lampe électrique du bureau.

— Oh! par exemple! s'écria Jefferson à cette vue. Ainsi, voilà comment cela s'est fait?

— En partie seulement, dit Stephen froidement, en remettant l'écouteur sur son support. Vous aurez, cette nuit, le reste de la démonstration.

XVI

Valérie tenait son menton dans ses mains et regardait le miroir de la table de toilette, où elle pouvait contempler Frances Preston.

— Frances, je ne sais que faire, dit-elle. Mark voudrait que je

l'épouse tout de suite et que nous nous en allions d'ici, et c'est bien ce que je voudrais, moi aussi. Mais je ne puis pas laisser tante Helena dans un moment pareil : elle sera perdue si elle n'a personne pour s'occuper d'elle.

— Je ne m'inquiéterais pas de tante Helena, si j'étais à votre place, conseilla Frances sans lever les yeux du tricot auquel elle travaillait. Elle pourra toujours nous appeler, Laurie et moi, en cas de besoin. Epousez Mark, si vous voulez. Mais ne comptez pas trop pouvoir vous en aller, du moins de quelque temps.

— Que voulez-vous dire? dit Valérie en se retournant sur son siège pour faire face à Frances. Pensez-vous que cela vaudrait mieux pour tante Helena?

— Je vous assure que je ne pensais pas du tout à tante Helena. (Frances roula soigneusement son tricot et le replaça dans son sac à main.) Val, nous pouvons aussi bien regarder la vérité en face. La police ne vous laissera pas aller bien loin tant qu'on n'aura pas découvert qui a tué l'oncle Basil et Hassan Bey, ou, du moins, tant qu'ils ne seront pas persuadés que le problème est insoluble, ajouta-t-elle après réflexion.

Val ferma les yeux.

— Je sais qu'ils pensent que le coupable est quelqu'un de la maison. Mais il n'y a que deux d'entre nous qui ne peuvent pas prouver où ils se trouvaient au moment de la mort de l'oncle Basil, et je ne puis vraiment croire...

— Ainsi, c'est votre opinion, à vous aussi, observa Frances simplement. (Après un moment, elle ajouta) : Je me demande s'il faudra longtemps à Stephen Carter pour s'en rendre compte, si ce n'est pas déjà fait.

Les deux femmes se regardèrent, l'une l'autre, en un silence expressif, chacune reconnaissant en silence ce qu'elles n'osaient formuler en paroles. Ensuite, Frances parla de nouveau.

— Val, demanda-t-elle, êtes-vous tout à fait sûre que Mark est resté avec vous, tout le temps, pendant ces quinze minutes, entre le moment où je l'ai vu et celui où Mr. Carter a frappé à la porte de la bibliothèque? Absolument tout le temps?

Un frisson d'indignation parcourut Val qui leva la tête, indignée.

— Frances, s'écria-t-elle, vous n'avez pas le droit d'insinuer pareille chose, même pour protéger...

— Oh! je n'ai jamais pensé à ce que vous croyez, non, interrompit aussitôt Frances. Je ne voulais pas dire qu'il vous ait réellement laissée pendant ce temps. Mais ne voyez-vous pas, Val, que si vous vouliez bien dire que oui, avec son accord, bien entendu, alors, pas un de nous n'aurait un alibi parfait et la police ne pourrait accuser personne?

— Mais vous, vous en avez toujours un, fit observer Val, encore irritée. Mr. Carter dit qu'il vous a vue, chez vous, à votre fenêtre. Vous ne pouvez pas nier cet alibi, même si vous le vouliez.

— Oui, c'est vrai, reconnut Frances; je n'y avais pas pensé. Puis, elle insinua : Mais il ne peut certainement pas jurer qu'il a eu les yeux sur moi tout le temps, si je racontais que je suis sortie de ma chambre pendant cinq minutes. Je pourrais le faire si vous et Mark, de votre côté...

— Non, Frances, interrompit Val. Nous ne le pouvons pas maintenant. Si nous le faisions, il comprendrait tout de suite pourquoi, et cela ne ferait que confirmer ses soupçons sur...

Elle fut interrompue par un coup discret frappé à la porte. Une des servantes alla ouvrir.

— Mr. Carter et l'Attorney sont en bas, Miss Valérie, annonça-t-elle. Ils demandent que tout le monde descende.

Valérie ferma à demi les yeux.

— C'est le moment, Frances, murmura-t-elle. Je le sens.

Quand Valérie et Frances eurent descendu les marches de l'escalier, elles trouvèrent Stephen et Jefferson qui se tenaient au milieu du grand hall de réception. Ils étaient entourés de Mrs. Craven, de Laurie Preston et de Mark Gilbert, tandis que le sergent Forbes et les deux détectives, Donovan et Mc Coy, se tenaient dans le fond.

— Nous allons faire une petite expérience, annonça Stephen, quand tout le monde fut rassemblé. Bien qu'il ne soit pas tout à fait sept heures, nous supposerons qu'il est neuf heures moins dix. Jeff et moi voudrions que chacun de vous aille à la place où il se trouvait, jeudi dernier, à cette même heure, fasse ce qu'il faisait, à ce moment-là, et y reste tout le temps où sa présence a été contrôlée par un témoin. Puis, aussitôt que vous aurez atteint le moment où personne n'a pu corroborer vos dires, vous reviendrez tous ici par le plus court chemin, soit par les escaliers, soit par une des portes extérieures. Est-ce clair?

Il y eut un chœur d'assentiment un peu hésitant.

— Alors, nous pouvons commencer, dit Stephen. Mrs. Craven, vous étiez dans votre chambre, je crois; Miss Val était dans le salon de musique et Mrs. Preston venait de quitter la bibliothèque. Le professeur Gilbert et moi arrivions précisément du jardin, et Mr. Preston... Où étiez-vous, Mr. Preston? je crois que vous avez admis que votre première version n'était pas tout à fait exacte.

— Je me promenais, dit Laurie, assez maussadement, tandis que tous, à l'exception de sa femme, avaient les yeux tournés vers lui avec une intense curiosité. Mais, comme je n'ai vu personne et que je suppose que personne ne m'a vu depuis le moment où je suis

sorti, après dîner, je n'ai aucun moyen de le prouver; aussi, je suppose que je pourrai bien rester où je suis.

— Nous allons vous donner le bénéfice du doute pour commencer, dit Stephen avec un sourire qui ôtait à ses paroles toute intention offensante. Allez à la place où vous étiez à neuf heures moins dix, et puis, revenez. Mc Coy vous accompagnera pour noter le temps que vous mettrez à revenir. Et maintenant, que chacun aille à sa place.

— Après que j'aurai quitté la bibliothèque et que je serai rentrée chez moi, demanda Frances, désirez-vous que je reste là jusqu'à ce que vous m'envoyiez chercher? Vous avez dit que vous m'aviez vue à ma fenêtre pendant que vous étiez sur le perron.

Stephen réfléchit un moment, puis il dit :

— Non, Mrs. Preston. Cette fois-ci, je voudrais que vous m'observiez de votre fenêtre et, quand vous me verrez me lever et rentrer dans la maison, alors vous sortirez et vous nous rejoindrez ici. Tout le monde est-il prêt?

En réponse, Mrs. Craven se retourna et s'engagea sur l'escalier pour monter à sa chambre. Comme si elle avait donné le mot d'ordre, les autres commencèrent à gagner leurs places respectives : Val dans la salle de musique, Frances dans la bibliothèque, Laurie Preston et le détective Mc Coy traversèrent le cabinet de toilette pour sortir, et Mark Gilbert sur le perron. Jefferson, montre en main, demeura dans le hall avec le sergent Forbes et le détective Donovan.

— Qu'est-ce que vous entendez prouver au juste par là, Carter? demanda Mark Gilbert tandis qu'ils guettaient sous le porche l'apparition de Frances : combien de nous auraient eu le temps de revenir tuer Craven et de se retirer sans être découverts?

— Quelque chose comme cela, répondit Stephen évasivement.

Gilbert lui jeta un regard pénétrant mais ne le questionna pas davantage.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit, et Frances sortit.

— Mark, est-ce vous? demanda-t-elle, faisant un visible effort pour reproduire la scène telle qu'elle s'était passée. Je crois que Val vous demande. Elle est dans le salon de musique. Et vous, Mr. Carter, l'oncle Basil voudrait vous parler dans la bibliothèque, dans dix minutes.

Mark Gilbert passa devant elle, sans un mot, et rentra dans la maison. Elle s'arrêta, incertaine, et eut un regard interrogateur vers Stephen; sur un signe d'encouragement de celui-ci, elle continua son chemin, descendant les marches du perron et traversant la pelouse.

Stephen s'installa sur la chaise qu'il avait occupée, la fois précédente, mais, cette fois, il la tourna de manière à pouvoir regarder, par la fenêtre, à l'intérieur du hall. Il vit Mark Gilbert se diriger vers le salon de musique; une seconde ou deux plus tard, il perçut le bas de la robe de Mrs. Craven qui descendait lentement l'escalier.

Arrivée au bas, elle s'arrêta et parut dire quelque chose à Jefferson. Il fit un signe d'assentiment, et elle disparut, évidemment pour aller s'asseoir sur une des chaises du salon ou sur le canapé où l'on avait apporté Val la nuit dernière.

Jefferson et Forbes regardèrent tous deux leurs montres; après quoi, le sergent prit une note sur son petit calepin noir. Stephen consulta lui aussi sa montre et vit qu'il y avait à peu près quatre minutes que Mrs. Craven était montée dans sa chambre, depuis le début de l'expérience. Décidément, réfléchit-il, elle ne s'est pas pressée.

Deux minutes passèrent encore; alors Laurie Preston et Mc Coy arrivèrent, ayant sans doute passé par le cabinet de toilette, comme ils l'avaient fait en sortant. Mc Coy dit un mot à Forbes qui parut à Stephen être « Une minute et demie » et le sergent prit une autre note. Laurie, avec un regard maussade et hostile à l'adresse de tout le monde, exception faite pour sa tante, alla s'appuyer sur la rampe au bas de l'escalier.

Après quoi, les minutes s'écoulèrent lentement. Il fallait encore attendre cinq minutes avant que ce fût le tour de Stephen de rentrer dans la maison.

Quand sa montre eut marqué la dernière seconde, il se leva et passa lentement à l'intérieur.

— Voici maintenant le moment le plus difficile à évaluer, fit-il remarquer à Jefferson, parce que je n'ai pas la plus légère idée du temps que je suis resté dans le hall, attendant le départ du visiteur de Craven, avant de frapper à la porte de la bibliothèque.

— Vous essayerez de l'estimer du mieux que vous pourrez, dit Jefferson, et il ajouta avec malice : Mais il est heureux, pour vous, que vous soyez mon frère, Steve. Autrement, j'aurais pu penser que vous étiez, de tout le lot, celui qui avait eu la meilleure occasion!

Le sergent Forbes éclata bruyamment de rire, puis rougit, comme s'il sentait que cette manifestation de gaieté était déplacée en pareille circonstance. Le détective Donovan, sans être vu par d'autres que Stephen et l'Attorney, se glissa discrètement dehors.

D'autres minutes d'attente impressionnantes suivirent, que Stephen prolongea autant qu'il put. Enfin, parvint le bruit d'une porte

refermée sur le perron et, quelques secondes après, Frances Preston apparut, sortant du cabinet de toilette.

— Tous les autres sont-ils là? demanda-t-elle en regardant à la ronde. Puis, répondant à sa propre question : Non, Valérie et Mark manquent.

— Ils ne doivent pas venir avant que j'aie frappé. Et je crois que c'est le moment.

Il alla vers la porte de la bibliothèque, leva le poing et frappa fort. Il attendit quelques secondes, comme il l'avait fait la nuit du meurtre, et, au moment où il se disposait à frapper de nouveau, parvint soudain, de l'intérieur, le bruit d'un dialogue animé, mais indistinct, entre deux voix d'hommes.

Mrs. Craven poussa un cri d'effroi, qu'elle étouffa immédiatement derrière son mouchoir. Frances et Laurie Preston se précipitèrent vers la porte close, muets d'étonnement. Valérie et Mark Gilbert arrivèrent en hâte.

— Qu'est-ce que c'est? cria Valérie. (Son regard alla de la porte de la bibliothèque à l'intérieur du hall.) Mais... mais vous êtes tous ici. Mr. Carter, qui est à l'intérieur?

La réponse à sa question ne fut pas donnée par Stephen, mais par le bruit étouffé d'un coup de feu; puis l'on n'entendit plus rien.

Pendant le temps de trois battements de cœur, tous demeurèrent glacés d'effroi; puis Mark Gilbert s'élança.

— Ouvrez cette porte, Carter! cria-t-il. Il faut que nous sachions qui est là derrière.

Stephen tourna le loquet. La porte s'ouvrit aussitôt, et tout le monde se précipita à l'intérieur. Mais la pièce était vide.

Et alors, tandis qu'ils se trouvaient à peu près tous massés près de l'entrée, muets d'étonnement, un son remplit de nouveau la pièce. Cela commença par un faible soupir prolongé, qui s'enfla graduellement et finit par se formuler en un mot :

— Helena! Helena!

— Cléon! s'écria passionnément Mrs. Craven.

— Non, Mrs. Craven, dit Stephen aussi doucement qu'il put. Il n'y a ici aucun Cléon et il n'y en a jamais eu. Je suis désolé d'être obligé de vous le dire, mais je crois que vous avez déjà commencé de soupçonner la vérité. Est-ce que je me trompe?

Pour toute réponse, elle se mit à sangloter doucement en se cachant les yeux dans son mouchoir. Frances lui passa le bras autour de la taille et allait l'emmener, mais Stéphen leur fit signe de rester.

— Je m'en vais, maintenant, vous expliquer, commença-t-il, l'ori-

gine de la voix de Cléon et de celles que nous avons entendues, la nuit dernière. Mais, d'abord...

Il s'avança vers le bureau et saisit l'écouteur du téléphone qui avait été posé de telle façon qu'il n'était pas d'aplomb sur son support.

— Cela suffit, Donovan, dit-il. Vous pouvez revenir.

— Bien, Mr. Stephen, répondit la voix du détective; mais, au lieu de venir du téléphone, elle venait de la radio.

Mark Gilbert s'approcha de l'appareil et le contempla longuement.

— Voilà donc ce que vous cachiez si soigneusement ce matin, dit-il. Mais comment était transmise la voix de Cléon? Un disque?

— Non, répondit Stephen. Et pas davantage les deux autres voix et le coup de feu. C'était un fragment d'une émission dramatique diffusée par la station locale. Ce que vous avez entendu était une reproduction de ce programme. Cette reproduction provenait d'un « wireless record-player » et d'une autre radio, continua-t-il, un de ces petits jouets qui captent des émissions de disques ordinaires et les transmettent sur des ondes de fréquence ordinaire, de façon à ce qu'ils puissent être captés par une autre radio, pourvu qu'elle ne soit pas trop éloignée. Mais, dans l'espèce, l'aiguille avait été enlevée du tourne-disque branché sur la radio et, après quelques arrangements, un microphone avait été installé à sa place. Tout ce que le meurtrier avait à faire pour faire parler Cléon était d'accorder la radio de cette pièce avec la même longueur d'onde que celle du « wireless record-player » et, ensuite, de parler dans le microphone. La voix de Mrs. Craven était transmise, à son insu, par le poste téléphonique placé à côté d'elle jusqu'à l'appareil de l'imposteur, puisqu'il s'agissait de la même ligne, et ainsi une conversation suivie pouvait se poursuivre. La lumière de la radio avait été voilée de manière à ne pas donner l'éveil.

Il s'arrêta pour jeter un rapide coup d'œil sur chacune des personnes présentes. Toutes, même Mrs. Craven, suivaient avidement ses explications.

— Jeudi dernier, continua-t-il, les choses se passèrent un peu différemment. Après avoir tué Basil Craven et être sorti par la porte qui se referme automatiquement, le meurtrier mit en mouvement une seconde radio et sélectionna un fragment de son programme qu'il capta et le retransmit par le « wireless record-player » de façon à ce qu'il parvînt à cette radio-ci. Il faisait croire ainsi, à nous qui étions à l'extérieur, que Basil Craven était encore vivant un quart d'heure après sa mort.

— Mais comment pouvait-il savoir qu'il y avait quelqu'un dans le hall? demanda Valérie. Il ne pouvait pas nous avoir vus.

— Il n'était pas nécessaire qu'il nous vît alors, répondit Stephen. Il m'avait vu, d'abord, sur le perron, puis quand je suis entré dans la maison.

— Dans l'obscurité? demanda Frances Preston d'un air de doute.

— Je fumais une cigarette, expliqua-t-il. Le bout enflammé devait être visible. Mais, d'ailleurs, il savait à quel moment j'irais à la bibliothèque.

— C'est très bien, Carter, dit Mark Gilbert; vous nous avez fait voir comment le crime a pu être commis, mais comment allez-vous faire pour en trouver l'auteur?

— En repérant la seconde radio, dit aussitôt Stephen; et ce sera aisé, car il n'y a qu'un seul appareil assez près de la maison pour pouvoir influencer celui-ci. Je veux parler de celui qui est dans la maison des Preston.

Laurie Preston poussa un cri étranglé, comme celui d'un animal pris au piège. Il chancela et faillit tomber sur le plancher.

— Oui! Oui! s'écria-t-il, je le reconnais, j'ai fait ce que vous venez de dire. Je savais que l'oncle Basil essayait de persuader tante Helena de me rayer de son testament, et alors, connaissant sa croyance au spiritisme, j'ai créé la voix de Cléon pour l'influencer. Mais lui...

— Laurie, malheureux, restez tranquille, interrompit Frances. Personne ne peut rien prouver si vous tenez votre langue. Une chose est de prouver qu'un acte peut avoir été commis, et une autre qu'il l'a été.

Mais Laurie était lancé.

— Inutile, Frances, lui dit-il. Il faut qu'ils aient trouvé le téléphone caché sous le capot de ma voiture, sinon ils n'auraient pas pu faire cette démonstration. (Il se tourna vers Stephen) : Quand j'ai entendu l'oncle Basil, à dîner, affirmer qu'il savait d'où venait la Voix, je compris qu'il allait tout révéler à tante Helena et qu'elle me renverrait tout de suite. Alors, j'ai guetté, sur le perron, la sortie de Frances de la bibliothèque. Immédiatement après, je suis entré et je l'ai tué avec le couteau à palette que j'avais laissé, l'après-midi, sur le bureau. En rentrant à la maison, voyant Frances devant sa radio ouverte, j'ai mis en place le phonographe et transmis, par microphone, une partie du programme pour que, arrivés à la porte de la bibliothèque, vous puissiez vous figurer que l'oncle Basil était encore vivant et en conversation avec quelqu'un. J'espérais que, lorsqu'on découvrirait le meurtre, on penserait, en raison de la fermeture des portes, à Hassan et à son ancienne profession d'illusionniste. Mais, quand j'ai vu qu'on le mettait en mesure de prouver son alibi, il a bien fallu que... que je le fasse disparaître, lui aussi, pour empêcher que nous ne soyons tous suspectés. Je

comptais que sa mort passerait pour un accident, ce qui montrerait qu'il n'avait pas pu rester dans le cercueil la fois précédente. Je comptais qu'on ne découvrirait pas les trous que j'avais percés dans le cercueil.

Après ces derniers mots, il se laissa tomber sur une chaise, en se couvrant la face de ses mains. Il paraissait épuisé.

Stephen le regarda, un moment, avec pitié, puis :

— Preston, lui dit-il, cette confession était bien la dernière chose que j'attendais de vous. Maintenant, pourriez-vous répondre à quelques questions?

— A tout ce que vous voudrez, répondit Laurie sans lever les yeux.

— D'abord, demanda Stephen, comment avez-vous pu savoir que je devais aller frapper, cette nuit-là, à la porte de la bibliothèque?

— J'avais entendu l'oncle Basil dire à Frances de vous appeler dans dix minutes, pendant que je me cachais moi-même sur le perron.

— Comment avez-vous su qu'Hassan Bey avait été autrefois un prestidigitateur?

— Je... je n'en étais pas certain. Cela me paraissait seulement probable.

— Donc, vous n'aviez jamais connu Hassan Bey avant que votre tante l'ait accueilli chez elle?

— Non, je ne l'avais jamais vu.

— Alors, pourquoi êtes-vous allé à la Bibliothèque publique, hier, et avez-vous découpé dans un journal cette photographie d'Hassan Bey et de son assistant? (Et Stephen ajouta à l'improviste) : Cette photographie qui était la même que celle que Craven avait enlevée aux bureaux de son journal?

Laurie leva les yeux, surpris.

— Je... je l'ai fait pour tout brouiller, murmura-t-il. Je... j'ai pensé que, si vous découvriez que l'autre exemplaire avait été découpé, vous suspecteriez que c'était la photographie du meurtrier et que vous vous égareriez sur une fausse piste.

Stephen sourit :

— Ingénieux, Mr. Preston, mais votre explication ne tient pas, car vous ne dites pas pourquoi Craven est allé découper cette image et comment vous avez pu le savoir. Vous avez dit la vérité sur la raison qui vous a fait imaginer la voix de Cléon et sur la découverte qu'en a faite Basil Craven. Ce que vous n'avez pas dit, c'est que Craven découvrit quel était l'auteur de la Voix et profita de l'indication qu'Hassan laissa tomber, pendant le dîner, le pre-

mier soir de mon arrivée. Vous vous rappelez : Hassan mentionna le nom de Dickson. Et ce nom était celui de l'assistant qui figurait avec lui sur la photographie du journal et sur laquelle Craven reconnut un membre de sa propre famille — ou, plus exactement, de la famille de sa femme. Il examina cette photographie et le texte d'accompagnement, texte qui annonçait le tour comportant l'usage d'un microphone portatif et, dès lors, il fut en état, non seulement de deviner qui était la Voix, mais, à peu près, comment fonctionnait le système de transmission. C'est cette découverte, ou plutôt sa menace de la révéler, qui lui coûta la vie. Et qui était Dickson? Pas vous, Preston, puisque vous venez, à l'instant, de reconnaître que vous n'aviez jamais connu Hassan avant qu'il arrivât ici, chose que vous n'auriez eu aucune raison de dénier si le reste de votre histoire était vrai. Donc, ce ne peut être qu'une seule personne : la personne que, comme un gentleman, vous avez essayé de couvrir par votre mensonge, au point de mettre votre vie en danger : votre femme.

— C'est un mensonge, hurla Frances Preston. (Ses yeux brillaient de colère et d'indignation.) Vous ne pouvez pas en prouver un mot et vous le savez. Je vous poursuivrai pour diffamation. Et je ne m'adresserai pas à la justice locale où votre frère pourrait vous protéger. Je... Mais, voyons, vous-même m'avez vue, écoutant la radio, au moment même où l'oncle Basil a été tué? Vous ne pouvez pas le nier.

— Non, pas à ce moment, corrigea Stephen. Tout de suite après. Vous l'avez tué avant d'être sortie de la bibliothèque; alors, vous vous êtes retournée sur le seuil de la porte et avez fait semblant de répondre à une question qu'il vous aurait posée, de façon que Miss Val, que vous saviez à côté dans le salon de musique, puisse le croire encore vivant et l'attester ensuite.

« Mais vous avez raison quand vous dites que je vous ai vue assise près de votre radio; et vous ne pouvez pas le nier. Et, ne l'oubliez pas, c'était le seul appareil qui était assez près de la radio de la bibliothèque pour que son programme pût être retransmis à cette dernière de la manière que j'ai indiquée.

— Ce n'est pas une preuve, lui jeta-t-elle. Vous ne m'avez pas vue avec l'appareil entre les mains.

— Non, reconnut-il, il était probablement sur le parquet. Mais, dès que Mc Coy l'eût trouvé dans votre auto, où votre mari l'avait caché, nous avons eu toutes les preuves qu'il nous fallait. Et le voici qui arrive, ajouta-t-il comme le détective Mc Coy, qui s'était absenté quelques minutes auparavant, revenait, porteur du petit instrument.

A cette vue, le rouge de la colère qui colorait le visage de Frances

Preston fit soudainement place à une pâleur mortelle, visible même sous son fard. Pourtant, elle continua à tenir tête.

— Cela ne prouve pas que je m'en sois servie, répliqua-t-elle. Je refuse de rien dire de plus avant d'avoir consulté un avocat.

Elle serra les dents comme pour attester la fermeté de sa résolution. Jefferson s'avança vers elle.

— C'est votre droit, certainement, Mrs. Preston, dit-il d'un ton d'autorité tranquille. Mais, en attendant, je dois vous prier de venir avec moi et le sergent Forbes.

CONCLUSION

— Je dois reconnaître que je n'ai pas été brillant dans cette affaire, reconnut mélancoliquement Stephen, le lendemain matin. J'aurais dû voir, dès le début, que Mrs. Preston était derrière tout cela.

Il se tourna vers Mark Gilbert qui était venu au bureau de l'Attorney pour s'informer de ce que devait faire le reste de la famille quand Frances serait traduite devant le Grand Jury, et qui s'attardait maintenant à discuter le cas.

— Vous la soupçonniez, vous, Gilbert? demanda-t-il.

Mark Gilbert répondit :

— Jusqu'à un certain point, oui, reconnut-il en tassant son tabac dans le fourneau de sa pipe, quoique je ne pusse lui trouver un mobile sérieux. Evidemment, je me rends compte, à présent, qu'elle a tué Craven pour l'empêcher de révéler à Mrs. Craven qu'elle était la Voix, et Hassan Bey pour la même raison, et aussi parce qu'il la soupçonnait, peut-être, du premier meurtre; mais, à ce moment, mes soupçons avaient une base purement psychologique.

— Vous voulez dire, demanda Stephen avec intérêt, qu'elle était psychologiquement la seule capable de tuer?

Gilbert inclina la tête affirmativement tandis qu'il approchait une allumette de sa pipe.

— C'est du moins ce qu'il me semblait, dit-il, quand il l'eut allumée. Laurie a assez d'imagination pour avoir conçu la chose, mais il n'aurait jamais eu le courage de l'exécuter, et encore moins le sang-froid de dissimuler. Il va sans dire qu'il en est de même pour Mrs. Craven, même si elle n'avait pas été dupe de la Voix. Et pour Val — il sourit inconsciemment, — Val, naturellement, je

ne l'ai jamais soupçonnée. Il ne restait que Frances Preston, avec sa vanité maladive et son incurable manie de se mêler de tout.

— Vous avez dit tout à l'heure, Steve, fit remarquer Jefferson, s'allongeant sur son fauteuil et croisant les mains derrière la tête, que vous auriez dû voir, dès le début, que Mrs. Preston était la coupable. Voulez-vous dire après la découverte du corps de Craven, ou avant?

— Bien avant, répondit Stephen. Au fond, j'aurais dû m'en douter avant même d'être entré dans la maison de Craven. Voyez-vous, continua-t-il, s'amusant intérieurement de l'air d'incrédulité de son frère, la première circonstance suspecte, c'est qu'elle soit venue vous voir au sujet de Hassan et n'ait pas soufflé mot de la Voix. Cela semblait indiquer qu'elle avait quelque raison précise d'agir ainsi; et, logiquement, la seule raison était que la Voix n'avait aucun rapport avec Hassan, qu'elle le savait, en d'autres termes, que c'était une chose dont elle se servait, elle-même, dans son intérêt exclusif.

« Mais ce n'est pas tout. Il y a ce qui s'est passé dans l'après-midi du jour de mon arrivée à la maison, quand elle tint pour certain que vous m'aviez envoyé à la suite de la conversation qu'elle avait eue avec vous et qu'elle essaya de me faire croire qu'Hassan et Basil Craven conspiraient pour faire passer Mrs. Craven pour folle. Et, là encore, elle ne parla pas de la Voix.

« Ce soir-là, à dîner, Hassan, au cours de son simulacre de lecture de pensée, mentionna le nom de Dickson. Je compris, sur le moment, que c'était un avertissement ou une menace envers quelqu'un; mais ce que je ne devinai pas, et que j'aurais dû deviner, c'est que la menace s'adressait à la seule personne qui, il ne l'ignorait pas, cherchait à ruiner son crédit, et que cette personne était Frances Preston. Rappelez-vous : il avait surpris, cet après-midi, notre conversation au cours de laquelle elle l'avait accusé. Je le sais parce qu'il s'est trahi quand il a dit qu'il connaissait la cause de ma présence chez les Craven.

— Et Frances est la seule qui ait reconnu le nom de Dickson, observa Gilbert. Je me le rappelle maintenant, quoique la portée du fait m'ait tout à fait échappé sur le moment.

— Oui, confirma Stephen. Elle a été surprise et a fait un faux pas très grave, bien qu'elle ait essayé de le réparer, tout de suite, en détournant l'attention sur Laurie et, plus tard, en me disant que le nom cité par Hassan pouvait bien être Dickinson, nom de Mrs. Craven avant son mariage. Mais, si c'eût été le cas, ce nom aurait signifié quelque chose à plusieurs personnes présentes et Hassan avait bien précisé qu'il n'avait de signification que pour une seule.

— Je suppose que ce nom de Dickson était une sorte de diminutif dérivé de son prénom, Benedict, suggéra Jefferson, se remémorant les noms que Stephen avait cités quand il avait examiné les rapports sur les personnes impliquées dans l'affaire.

— Probablement, dit Stephen, quoique ce ne soit pas là un détail important.

— L'important, c'est qu'Hassan prononça le nom de Dickson pour lui faire savoir qu'il la reconnaissait pour son ancienne assistante, et lui faire comprendre que, si elle essayait encore de le discréditer, il pourrait lui rendre la pareille.

— Mais ne s'était-elle pas déjà rendu compte qu'il l'avait déjà reconnue? demanda Gilbert.

— J'en doute, répondit Stephen. Elle avait probablement pensé avoir suffisamment changé après quinze ans. Mais elle devait le craindre, et c'est pourquoi elle désirait tant se débarrasser de lui. Elle devait craindre soit un chantage, soit une dénonciation. Elle ne réfléchit peut-être pas suffisamment à ce fait qu'Hassan ne pouvait la dénoncer sans se découvrir lui-même.

Il s'arrêta pour allumer une nouvelle cigarette, puis continua :

— Cette nuit-là, dans la bibliothèque, Craven lui dit qu'il avait découvert son passé, qu'il savait qu'elle-même et la Voix ne faisaient qu'un. De quelles menaces ou de quel ultimatum fut suivie cette révélation, nous ne pouvons que le conjecturer; mais, quoi qu'il lui ait dit, il est évident qu'elle n'avait plus rien à espérer. Et elle a pris le seul moyen pour l'empêcher d'exécuter sa résolution : le supprimer.

— Vous voulez dire, demanda Jefferson avec quelque scepticisme, que rien n'était prémédité et qu'elle a combiné tout cet alibi si compliqué après l'avoir tué? Je ne puis le croire.

— Je ne crois pas que tout fut entièrement improvisé, dit Stephen. Elle a dû soupçonner un peu ce qui se préparait d'après ce que Craven avait dit à table et elle saisit le sous-entendu ironique qui se cachait sous la forme aimable de son invitation à aller le retrouver. De sorte que, pendant qu'il lui parlait, elle a dû combiner son plan; après quoi elle l'a exécuté. Il était naturel qu'elle pensât à l'alibi de la radio puisqu'elle l'utilisait pour la Voix. Il n'a pas dû lui falloir plus d'une minute pour fermer et verrouiller les portes du perron et sortir ensuite par la porte du hall qui s'est refermée automatiquement derrière elle. Que Val se soit trouvée à proximité, c'était un surcroît de chance qui lui donnait l'occasion, en se retournant vers la porte et en faisant semblant de lui répondre, de créer cette impression que Craven était encore vivant.

— Et, mieux encore, le fait de nous avoir rencontrés sur le

perron, ajouta Gilbert. Autrement, elle n'aurait pas été sûre d'avoir des témoins pour son alibi.

Mais Stephen ne l'admit pas.

— Elle m'aurait cherché jusqu'à ce qu'elle m'ait trouvé pour m'informer du soi-disant message de Craven, dit-il. Tomber sur nous deux, dans les conditions où elle y est tombée, fut, au contraire, une mauvaise chance car cela mit en évidence qu'elle n'agissait pas d'une manière naturelle.

— Pas naturelle? répéta le professeur. J'ai peur de ne pas vous suivre. Tout ce qu'elle a fait a été de sortir par la grande porte.

— Justement. Elle est passée par la porte d'entrée, alors que, naturellement, elle aurait dû passer par la porte de la bibliothèque donnant sur le perron. Elle a même reconnu, plus tard, qu'elle et Laurie passaient toujours par là. Et, en y réfléchissant, j'avais fini par me rendre compte qu'elle devait avoir une raison précise pour cela.

— Et cette raison était qu'elle ne pouvait pas être sortie par là et avoir laissé la porte fermée derrière elle, termina Gilbert pour lui. C'est une déduction subtile, Carter, j'avoue qu'elle m'avait entièrement échappé.

Jefferson ricana.

— Ne vous y laissez pas prendre, Gilbert, dit-il. Il raisonne après coup. Ce qui l'a vraiment mis sur la trace de Frances Preston, c'est sa découverte de la radio; sans cela, il continuerait encore à tourner en rond.

— Et vous aussi, riposta Stephen. Oui, c'est la radio qui m'a donné l'éveil, reconnut-il. Car aussitôt que je me rendis compte de la façon dont les voix avaient été truquées, je fus certain que Mrs. Preston était la coupable. D'abord parce qu'elle était la dernière personne à avoir vu Craven; ensuite, parce qu'elle était elle-même à sa radio pendant le temps que les voix venaient de la bibliothèque. Mais ce n'est pas cela qui m'apprit qu'elle était l'auteur de la voix de Cléon, ni qu'elle avait été Dickson.

— Soit, dit Jefferson, résigné, puisque c'est vous qui avez deviné, expliquez-nous donc comment?

Stephen ne se démonta pas.

— Rappelez-vous, dit-il en s'adressant à Mark Gilbert, après la découverte du meurtre d'Hassan, Mrs. Craven dit qu'il aurait mérité cette mort en battant monnaie de ses pouvoirs de spirite, devant un public vulgaire. Cela signifiait que quelqu'un lui avait révélé ses activités théâtrales. Mais qui? Pas Basil Craven. Il n'avait pas parlé, à sa femme, en particulier entre le moment de sa découverte et celui de sa mort. Vous m'avez dit que vous-même ne l'avez pas

entretenu de vos soupçons à ce sujet, et Miss Val ignorait tout. Il ne restait que Mrs. Preston, ce qui prouve qu'elle était bien au courant du fait.

— Attendez, objecta Jefferson. Cela ne prouve rien. Craven peut l'avoir dit à Mrs. Preston, cette nuit-là, dans la bibliothèque.

— Mais, d'après son récit à elle, il ne lui a pas dit. Si vous vous rappelez bien, elle a affirmé qu'il ne lui avait pas révélé ce qu'il avait découvert. Elle ne pouvait le savoir que si elle-même était Dickson.

« Et puis, est venue son attaque sur Miss Val pour l'empêcher de découvrir que la radio était ouverte. Mrs. Preston n'avait pas eu la possibilité de remettre elle-même le bouton en place, puisque la pièce avait été fermée immédiatement après le meurtre, et elle ne pouvait pas compter sur la chance qui aurait pu le faire tourner, involontairement, par Miss Valérie, quand j'étais là avec elle, l'après-midi précédent. Elle voyait que j'avais commencé à avoir quelques soupçons au sujet de la radio, parce que je lui avais téléphoné juste avant de téléphoner à Miss Valérie, pour lui demander quel était le programme qu'elle avait écouté la nuit du meurtre. Dès lors, après qu'elle eut écouté notre conversation, sur son propre téléphone et non sur celui de la bibliothèque, comme je l'avais cru d'abord, elle s'est précipitée pour remettre elle-même ce bouton en place. Elle a dû arriver avant Valérie, mais pas assez tôt pour avoir le temps de faire son coup et de s'esquiver. Elle a donc été obligée de paralyser Miss Valérie pour l'empêcher de faire la constatation qu'il lui fallait à tout prix éviter.

Mark Gilbert tira furieusement sur sa pipe.

— Cet inqualifiable attentat sur Val est la seule chose qui m'empêchera de la plaindre si elle monte sur la chaise électrique, murmura-t-il. Puis il demanda : Mais comment avez-vous pensé d'abord à l'identifier à la Voix?

— Il était certain, dès la première nuit, que le téléphone dont vous avez trouvé l'écouteur en déséquilibre sur son support, dans la bibliothèque, avait quelque rapport avec la Voix, répondit Stephen. Puis, j'ai appris de Val que les Preston avaient leur téléphone branché sur la même ligne, à la demande de Frances Preston. Ce qui pouvait être, dans le principe, un arrangement innocent; mais je ne pus m'empêcher de penser que cela lui donnait de grandes facilités.

« Maintenant, autant que nous pouvons le savoir, le thème de toutes les communications de la Voix paraît avoir été : Séparez-vous de Basil Craven. Donc, le complot n'était pas primitivement dirigé contre Mrs. Craven elle-même, mais contre son mari. Tout

ce que j'avais à faire, c'était de rechercher la personne qui avait le plus grand intérêt à cette séparation. Ce ne pouvait être que Laurie ou Frances Preston. Vous voyez, tout convergeait vers ces deux-là même avant le premier meurtre.

— Oui, dit Jefferson, mais cela prouvait aussi bien la culpabilité de l'un que de l'autre.

— Je le sais bien, dit Stephen, et j'ai buté assez longtemps là-dessus. Mais je me figure que, si Laurie avait été la Voix, et, en conséquence, l'assassin de Craven, il n'aurait jamais embrouillé les choses comme il l'a fait en venant vous raconter son histoire à dormir debout pour jeter la suspicion sur Hassan Bey. Tous ses efforts pour couvrir sa femme, en exposant même sa vie, sont la preuve de son innocence.

— Pensez-vous qu'il la croit actuellement coupable, demanda Mark Gilbert, ou la soupçonne-t-il seulement?

Stephen hésita un peu.

— Certainement, dit-il, il savait que la Voix venait d'elle, et, d'après cela, il a dû probablement se douter du reste. Vous rappelez-vous, Gilbert, cette nuit où nous avons suivi Mrs. Craven à la bibliothèque, comme les cigales se sont soudain arrêtées de chanter? C'est parce que quelqu'un était venu les déranger, juste devant la porte qui donne sur le perron. Je crois, à présent, que c'était Laurie Preston qui avait surpris Frances faisant fonctionner son appareil et qui était venu vérifier si son émission s'adressait à Mrs. Craven. Par la suite, avant même le meurtre, il a dû le lui reprocher. Jusqu'à quel point s'est-elle confiée à lui? Nous ne le saurons jamais. Mais elle doit lui avoir dit quelque chose de ses précédents rapports avec Hassan et au sujet de cette photographie, autrement il n'aurait jamais songé à détruire l'unique exemplaire que nous puissions consulter.

— Mais, si elle lui a tout dit, il a dû savoir, commença Gilbert, mais Jefferson l'arrêta d'un geste.

— Gilbert, dit-il, vous devez être un bon psychologue, mais vous feriez un bien piètre homme de loi. Ce que Frances Preston a pu dire à son mari est une chose, et les déductions qu'il en aura tirées, en sont une autre. Et des déductions ne sont pas admissibles, en matière de preuve, même si un mari pouvait témoigner contre sa femme, ce qu'il ne peut pas.

Mark Gilbert parut surpris.

— Vous voulez dire, demanda-t-il avec un sentiment de soulagement évident, que vous ne pourrez pas faire condamner Laurie comme complice?

Stephen sourit affectueusement à son frère.

— Il veut dire, expliqua-t-il à Gilbert, qu'il n'a même pas l'intention de le mettre en cause. Laurie Preston n'a rien à voir avec l'un et l'autre des deux meurtres et il a passé par un tel calvaire, ces deux derniers jours, qu'il a droit à un peu de sympathie et d'humanité. Et Jeff, pour être un attorney, n'en est pas moins très humain.

FIN

PUZZLE POUR POPPY

nouvelle policière de Patrick QUENTIN,
traduite de l'anglais par Maurice-Bernard ENDRÈBE

— Oui, miss Crump... Non, miss Crump... Oh! zut, miss Crump! conclut Iris en reposant violemment le récepteur.

— Eh bien? demandai-je à ma femme.

— Elle ne veut pas que nous utilisions le patio! A cause de la chienne. On ne doit pas la déranger!

— Pourquoi?

— Il faut la laisser seule avec ses pensées, parce que la pauvre chérie va être bientôt mère... Peter, c'est révoltant! Il doit bien y avoir une clause dans le contrat de location...

— Non, il n'y en a pas, dis-je.

Lorsque j'avais loué la moitié de cette hacienda de La Jolla pour la durée de ma permission, le contrat spécifiait bien que notre excentrique co-locataire avait, seule, l'usage du patio. C'eut été sans importance si Iris n'était devenue récemment une étoile de première grandeur au firmament cinématographique, ce qui nous mettait dans l'impossibilité de sortir sans être immédiatement la proie de la populace. Depuis deux jours, nous étions littéralement en état de siège dans notre appartement. Evidemment, çà ne manquait pas d'un certain charme puisque nous étions ensemble, mais même Héloïse et Abélard avaient besoin de sortir de temps à autre pour respirer un peu d'air pur.

Voilà pourquoi le patio était devenu tellement important pour nous. Au delà des portes-fenêtres closes, Iris en contemplait les délices interdites.

Elle se retourna brusquement :

— Peter, je sens que je vais mourir si je n'ai pas ma petite ration d'ozone et tout ce qui s'ensuit! Nous n'avons qu'à nous rendre sur la plage.

— Et être mis en pièces par tes admirateurs?

— Je suis navrée, chéri, mais mourir pour mourir, autant que ce soit au grand air, dit Iris en me lançant ma casquette d'officier de marine.

Comme nous débouchions dans la rue, nous nous heurtâmes à un homme venant livrer une commande d'épicerie dans la maison. Tandis que nous nous dépêtrions au milieu du céleri en branche, nous entendîmes un déclic, un cri de joie, le tout suivi d'un coup de sifflet strident. Me retournant, je me trouvai en face d'une petite fille qui devait se tenir en embuscade avec son kodak. C'était une petite fille insignifiante, avec des nattes blondes et un correcteur dentaire qui la faisait zézayer.

— Chic! dit-elle, Barney Ztone me donnera au moins deux dollars pour cette instantané. Il est fou de vous, Mrz. Duluz.

Son coup de sifflet avait alerté d'autres enfants qui fonçaient vers nous au grand galop. Le livreur d'épicerie ressortit de la maison, des passants s'arrêtèrent, se rapprochèrent...

— Çà, dit Iris, c'est la fin!

Pour échapper à ses admirateurs, elle se dirigea vers les deux portes d'entrée, mais sonna avec insistance à la porte qui n'était pas la nôtre. On entendit un bruit de chaine et le battant s'entr'ouvrit suffisamment pour nous révéler le visage de Miss Crump. C'était un petit visage fané dont l'expression était rien moins que cordiale.

— Oui? s'enquit-elle.

— Nous sommes les Duluth, dit Iris. Je viens juste de vous téléphoner, je sais que votre chienne...

— Ce n'est pas ma chienne, rectifia Miss Crump, c'est celle de Mrs. Wilberframe. Feu Mrs. Wilberframe, de Glendale, qui a un neveu et une nièce à Ogden Bluffs, Utah — ou, du moins, qui sont *censés* être à Ogden Bluffs — et sur lesquels je sais pas mal de choses.

Ce renseignement que nous ne sollicitions pas nous fut lancé

sur un ton de défi, puis le visage de Miss Crump s'empourpra et refléta une totale extase.

— Duluth! Iris Duluth. Vous êtes l'Iris Duluth qui fait du cinéma?

— Oui, dit Iris.

— Oh! pourquoi ne me l'avez-vous pas dit au téléphone? Ma vedette préférée! Quelle bonne surprise! Pauvre petite... vous êtes pourchassée par vos admirateurs... je comprends tout maintenant! Bien sûr que vous pourrez faire usage du patio! Je m'en vais vous donner la clef de vos portes-fenêtres... Mais entrez donc!

La chaîne fut ôtée, mais voilà que la porte s'immobilisa de nouveau tandis que miss Crump me regardait d'un œil soupçonneux :

— Vous êtes le mari de *Miss* Duluth?

— Le mari de Mrs. Duluth, rectifiai-je. Le lieutenant Duluth.

— Vous pouvez le prouver?

Plus rien ne pouvait me surprendre de la part de miss Crump. J'extirpai de mon portefeuille, une vieille photo cornée nous montrant Iris et moi, en grand tra-la-la, devant l'église, quelques instants après notre mariage. Miss Crump étudia la photo avec une extrême attention, puis me la rendit.

— Je vous prie de m'excuser... quelle jolie mariée!... Mais je ne saurais être trop prudente... à cause de Poppy.

— Poppy? s'enquit Iris. La chienne St Bernard?

Miss Crump acquiesça :

— Oui, c'est sa maison, vous comprenez. C'est elle qui paie le loyer.

— La chienne, balbutia Iris, paie le loyer?

— Eh oui, ma chère! Poppy est encore toute jeune, mais c'est certainement l'une des chiennes les plus riches du monde.

Bien que nous ayons quelque doute quant à la parfaite lucidité de Miss Crump, nous eûmes vite fait de revêtir nos maillots de bain et de pénétrer par les portes-fenêtres grandes ouvertes dans le patio ensoleillé. Miss Crump nous présenta à Poppy.

En dépit du préjugé défavorable que nous nourrissions à son endroit, Poppy eut tôt fait de nous conquérir. C'était une bonne grande fille toute simple, à laquelle la fortune n'avait pas tourné la tête. Elle nous accueillit en agitant frénétiquement la queue et, se dressant sur ses pattes de derrière, elle donna un grand coup de langue sur la joue d'Iris. Plus tard,

alors que nous étendîmes sur des matelas bariolés, sous les orangers, Poppy se coucha près de moi, son énorme gueule reposant sur mon estomac.

— Vous lui plaisez! dit Miss Crump, radieuse. J'en étais sûre!

Iris, savourant sa conquête du patio, posa la question que la politesse imposait :

— Parlez-nous de Poppy, miss Crump. Racontez-nous comment elle a gagné tout cet argent.

— Oh! elle ne l'a pas gagné, elle l'a hérité, dit miss Crump du fond de son fauteuil de jardin. Mrs. Wilberframe était une dame très riche qui adorait Poppy.

— Et elle lui a laissé tout son argent? hasardai-je.

— Non, pas tout à fait; il y avait un petit legs pour moi. Vous comprenez, j'ai été sa dame de compagnie pendant nombre d'années. Mais ce legs m'a été fait, à la condition que je veille sur Poppy laquelle, de son côté, me paye un salaire très généreux. Mrs. Wilberframe désirait que Poppy ait toujours ce qu'il y a de mieux en tout et je fais mon possible pour la satisfaire. Poppy a la grande chambre à coucher, bien entendu, et, moi, j'ai pris la petite qui se trouve sur le devant de la maison. Pour les repas, c'est la même chose, j'achète un beefsteak pour Poppy et une saucisse pour moi. Je ne me sentirais pas la conscience en paix si Poppy n'avait pas le meilleur en tout.

Poppy, la tête sur mon estomac, battit sa coulpe avec sa queue, d'un air d'excuse. Iris se pencha pour la caresser :

— Y a-t-il longtemps qu'elle a hérité?

— Oh! non. Il n'y a que quelques semaines que Mrs. Wilberframe est morte. (Miss Crump prit un temps.) et c'est une grande responsabilité pour moi. (Nouveau temps.) Oh! écoutez... vous êtes mes amis, n'est-ce pas? Je voudrais tant que vous puissiez m'aider! Je me sens si seule et j'ai si peur!

— Peur? répétai-je avec surprise, mais, quand je regardai miss Crump, je constatai que c'était exact.

— Oui, pour Poppy, dit miss Crump en se penchant vers nous d'un air de confidence. Oh, Lieutenant, c'est un véritable cauchemar! Car je sais, je suis sûre qu'ils essayeront de l'assassiner.

— Ils? s'enquit Iris en se redressant.

— Le neveu de Mrs. Wilberframe et sa femme... d'Ogden Bluffs, Utah.

— Vous avez fait allusion à eux en nous ouvrant la porte.

— C'est mon habitude, chaque fois que quelqu'un sonne à la porte. Vous comprenez, je ne les connais pas et, s'ils se présentent, je veux qu'ils me croient sur mes gardes.

Je regardai miss Crump. Elle aurait pu passer pour une vieille fille avec un grain, mais non, elle avait l'air simplement d'une brave femme très douce, très lucide et très effrayée.

— Oh! ce sont des gens à ne reculer devant rien! Un jour, quand nous étions encore à Glendale, j'ai trouvé de la viande empoisonnée que l'on avait jetée dans la cour. Une autre fois, alors que nous étions sur une route déserte, ils ont tiré sur Poppy. La police m'a ri au nez quand je leur ai rapporté la chose. Ils m'ont dit que j'avais entendu le tuyau d'échappement de quelque automobile, mais je sais que non, je sais bien qu'ils n'auront de cesse avant que Poppy soit morte!

Miss Crump porta une main à sa gorge :

— C'est pourquoi j'ai quitté Glendale et me suis réfugiée ici, à La Jolla, mais je sais qu'ils ont retrouvé notre trace. Oh! pauvre Poppy, elle qui ne ferait pas de mal à une mouche!

Poppy, en entendant prononcer son nom, sourit à sa façon, en tirant la langue, avec un petit jappement.

— Mais ce neveu et sa femme, pourquoi voudraient-ils assassiner Poppy? demanda Iris avec, dans ses yeux, cette étincelle qui trahissait l'éveil du détective dormant en elle. En ont-ils après son argent?

— Bien sûr! dit Miss Crump avec chaleur. A cause du testament. Le neveu de Mrs. Wilberframe était le seul parent qui lui restât, mais elle l'a rayé de son testament et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Tout l'argent va à Poppy et... aux enfants de Poppy.

— Le neveu n'a-t-il pas attaqué un testament aussi dénué de bon sens? demandai-je.

— Pas encore. Pour attaquer un testament, il faut pas mal d'argent... pour les honoraires des avocats et tout ce qui s'ensuit. Cela lui reviendrait bien meilleur marché d'assassiner Poppy. Vous comprenez, il n'y a qu'une éventualité que le testament ne prévoit pas : celle où Poppy mourrait sans avoir eu d'enfant. Dans ce cas, le neveu hériterait. Oh! j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir. La saison... euh... la saison propice étant arrivée, j'ai trouvé un mari pour Poppy. Dans quelques semaines, les petits seront nés... mais d'ici là!

Miss Crump se tamponna les yeux avec un petit mouchoir :

— Oh! ces policiers de Glendale n'ont pas fait preuve de la moindre symphatie. Quand je pense qu'ils ont été jusqu'à me dire qu'on ne risquait, dans cet Etat, qu'une petite amende, si l'on tirait sur un chien ou si on le tuait! A mon arrivée ici, j'ai alerté la police, leur demandant aide et protection. Ils ont dit qu'ils enverraient un de leurs hommes, mais ils n'ont guère été plus courtois que les autres. Je ne sais à quel saint me vouer... je n'ai personne...

— Vous nous avez! dit Iris dans un brusque élan de sympathie.

— Oh... oh... gémit miss Crump. J'étais sûre que je ne ferais pas en vain appel à vous! Poppy, Poppy, ils vont nous aider!

Poppy, fort occupée à lécher mon estomac, ne répondit pas. Un peu déconcerté par l'assurance d'Iris, mais résolu à tenir son imprudente promesse, je dis :

— Oui, miss Crump, vous pouvez compter sur nous. Et tout d'abord, quel est le nom de ce fameux neveu?

— Henry, Henry Blodgett. Mais il ne se présentera pas sous son nom! Il est trop malin pour cela.

— Et vous n'avez pas la moindre idée de sa physionomie?

— Mrs. Wilberframe a détruit sa photo, il y a fort longtemps, un jour que, étant encore enfant, il l'avait mordue. Il avait des boucles blondes à cette époque, si j'en crois ce qu'elle m'a dit. C'est de là que date leur brouille.

— A tout le moins, vous savez l'âge qu'il doit avoir?

— La trentaine, environ.

— Et sa femme? s'enquit Iris.

— J'ignore tout d'elle, répondit miss Crump d'un ton glacial, sauf qu'elle a les cheveux rouges et qu'elle a fait du théâtre.

— Et qu'est-ce qui vous rend si sûre que l'un, ou l'autre, ou tous les deux, viendront à La Jolla?

Miss Crump se tordit les mains :

— Un coup de téléphone... la nuit dernière...

— Un coup de téléphone?

— Une voix m'a demandé si j'étais miss Crump, puis plus rien... Oh! ils savent que je suis ici. Ils savent que je ne laisse jamais sortir Poppy et que, tous les matins, je fouille le patio pour voir s'ils n'y ont pas jeté quelque engin meurtrier. A l'heure actuelle, ils doivent s'être rendu compte que le seul moyen d'atteindre Poppy était d'entrer dans la maison.

— Un cambriolage?

Miss Crump secoua la tête :

— Peut-être, mais je crois qu'ils préfèreront recourir à la ruse plutôt qu'à la violence. C'est pourquoi il nous faut être sur nos gardes. Depuis ce coup de téléphone, vous êtes les seules personnes à être entrées ici. A partir de maintenant, quiconque pénètre ici ou dans votre appartement, sous quelque prétexte que ce soit... (Miss Crump baissa la voix) peut être Henry Blodgett ou sa femme.

Une mouche se posa sur l'oreille de Poppy, mais celle-ci n'en eut cure. Brusquement, miss Crump s'écria :

— Mon Dieu, je vous ai fait part de mes soucis et vous devez mourir de faim! Que diriez-vous d'un peu de salade? J'ai toujours honte de manger à midi, alors que Poppy ne fait qu'un seul repas, le soir, mais vous êtes des invités, des alliés... Je suis sûre que Mrs. Wilberframe ne trouvait rien à redire à cette dépense.

Après nous avoir souri d'un air mi-honteux mi-complice, miss Crump s'en fut.

— Est-elle piquée ou devons-nous la croire? demandai-je, en regardant Iris.

— Je pense que nous devons la croire, dit ma femme.

— Pourquoi?

— Parce que.

Le visage d'Iris revêtit une expression qui avait contribué à lui gagner quantité d'admirateurs parmi les habitués des salles obscures.

— Oh! Peter, tu ne trouves pas ça merveilleux? Une ravissante demoiselle St Bernard menacée par un grand méchant à boucles blondes qui mord sa tante!

—Il ne doit plus avoir de boucles blondes, remarquai-je. C'est un grand garçon maintenant.

Iris, le corps brûlant de soleil, se pencha par-dessus moi et entoura de ses bras le cou massif de Poppy :

— Pauvre Poppy! dit-elle. Vraiment, on ne devrait pas faire çà à un chien!

Le premier incident se produisit quelques heures plus tard, alors que ma femme et moi jouissions encore du bain de soleil. Miss Crump, qui était chez elle, en train de préparer le dîner de Poppy et le sien, arriva en courant pour nous annoncer :

— Il y a un homme à la porte! Il dit qu'il vient relever le

compteur électrique. Oh! mon Dieu, si c'est vrai et que je ne le laisse pas entrer, je vais avoir des ennuis avec la compagnie... et si çà n'est pas vrai... Que faire? conclut-elle en se tordant les mains.

J'enfilai mon peignoir de bain :

— Restez avec Iris, miss Crump, et, pour l'amour de Mrs. Wilberframe, ne perdez pas Poppy de vue!

J'allai ouvrir la porte de la rue. L'homme qui attendait avait une trentaine d'années et un début de calvitie. Il portait à sa boutonnière l'insigne des militaires libérés. Il me montra ses lettres de créance qui me parurent parfaitement en ordre. Je ne pouvais faire autrement que le laisser entrer. Je le conduisis dans la cuisine où l'imposant beefsteak de Poppy et la modeste saucisse de miss Crump étaient demeurés sur la table. Je me tins à proximité de l'homme tandis qu'il examinait le compteur électrique et je ne le perdis pas un seul instant de vue durant qu'il fut à l'intérieur de la maison. Après son départ, en réponse à l'anxieuse question de miss Crump, je lui dis que, si cet homme était Henry Blodgett, il savait, désormais, combien elle avait consommé d'électricité au cours du mois, mais rien de plus.

La seconde visite eut lieu quelques minutes plus tard. Laissant Poppy à la garde d'Iris, bien que ma femme s'indignât de ne pas participer à l'action directe, Miss Crump et moi allâmes répondre au coup de sonnette. Il s'agissait cette fois d'une mince jeune fille en slacks bleu marine, avec d'abondants cheveux auburn. Elle se présenta comme étant la sœur de la propriétaire de l'hacienda, et venait chercher, à l'intention des journalistes, une photo de son oncle William qui venait d'être nommé contre-amiral dans le Pacifique. La dite photographie se trouvait au grenier, dans une malle.

Miss Crump, devant l'invraisemblance de cette requête, lui refusa l'entrée de la maison, mais la petite rouquine n'était pas de nature à s'en laisser imposer. Quand elle se mit à parler d'expulsion, je m'offris à l'accompagner dans le grenier. La jeune fille me décocha un coup d'œil expérimenté et fonça dans le hall.

Pour atteindre les combles, il fallait emprunter un escalier partant de la cuisine. Je conduisis la rouquine droit au grenier, sans lui laisser le loisir de muser, elle se mit à fouiller. Au bout d'un moment, elle exhiba triomphalement la photographie d'un adolescent maladif, en veston de raton laveur.

— Mon oncle William, dans sa jeunesse, proclama-t-elle.
— Ravissant, dis-je.

Je conduisis la jeune fille jusqu'à la porte de la rue. Sur le seuil, elle me décocha un nouvau coup d'œil :

— Voulez-vous que je vous dise une chose? Eh bien, j'espérais que vous m'embrasseriez pendant que nous étions au grenier.

— Pourquoi? m'enquis-je.

— Afin que je puisse vous tirer les oreilles.

Là-dessus, elle partit. S'il s'agissait de Mrs. Blodgett, il était évident qu'elle savait défendre sa vertu et le nombre de malles se trouvant dans le grenier, mais c'était tout.

Iris et moi, nous étions habillés et buvions l'apéritif, sous un parasol à rayures vertes et blanches, lorsque miss Crump fit son entrée, suivie d'un jeune policeman. Elle nous annonça, avec ravissement, que ce dernier était venu comme suite à la demande de protection qu'elle avait faite. Elle lui montra Poppy et lui raconta l'histoire des Blodgett. De tout évidence, le policeman se voyait en présence d'une démente inoffensive, mais miss Crump ne paraissait pas s'en rendre compte. Après l'avoir reconduit, elle revint s'asseoir près de nous, visiblement détendue.

— Je suppose, dit Iris, que vous lui avez demandé ses papiers?

— Ses pa... Le visage de miss Crump s'obscurcit instantanément : Voulez-vous dire qu'il pourrait ne pas être vrai...?

— En ce qui me concerne, dit Iris, n'importe qui peut être Blodgett jusqu'à ce qu'il ait prouvé le contraire.

— Oh! mon Dieu! gémit miss Crump.

Ce fut le dernier incident de l'après-midi et, le soir venu, Iris et moi, nous retirâmes dans notre appartement. Poppy parut aussi navrée de nous voir partir que nous de devoir la quitter.

Quand nous nous retrouvâmes seuls, ma femme et moi, le sinistre Blodgett nous parut perdre un peu de sa réalité. Avec des restes de la veille, Iris me confectionna un *Bœuf Stroganov* assez réussi et revêtit un déshabillé vert nil de nature à enflammer toute la flotte du Pacifique. Tout à coup, le téléphone sonna. Par dessus le corps d'Iris, je saisis le récepteur et dit « Allo »?

Ce fut la voix de miss Crump qui me répondit, mais il y

avait quelque chose qui n'allait pas, car cette voix était rauque et étranglée.

— Venez... venez, je vous en supplie... les portes-fenêtres... vite!

La voix s'éteignit et j'entendit le récepteur tomber à l'autre bout du fil.

— Ce doit être Poppy, dis-je à Iris. Vite!

Nous franchîmes, en courant, le patio obscur au delà duquel je voyais les portes-fenêtres éclairées de miss Crump. Elles étaient entr'ouvertes et comme je poussais le battant, Poppy se rua dans le patio, gambadant autour de nous.

— Poppy n'a rien, dit Iris. Vite, Peter!

Précédés par Poppy, nous traversâmes en hâte le living-room. La chienne contourna un grand divan et se coucha à terre en gémissant.

Près d'elle sur le parquet, gisait miss Crump. Elle était étendue sur le dos, les jambes repliées sous elle, le visage gris et tordu, ses lèvres découvrant les dents en un atroce sourire.

M'agenouillant, je pris le poignet de miss Crump, cherchant le pouls. Poppy ne cessait de gémir. Très pâle, Iris demanda :

— Peter... elle est morte?

— Pas tout à fait, mais presque. Empoisonnée. Apparemment, par de la strychnine.

Nous téléphonâmes à un médecin, puis à la police. Le docteur confirma mon diagnostic et fit emporter miss Crump à l'hôpital. Je lui demandai si elle avait une chance de s'en tirer. Il ne me répondit pas et je compris ce que cela voulait dire. Là-dessus, la police arriva et il y eut alors tant de choses à dire, à faire, que je n'eus pas le loisir de songer à la pauvre miss Crump.

Nous racontâmes, à l'Inspecteur Green, l'histoire des Blodgett. Il nous semblait évident que Miss Crump avait été empoisonnée par eux, au lieu de Poppy, par suite de quelque erreur. Puisque personne n'était entré dans la maison, sauf trois visiteurs, il fallait que l'un d'eux fût Blodgett ou sa femme. Nous dîmes donc à l'inspecteur qu'il n'avait qu'à rechercher ces trois personnes et voir laquelle était nommée Blodgett.

L'inspecteur Green nous écouta d'un air impassible et ne fit aucun commentaire. Après son départ, nous emmenâmes Poppy, l'abandonnée, dans notre appartement. Elle bondit sur

le lit et se coucha entre nous, la tête sur l'oreiller. Nous n'eûmes pas le cœur de la renvoyer et ce ne fut pas l'une de nos meilleures nuits.

Le lendemain matin, très tôt, un policeman nous conduisit dans l'appartement de miss Crump. L'Inspecteur Green nous attendait dans le living-room. L'expression de son visage ne me plut guère.

— Nous avons analysé la saucisse que la victime était en train de manger, déclara-t-il. Elle renfermait suffisamment de strychnine pour tuer un éléphant.

— La saucisse! s'exclama Iris. Alors, cela prouve bien que ce sont les Blodgett qui l'ont empoisonnée!

— Pourquoi? s'informa Green.

— Ils ignoraient quelle personne consciencieuse était miss Crump, et qu'elle achetait toujours un beefsteak pour Poppy en se contentant, pour sa part, d'une saucisse. Ils ont cru que la saucisse était pour Poppy et c'est pourquoi ils l'ont empoisonnée.

— C'est juste, dis-je. Le beefsteak et la saucisse se trouvaient côte à côte sur la table de la cuisine quand ces trois personnes sont venues hier.

— Je vois, fit Green.

Sur un signe de tête de sa part, un policeman quitta la pièce et revint avec trois personnes : l'agent déplumé de la compagnie d'électricité, la furie rousse et le jeune policeman. Aucun d'eux n'avait l'air heureux.

— Etes-vous prêts à jurer, nous demanda l'inspecteur Green, que ces trois personnes sont les seules à avoir pénétré hier dans cette maison?

— Oui, dit Iris.

— Et vous pensez que, parmi eux, peut se dissimuler Blodgett ou sa femme?

—C'est forcé.

L'inspecteur Green eut un petit sourire :

— Mr. Murns est attachée à la compagnie d'électricité depuis cinq ans, à l'exception de l'année qu'il a passée sous les drapeaux. Ses employeurs sont prêts à en témoigner. Miss Curtis a été identifiée comme étant la sœur de la propriétaire de cette maison et la nièce du contre-amiral Moss. Elle n'est aucunement apparentée aux Blodgett et n'a jamais mis les pieds en Utah.

L'inspecteur prit un temps avant de poursuivre :

— Quand au sergent Patterson, il fait partie de la police depuis huit ans et c'est moi même qui l'ai envoyé hier ici, en réponse à la demande de miss Crump.

Green sortit une enveloppe de sa poche et me la tendit :

— J'ai ici des photographies de Mr. et Mr. Henry Blodgett, provenant des archives du journal *La Tribune* d'Ogden Bluffs.

Iris et moi examinâmes les photographies. Ni Mr. Blodgett, ni sa femme n'étaient le genre de personne que l'on aimerait fréquenter, mais ils n'avaient pas la moindre ressemblance avec les trois suspects alignés devant nous.

— Il vous intéressera peut-être aussi d'apprendre, reprit posément l'inspecteur, que je me suis mis en rapport avec la police d'Ogden Bluffs. Mr. Blodgett est malade, au lit, depuis plus d'une semaine, et sa femme le soigne. Un certificat médical l'atteste.

L'Inspecteur Green regarda ses mains :

— J'ai le sentiment que cette histoire Blodgett est directement issue du cerveau de miss Crump... ou des vôtres.

Ses yeux gris nous scrutèrent attentivement :

— S'il nous faut éliminer les Blodgett et ces trois personnes du nombre de nos suspects, il ne nous en reste plus que deux ayant eu la possibilité d'empoisonner la saucisse.

— Nous? s'enquit Iris en battant des paupières.

— Vous, acquiesça l'inspecteur Green non sans quelque tristesse.

*
* *

Bien entendu, ils ne nous arrêtèrent pas, car nous n'avions pas le moindre motif plausible. Néanmoins, l'inspecteur Green nous soumit à un interrogatoire serré et, en s'en allant, laissa un policeman devant notre porte.

Nous passâmes l'après-midi à nous mettre les méninges à la torture sans le moindre résultat. Finalement, ce fut Iris que visita l'inspiration. Elle venait de donner à Poppy les restants du *Bœuf Stroganov,* lorsqu'elle s'écria :

— Bonté divine! Bien sûr!

— Bien sûr quoi?

Elle se tourna vers moi, les yeux brillants :

— Barney Ztone, zézaya-t-elle. Comment n'y avons-nous pas pensé? Viens!

Elle s'élança jusqu'à la porte de la rue et saisit, par le bras, le policeman en faction :

— Vous habitez ici, dit-elle savez vous qui est Barney Stone?

— Barney Stone? fit l'autre, ébahi. C'est le fils du droguiste, là, au coin de la rue.

Iris m'entraîna vers la boutique du droguiste. Immédiatement, des passants s'agglomérèrent et le policeman nous suivit.

A l'intérieur de la boutique, un jeune homme, mince, et à lunettes, se tenait derrière le comptoir.

— Mr. Stone? s'enquit Iris.

La bouche du jeune homme s'ouvrit toute grande ;

— Miss Duluth! Jamais je n'aurais osé rêver... Que puis-je vous offrir, miss Duluth? Des cigarettes... une lampe électrique...

— Une petite fille, dit Iris. Une petite fille avec des nattes et un correcteur dentaire. Comment se nomme-t-elle? Où habite-t-elle?

Barney Stone répondit aussitôt :

— Vous voulez parler de Daisy Kornfeld. Elle habite un peu plus loin, au 712. Oh! miss Duluth, je...

— Merci! coupa Iris et nous ressortîmes, suivis d'une escorte qui grossissait à vue d'œil.

Daisy était assise dans le salon des Kornfeld, pianotant d'un air morne. Lorsque nous fûmes introduits par une Mrs. Kornfeld, volubile et empressée, nous interrompîmes son interprétation du *Joyeux Forgeron*.

— Daisy, est-ce que cet instantané de moi que tu a pris hier à l'intention de Mr. Stone, est développé?

— Non, Mrz. Duluz, je n'ai pas encore azer d'argent pour payer le développement. Za coûte vingt-zinq zents et M'man ne m'en donne que diz chaque fois que je m'escrime pendant une heure zur ze zatané piano!

— Tiens, dit Iris en lui mettant un billet de dix dollars dans la main, je t'achète tout le rouleau. Va vite chercher ton appareil, je vais faire développer la pellicule sur le champ!

— Minze alors!

La vénale Daisy regardait le billet avec incrédulité.

Pour ma part, j'étais tout aussi déconcerté qu'elle. Je n'avais pas la moindre idée de ce que tout cela signifiait.

*
* *

Une heure plus tard, je n'étais guère plus avancé. Nous étions de retour dans notre appartement et attendions l'inspecteur Green. Poppy, éperdue d'amour, s'efforçait de grimper sur mes genoux et Iris, qui avait usé de son charme auprès de Barney Stone pour lui faire développer instantanément le rouleau de pellicule, tenait dans sa main l'enveloppe renfermant les épreuves. Elle avait envoyé notre planton en mission secrète mais sa passion pour tout ce qui était théâtral l'avait empêchée de me dire ou de me montrer quoi que ce fût. Il me fallait attendre l'arrivée de l'inspecteur Green.

Le policeman revint et eut avec Iris, dans le hall, un entretien à voix basse. Puis, Green fit son entrée. Il avait un visage glacé et hostile Poppy ne l'aimait pas et se mit à grogner. Elle avait du nez, cette Poppy!

— Vous vous êtes promenés dans toute la ville, dit Green. Je vous avais pourtant demandé de rester ici.

— Je sais, dit Iris d'une voix très douce, mais si je suis sortie c'est parce que je voulais découvrir qui avait empoisonné cette pauvre miss Crump.

— Découvrir qui avait...

— Oui, dit Iris, c'était vraiment d'une extrême simplicité. Je n'arrive pas à m'expliquer comment nous ne l'avions pas compris dès le début.

— Voulez-vous dire que vous savez *qui* l'a empoisonnée?

— Bien sûr, dit Iris avec un sourire crispant, c'est Henry Blodgett.

— Mais...

— Renseignez-vous auprès des compagnies aériennes. Je crois que vous découvrirez que Blodgett a quitté Ogden Bluffs par avion, il y a quelques jours, et que, toujours par la voie des airs, il y est retourné aujourd'hui. En ce qui concerne sa maladie l'immobilisant au lit et les soins que lui donne sa femme, nous le les retiendrons que pour mémoire, à seule fin de pouvoir inculper Mrs. Blodgett de complicité avant le fait.

Les yeux de l'inspecteur Green semblaient devoir lui jaillir des orbites.

— Dans le fond, tout cela est de ma faute, poursuivit Iris. J'ai dit qu'à l'exception de trois personnes, nul être humain

n'avait pénétré hier dans cette maison. En fait, il y avait une personne, mais si ordinaire, si effacée que je l'avais pratiquement oubliée.

Je commençais à y voir clair et l'inspecteur Green glapit :

— Et qui est cette personne si ordinaire, si effacée?

— Un homme, dit Iris avec douceur, l'homme qui avait la meilleure occasion d'empoisonner la saucisse, *l'homme qui l'a livrée,* l'employé du magasin de comestibles! Ce n'est pas une intuition, c'est une certitude, car voici la preuve, continua Iris en fouillant dans l'enveloppe jaune. Hier matin, comme nous étions sur le point de sortir, mon mari et moi, nous nous heurtâmes à un homme qui venait faire une livraison d'épicerie à miss Crump. Au même instant, une délicieuse enfant prit un instantané photographique que voici.

Iris sélectionna une épreuve qu'elle tendit à l'inspecteur Green. Je m'approchai du policier afin de regarder par dessus son épaule.

— Je crains que Daisy, en tant que photographe, ne se réclame de l'école impressionniste, expliqua Iris. Cette hanche, à droite, c'est moi. Cette paire de fesses concrétise mon mari. Par contre, le personnage du milieu... Ne ressemble-t-il pas énormément à Henry Blodgett? Bien sûr, il a une blouse d'épicier et il ne s'est pas rasé...

Iris avait raison. Daisy nous avait loupés tous les deux, mais en revanche, elle avait pris le livreur de face et il s'agissait, incontestablement, d'Henry Blodgett.

Iris se tourna vers son policeman :

— Le Sergent Blair a visité les épiceries d'alentour, en présentant une épreuve de cette photo. *Au régal des Gourmets,* ils ont reconnu Blodgett et déclaré l'avoir engagé avant-hier. Il a fait quelques livraisons, hier matin, notamment chez miss Crump puis, il a pris la poudre d'escampette sans même réclamer son salaire.

— Eh bien... fit l'inspecteur Green visiblement déconcerté... Eh bien...!

— Voyons combien de charges vous pouvez retenir contre lui? dit Iris avec fébrilité. Tentative d'homicide, faux témoignage, détention illégale de poison... La canaille, j'espère qu'il écopera des travaux forcés quand vous l'arrêterez...

— ... Ce qui ne saurait tarder, dit Green.

Iris se pencha et caressa affectueusement la tête de Poppy :

— Ne te tracasse pas, ma chérie. Je suis sûre que miss

Crump va se rétablir et nous donnerons une grande réception pour tes relevailles...

Iris avait raison. Les Blodgett furent condamnés aux travaux forcés, la femme ayant été inculpée de complicité. Iris avait également raison en ce qui concerne miss Crump car si cette dernière est encore à l'hôpital, elle se rétablit chaque jour davantage et sera certainement en état d'assister à la réception offerte par Poppy. Entre temps, à sa demande, Poppy habite avec nous et elle attend sa première maternité avec une joyeuse insouciance.

C'est rudement agréable d'avoir un chien qui paye le loyer!

Le gérant : Bernard PRIVAT.

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 8045

Dépôt légal : no 96, 1er trimestre 1951.

souvent les plus importants, ne sont pas dits, précisément parce qu'ils sont si essentiels qu'ils finissent par faire comme partie de la nature du conteur et qu'il n'a pas à y penser. Mais ils viennent colorer toute l'histoire de leur brutalité mystérieuse pour qui, comme le lecteur, n'est pas au courant.

D'autres mystères proviennent de ce que Curly n'a pas les pouvoirs du romancier. Il ne domine pas l'histoire, il est dominé par elle, et par ses passions et ses illusions. Il croit comprendre, mais il se trompe et nous avec lui.

En face de lui, l'inspecteur Teasdale, intelligent, subtil, psychologue, bien qu'il n'ait pas, lui, commis le crime, semble voir les faits avec plus de lucidité, mais il nous cache son jeu, et nous devrons attendre les dernières pages pour savoir ce que sont Muriel et Allison, pour savoir si Curly aime celle qu'il croit aimer, pour connaître l'auteur de la lettre anonyme. Et nous les atteindrons ces dernières pages, parce que nous voulons savoir, parce que les personnages sont vivants, et que nous sommes obligés de nous intéresser à eux.

Tout de même, je crois qu'il faut bien dire « obligés ». C'est un peu malgré lui que le lecteur tourne les pages. Il me semble qu'un certain malaise provient pour lui de l'impression vague d'un manque de nécessité profonde. Ce qui reviendrait à dire que Jean Leslie a du talent, mais que sa personnalité est peut-être un peu masquée par celle qu'il se laisse imposer par la mode.

Peut-être faisons-nous errreur. Mais sinon, il n'y a nullement lieu de bouder notre plaisir; et d'ailleurs s'il est vrai que Jean Leslie ne s'est pas montré sous son aspect vraiment personnel, eh bien, il fait preuve d'assez de talent pour que nous soyons assurés que dans ses prochains romans, il se dégagera des influences extérieures. Et de toutes façons, ces romans suivants, nous les lirons, parce que, à en juger d'après « N'avouez jamais », c'est déjà très bien comme cela.

SAMMY.

**L'OMBRELLE ROSE, roman policier par Frances Crane — traduit de l'anglais par Perrine Vernay — *Le Limier* — (Albin Michel). Prix : 165 francs.

J'aime beaucoup les romans de Frances Crane. Vus à travers la sensibilité féminine de la narratrice, Jane Abbott, femme du célèbre Patrick Abbott auquel nul mystère policier ne résiste, les événements nous apparaissent avec exactitude, certes, mais mêlés à des notes de frivolité, à des élans de générosité un peu intempestifs et surtout à des intuitions dont son sexe a l'enviable privilège. A côté de faits importants, Jane note des détails de toilette, de parfums, ce qui ne l'empêche pas de continuer sa quête avec ardeur. Ce qui ajoute à l'intérêt, c'est que, ici, Jane est une femme partagée : elle veut à la fois aider et aide son mari dans la recherche du criminel et elle souhaiterait aussi le voir patauger, car Patrick Abott tient à sauver Ellen Bland dont Jane est un peu jalouse. Ce comportement toujours nuancé, parfois nettement contradictoire de Jane, donne au récit une allure vraiment savoureuse.

« L'ombrelle rose » est un roman où la solution du problème policier tient la place la plus importante. Certes, il y a trois meurtres et des tentatives d'assassinat. Mais l'essentiel est dans la question : Qui a tué Maria Forbes, puis Laura Gilbert, enfin Louis Bland?

La seule critique à adresser à Frances Crane est la lenteur de l'action. Mais c'est peu de chose comparé à la saveur de ce roman vraiment agréable à lire.

J. P.

Abonnez-vous au **YARD!**

Un an : **650** fr. — Six mois : **325** fr. Virement postal :
ÉDITIONS DES LOISIRS. PARIS 22-31-15.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France

"LE YARD"

Magazine policier mensuel

La Publication policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

"LE YARD" publie tous les mois : **Un Roman policier complet** traduit de l'anglais — Une **Nouvelle** — des **Récits** — Une **Chronique des Livres**, du **Cinéma,** du **Théâtre** — Les **Actualités,** etc...

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines,** aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc... et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs